

LE MARQUIS DE T***,

OU

L'ÉCOLE

DE LA

JEUNESSE.

*Nen est properanda Voluptas, Art d'atm.
Sed sensim tardâ perficienda morâ. d'Ovid.*

Quatrième Partie.



À LONDRES.

M. DCC. LXXI.



L

O

I

g

n

n

p

n

c

c

l

A

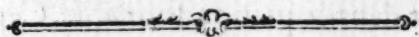
d

c

P



LE MARQUIS DE T***,
OU
L'ÉCOLE
DE LA JEUNESSE.



V.^{ME} LIVRE.

§ I.^{ER}

CONDUITE DES NOUVEAUX ÉPOUX.

ELÈNE n'avait pas seize ans; elle grandissait encore, & sa taille n'était pas entièrement formée. Ainsi le temps de devenir mère n'est pas arrivé pour elle. Rien n'était plus contraire aux vues de monsieur & de madame de T...; que de l'exposer aux inconvéniens qui résultent des mariages précoces, aussi funestes pour les mères que pour les enfans; les grossesses qu'on peut nommer *prématurées*, affaiblissant le tempérament des premières, & ne produisant dans les seconds que des êtres languissans. Il est peu de parens qui songent à prévenir un mal aussi

réel, dont les effets s'étendent jusque sur les mœurs; car les femmes mariées trop jeunes sont ordinairement les plus libres dans leur conduite.

L'intention du Comte & de la Comtesse avait été d'unir leurs enfans trois années plus tard: mais le dessein de faire voyager le Marquis, les accidens imprévus qui, durant un temps si long, pouvaient séparer les deux Amans pour toujours; les plaintes auxquelles on s'attendait de la part d'un jeune-homme ardent & passionné, apportèrent du changement dans ce plan raisonnable. Cependant madame de T... n'était pas sans inquiétude pour la nouvelle Marquise: quoiqu'Hélène jusqu'alors eût joui d'une santé parfaite, elle paraissait d'une complexion extrêmement délicate; la Comtesse avait balancé de donner à son fils des conseils, que l'amour, lorsqu'il est extrême, peut quelquefois engager à suivre... elle en parla dans ce dessein à l'amie d'Hélène; mais une pensée l'arrêta: — Si nous le perdions! .. d'ailleurs un fils consolera son épouse & ses parens—.

Léonore avait parfaitement entendu madame de T...: elle prit sur elle d'instruire le Marquis de ce que redoutait sa mère. Le jeune Amant, plus au fait que celle qui prétendait lui donner des avis, l'avait écoutée en souriant de son embarras: mais il se prescrivit une conduite que les hommes (& peut-être des femmes) qui ne connaissent l'amour

que par les desirs, traiteront de ridicule. Oui; ce fut la vérité de son amour qui mit un frein à son impétuosité; plus capable de se commander à lui-même, que ceux dont la vertu ne se démentit jamais, le Marquis veut ne cueillir les roses que lorsqu'elles seront épanouies; il n'immolera pas à la volupté d'un moment, les grâces & la santé d'une compagne qu'il préfère à lui-même. Mais il est temps de songer que nous l'avons laissé seul avec sa jeune épouse.

Dès que la Comtesse eut quitté ses chers enfans, le Marquis tombe aux genoux d'Hélène : enivré d'amour & de joie, le tendre jeune-homme presse doucement son épouse panchée dans ses bras; & collant sa bouche brûlante sur un sein de neige & d'albâtre, il lui dit ces mots, qu'entre coupèrent les baisers & les soupirs : — Femme adorable, recevez les remerciemens d'un homme que vous égalez aux célestes Intelligences... Quoi! c'est vous!... Hélène!... qui partagez mon sort!... ô bonheur! elle me préfère, elle se donne!... Hélène, c'est vous qui me rendez possesseur de tous ces trésors... de ces appas enchanteurs!... Rien ne pourra donc plus vous enlever à votre Amant!... Pour toujours ma compagne, ma chère, ma belle compagne!.. Tout désormais nous sera commun, les plaisirs & les... Non! les plaisirs seuls vont être à nous-deux, & les peines, s'il nous en survient, ô Père-du-monde, je

te les demande pour moi ; que la Souveraine de mon cœur ne les connaisse jamais !.. Chère amante ! mon épouse ! mon amie (car vous ferez éternellement tout cela pour moi) comment reconnaître tant de bonté ? .. Non, le langage des mortels n'a point d'expression pour vous peindre ma tendresse : divine Hélène ! daignez lire dans mes yeux tout ce que sent un cœur qui vous adore ! Ce serait à mes transports , à mon ardeur à vous le prouver... mais plus vous m'êtes chère , plus je dois les contraindre... Ma cousine ! mon adorable épouse !.. un jour... vous connaîtrez tout ce que je vous immole aujourd'hui —. Hélène prodiguait à son Amant les plus tendres caresses , les noms les plus doux : — Eh que manque-t-il à notre bonheur , lui dit-elle d'un air ravissant ? Cher époux ! mon cœur est rempli ; & si le charme du desir s'y fait sentir encore , ce n'est que pour prolonger ces instans délicieux —. Le Marquis soupire , la regarde... il s'égarait ; ses desirs... l'amour... ces baisers d'Hélène l'allaient égarer... Enfin la Raison l'emporta sur l'Amour ; ou plutôt , c'est l'Amour qui triompha ; la Raison , l'impuissante & froide Raison ne fit jamais de miracles : le jeune époux montra qu'il aimait sa femme plus que le plaisir & que le bonheur même : il s'arracha des bras d'Hélène ! — Mon cousin , lui dit alors cette angélique créature , je fais tout ; Léonore m'a révélé... J'y consens... allez...

Ah que vous m'êtes cher!... Mon cousin ! Hélas !... allez, & ne m'écoutez pas... —Hélène !... reprit le Marquis, ma divinité ! chère Hélène !... ah ! ce fouris enchanteur... non ; il me rend ma raison.... Mon amie, il me reste un mot à vous dire : mon père, ou plutôt le nôtre, aima notre mère aussi tendrement que votre époux vous aime ; cependant ... lisez cette lettre qu'un de nos jeunes-gens m'a remise, il y a quelques heures.

..... **N**O N, mon frère, ton bonheur ne surpasse pas le mien : je sais trop bien comme tu penses, pour prendre à la lettre ton badinage : cependant j'étais y répondre : Henriette est adorable ; elle m'est plus chère que ma vie : mais à quinze ans, on est fille, & non pas femme. Je veux que mes enfans, si Dieu m'en donne, soient forts, bien constitués, & sur-tout que mon épouse ne soit pas cassée avant le temps. Je te jure, avec cette franchise que tu me connais, mon ami, que l'intérêt seul d'une épouse adorée, suffirait pour me déterminer à cette conduite. Cependant si tu savais... Il n'est pas besoin que je m'explique davantage : imagine-toi pour un moment que Louise n'a que quinze ans, au lieu de dix-neuf, & que tu penses comme moi ; en serais-tu moins heureux ?... Adieu, mon ami. Mes profonds respects à monsieur de V... Je murmurerais bien de votre long séjour à Dijon, si vous n'y étiez pour lui.

Henriette demande à tout moment sa sœur & son père ; & moi , mon cher , il n'est pas d'instant où mon cœur ne te desire.

LE COMTE DE T...

P.S. Mon fils, voila ce que je fis. Vous n'aimez pas moins Hélène que j'aimai votre mère... c'est vous en dire assez.... O mon fils , sois heureux comme ton père le desire !...

— Comme ils s'aimaient, dit Hélène en soupirant ; ah ! mon ami ! comme ils s'aimaient ! nous sommes les enfans des plus vertueux de tous les hommes — . . . Ces jeunes & sensibles époux donnèrent des larmes au souvenir de leur père : une tendre douleur qu'adoucirent les baisers de l'amour , suspendit pour quelques momens le sentiment de leur félicité. Cependant les heures s'écoulaient ; & le Marquis s'apercevant qu'Hélène avait besoin de repos , il se retira.

Hélène , instruite à demi dans la journée par Léonore , regardait à la vérité la retenue du Marquis comme un effet de sa tendresse pour elle ; mais elle ne comprenait pas encore , même après avoir lu le Billet que le Comte venait de faire remettre à son fils , ce que son époux lui sacrifiait : son innocence, que les libertés d'Amélie n'avaient pu ternir, ne lui permettait d'autre idée , que celle des caresses que le Marquis venait de lui faire. Cependant elle était heureuse : Dans ce sexe charmant indignement calomnié par des hommes qui le jugent d'après les infortunées

qu'ils ont corrompues, combien s'en trouve-t-il qui le feraient au même prix! Que ceux qui cherchent à le dénigrer, ont l'âme vile & basse! si l'on suit leurs démarches, on verra que ce ne sont que des égoïstes sans famille & sans mœurs. Mais un sentiment naturel indiquait à la jeune Marquise, malgré son inexpérience, que cette conduite n'était pas ordinaire: comme de concert, quoique sans s'être consultés là-dessus, les deux époux en déroberent la connaissance à leurs plus chers amis, à leurs parens même, qui semblaient l'avoir conseillé.

La route que le Vicomte eût suivie, aurait été bien différente. Moins passionné que le Marquis, il saurait moins se commander à lui-même; & quoiqu'il eût autrefois respecté la vertu de Gertrude, c'était plus aux circonstances qu'à ses propres forces, qu'en était dû le mérite. La beauté de Léonore avait mis du feu dans son caractère, comme l'avait déjà fait la fille de son Instituteur; il aimait son épouse uniquement, tendrement: mais ce goût tranquille, raisonnable, également incapable de se démentir & de ces grands sacrifices qui marquent l'enthousiasme de l'amour honnête, laisse ordinairement le cœur dans une léthargie qui ressemble à l'indifférence. Je dois donner, à la fin de ce *Livre*, une idée succinte de la marche que suivent, après le mariage, les différens caractères dont j'ai parlé.

Le Marquis venait de quitter Hélène, lorsqu'il entendit heurter à la porte de son appartement. La conduite qu'il tenait lui rendait cette visite importune ; il demande avec humeur, ce que l'on veut. La réponse lui fit connaître que son père avait quelque chose à lui dire. Le Marquis ouvre aussitôt : il voit le Comte, suivi de madame de T . . . , de monsieur de V . . & d'un inconnu. L'émotion, le trouble, un mélange de joie & de douleur étaient peints sur leurs visages. — Mon fils —, dit le Comte : & sans prononcer un mot de plus, il lui remet un papier, qui contenait ce qui suit :

Monsieur. J'apprens à l'instant qu'un prisonnier français, privé de la raison depuis une blessure reçue à la bataille de Fontenoi, porte le nom de T . . . : voyez si cela peut regarder quelqu'un qui vous touche ; je crois avoir entendu parler à monsieur votre fils d'un Chevalier de T . . . son oncle. Le porteur connaît celui qui m'a donné ces lumières ; je l'envoie tout exprès pour que vous puissiez l'interroger. J'ai l'honneur d'être, &c.

AGLAË TENEVEHT.

A cette lecture, le Marquis fit une foule de questions à l'envoyé. Les éclaircissemens qu'il en reçut, lui firent soupçonner que le prisonnier de lady Damrosce, qu'il avait secouru, pouvait bien être le père d'Hélène. Il apprit aussi comment la méchante lady lui avait enlevé la Teneveht, qu'elle avait for-

cée d'épouser un vieux Sherif, très-jaloux, assez riche, qui l'avait toujours tenue renfermée, mais dont elle était enfin veuve depuis quelques jours. — Mon fils, dit alors le Comte, si mon frère respire, il a des droits sur Hélène. — Vous entendez, poursuivit la Comtesse. Mon ami, ce garçon que vous voyez, vient de nous dire une chose étrange: votre oncle a promis Hélène à celui qui l'a sauvé. — Ma femme ! interrompit le nouvel époux. — Mon fils, ce jeune-homme conserva ses jours. — Vous, monsieur, dit le Marquis au Commissionnaire ? — Non, monsieur, répondit ce dernier; c'est un jeune Seigneur français; un vieillard, qui se nomme Andrew Hudson, se flatte de le connaître fort. — Je respire, dit alors le jeune de T... Si pourtant cette promesse.... — Oh nous la ferons révoquer-, s'écria monsieur de V... Le Comte étant resté seul avec son fils, il lui dit, qu'en attendant que l'on fût assuré du bonheur de revoir le Chevalier & d'obtenir son aveu, il ne fallait donner aucune atteinte aux droits sacrés des pères. — Y consentez-vous ? — Oui, mon père, répondit le Marquis. — J'en reçois votre parole, reprit le Comte : nous allons tous nous rendre auprès de mon frère : jusqu'au moment heureux où nous le reverrons, Hélène n'est plus que votre sœur—. En achevant ces mots, il quitta son fils.

Hélène n'avait pu rien entendre de ce qui venait de se passer, & l'on convint de le

lui taire, de peur de la flatter de la possession d'un bien qui pouvait leur échapper. Cependant cette nouvelle rendait plus nécessaire le voyage déjà projeté : le jeune-homme envoyé par la Teneveht, était un Français, qui l'aimait depuis plus d'une année, ayant eu l'art de s'introduire chez le Sherif & de gagner son affection. Il fit en gros les détails de ce que sa maitresse avait appris du vieux Hudson : je les tais ici, pour les placer plus à-propos dans le récit du Voyage d'Angleterre.

Le départ de monsieur de M... pour sa destination se trouvait fixé à cinq jours après le mariage. Dès le lendemain, Adelaïde saisit l'occasion où l'on parlait du voyage, pour exécuter le dessein qu'elle méditait. Elle proposa d'abord, comme en riant, à la Comtesse de T... d'accompagner son mari, & de mener Hélène : — Monsieur le Vicomte ajouta-t-elle, pourrait être de la partie, & par la même raison, nous aurions Léonore : mes parens garderont Suzette, & madame de J... ; le Comte de Saint-A... nous écrira toutes les nouvelles. Que je serais contente ! nous serions inséparables, & notre charmante société s'apercevrait à peine que nous aurions quitté Paris —. Henriette souriait. — Craiyez-vous que je ne parle pas sérieusement, reprit Adelaïde ? ce que je vous propose est plus raisonnable que vous ne pensez, & qu'on ne l'imaginerait au premier coup-d'œil : vous avez ici votre Justine, à laquelle

vos intérêts sont plus chers qu'à vous-même ; & le bon monsieur Desforets : c'est la perle des Intendans ; je vous ai ouï dire , que depuis quarante années , qu'il est au service de votre père & au vôtre , sa probité ne s'est jamais démentie : laissez à l'une le soin de votre maison , tandis que l'autre gouvernera vos affaires , qu'il connaît parfaitement. Que ferez-vous ici toutes deux ? pleurer , gémir , sécher d'inquiétude pour le père & pour le fils ? N'avez-vous marié le Marquis , que pour le séparer aussitôt de ce qu'il aime— ? Si madame la Comtesse de T... n'avait pas été déterminée au voyage d'Angleterre , ces motifs , il faut en convenir , n'auraient pas été sans force : mais elle était déterminée ; elle écoutait son amie avec attention , parce que ses raisons ajoutaient aux siennes. Alors Adelaïde laissant échapper quelques larmes , elle pressa la Comtesse contre son sein , en lui disant : — Mon amie , pensez-vous que ce soit mon intérêt seul qui me porte à vous solliciter si vivement ? Ah ! .. l'état où vous serez , & que vous n'avez pas encore éprouvé , peut-être , lorsque les jours s'écouleront sans voir ni votre époux , ni votre fils ; sans être sûre que leur vie... — Mondieu ! vous m'effrayez , interrompit Henriette ! — Eh ! qui m'assurera , reprit madame de M... , que la tristesse & l'ennui ne prendront pas sur votre santé ! Mon amie , vous allez vous charger de tout le poids de la douleur d'une jeu-

ne épouse... — Non, lui dit la Comtesse; nous ne nous séparerons pas ! A quoi songions-nous ? le jour du départ, je n'aurais pu soutenir cette idée—.

Hélène, qui n'avait pas été présente à cet entretien, parut comme la Comtesse achevait ces mots, auxquels elle ne comprenait rien : ses yeux se fixèrent sur sa tante, & ses regards interdits semblaient lui demander l'explication de ce qu'elle venait d'entendre. Madame de T... la prit en particulier pour l'instruire. La surprise avec laquelle la jeune Marquise l'écoutait, ses larmes qu'elle ne put retenir, firent connaître à la Comtesse qu'il n'aurait pas été facile de la consoler. — Eh quoi, maman ! lui disait Hélène, j'aurais cessé de le voir ! l'espace se fût trouvé entre nous ! mon aimable maman, votre fille n'aurait pu supporter son absence... Si c'est être faible, cette faiblesse-là m'est chère : qu'on ne nous sépare jamais, qu'il ne me quitte pas même un seul jour... A moins que son devoir ne l'appelle au service du Prince & de la Patrie, non je ne veux pas cesser de le voir un moment.

Le jour du départ étant fixé, les plaisirs multipliés d'une Fête brillante, n'empêchèrent pas qu'on n'en fit à la hâte tous les préparatifs ; & l'on vit avec joie arriver l'instant qu'Henriette & madame de M^{re} redoutaient auparavant si fort. Pour consoler Suzette de l'éloignement de ses sœurs, & prouver son amitié au comte de Saint-A^{nt}, madame de

M... tâcha de faire envisager à la première le sort le plus doux dans son prochain mariage; cette méthode ne fut pas d'abord efficace; mais enfin Adelaïde obtint qu'elle obéirait, & les larmes se séchèrent après cette promesse. Madame de T..., de son côté, recommanda les intérêts du Comte à madame de J.. Personne ne connaissait aussi bien le cœur de Juliette que la mère du Marquis, & ne rendait mieux justice à cette jeune Dame. La veille du départ, elle lui dit : — Mon amie, le comte de Saint-A... a le cœur tendre comme le tien; occupe-toi de son bonheur; mets tes soins à faire cesser l'injuste prévention de ta sœur contre un amant digne d'elle; cet emploi, j'en suis sûre, est le plus agréable dont je puisse te charger : souvien-toi quelquefois, en le servant, que c'est obliger ton amie—. Ensuite madame de T... appela Justine. — Je n'enmène que Marthon, lui dit elle : ma fille, madame de J... veut bien me remplacer pour quelque temps; elle vous aime... — Madame, interrompit la jeune-fille attendrie, dans ce moment, tout ce je vois, c'est que vous nous quittez... Mais vous savez assez, ma chère maîtresse, quels sont les droits de madame la Comtesse de J... sur mon cœur... — Ne fais rien que par les ordres de mon amie, continua madame de T... : je l'ai priée de laisser Luce avec toi, le plus qu'il sera possible; consulte ta sœur en tout; elle est aussi prudente que chère à sa maîtresse : & Justine,

ajouta-t-elle en la caressant, est une autre Luce pour moi. Voyez de temps-en-temps ensemble les jeunes-gens que mes enfans ont unis; tu me rendras compte de leur conduite, afin que j'encourage par des récompenses ceux qui l'auront mérité—. La Comtesse entretint ensuite ceux de ses domestiques qui restaient à Paris, pour leur recommander d'obéir à Justine & à monsieur Desforets.

Juliette, dans la résolution qu'elle avait prise d'éviter le Marquis, regrettait la mère, autant qu'elle était charmée de l'absence du fils, qui l'aiderait à triompher d'une passion trop vive, & lui donnerait le temps de s'attacher constamment à son mari. Les soins qu'exigeaient de sa tendresse un fils au berceau, furent le motif qu'elle avait donné pour ne pas être du voyage: & je conviens qu'il aurait suffi quand il eût été seul.

On part enfin: les jeunes époux, couronnés des myrthes de l'Amour, ne respirant que la tendresse & la joie, arrivent à Calais sous la conduite de deux Vicillards respectables, monsieur de V... & monsieur le Maréchal de Th... Le Comte de T... prenait soin de tout, ordonnait tout, & ne voulait paraître que leur obéir. Il saisit avidement l'occasion de donner cet exemple à la jeunesse dont il était entouré. On s'embarqua sur l'yacht qui devait transporter à Douvres monsieur de M... Le vent seconda leurs desirs; le trajet se fit en peu d'heures, & n'incommoda presque

pas les Dames. La mer n'offrit à leurs regards que ces flots majestueux qui font naître l'admiration, mais qui n'excitent pas la terreur.

En arrivant à Londres, on prit un hôtel assez vaste pour être logés tous ensemble commodément. Le Comte & le Marquis, dès le premier instant, cherchèrent à voir la veuf du Sherif qui leur avait écrit; mais comme ils se disposaient à s'y faire conduire, ils apprirent que leur guide venait d'être mis à la Tour. Ce contretemps les chagrina d'autant plus, que cet homme ne leur avait pas dit la demeure de la Teneveht. Ils se proposèrent de s'adresser au Ministère même, si l'inconnu n'était pas relâché dans quelques semaines. Par un nouvel inconvénient, le duc de N... était en Irlande. Mais en attendant qu'on pût avoir des lumières sûres, le Comte employa le loisir du Marquis à lui faire saisir le caractère général de la Nation.

Lorsque le jeune de T... vit pour la première fois l'Angleterre, tout entier à sa passion, il n'avait rien observé: son père voulait qu'il la revît avec d'autres yeux. De son côté, ce père sage lui faisait part de ses découvertes, d'une manière qui l'instruisît sans exposer ses mœurs: il ne lui disait pas ce qu'il avait remarqué, mais en lui servant de guide dans la même route qu'il avait tenue, il le forçait pour ainsi dire par l'évidence, à voir & à penser comme lui.

Les Grands sont en Angleterre, disait le Comte à son fils, affables, polis, obligeans,

en paroles; c'est-à-dire qu'ils promettent, tant qu'ils craient qu'on ne demandera pas. Il se trouve des gens qui répètent sans cesse qu'autrefois ils étaient plus sincères; que la franchise, cette vertu du bon vieux temps, n'est pas plus à la mode chez eux que parmi nous. Quelques particuliers, ajoutent-ils, dont on fait sonner bien-haut la rigidité, & dont les papiers publics ont soin de répéter les traits de misanthropie, sous le jour le plus favorable (), conservent encore auprès des étrangers, à la Nation anglaise, l'apparence de l'ancienne & héroïque fermeté. Pour moi, je pense que ce que l'on est à présent, on le fut autre-*

(*) « Les histoires tragiques dont les Gazettes anglaises fourmillent, ont fait penser à l'Europe, qu'on se tue en Angleterre plus volontiers qu'ailleurs. Je ne fais pourtant si, à Paris, il n'y a pas autant de fous qu'à Londres: peut-être que si nos Gazettes tenaient un registre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir se tuer, & le triste courage de le faire, nous pourrions, sur ce point, avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos Gazettes sont plus discrètes; les aventures des particuliers ne sont jamais exposées à la médifance publique, dans ces Journaux avoués par le Gouvernement. Tout ce que j'ose dire avec assurance, c'est qu'il ne fera jamais à craindre que cette folie devienne une maladie épidémique; la nature y a trop bien pourvu. . . . On a beau dire, qu'il y a eu des pays où un Conseil était établi pour permettre aux citoyens de se tuer quand ils en avaient des raisons valables: je répons, ou que cela n'est pas vrai, ou que ces Magistrats avaient fort peu d'occupation ». *Mél. phil.*

fois , ou que si l'on a changé , c'est en mieux. On a plus de finesse ; on recherche des plaisirs plus délicats ; les moralistes se récrient : mais ils ne voyent pas , ou feignent de ne pas voir qu'on a quitté la grossièreté crapuleuse , & des excès en tout genre , aussi préjudiciables à la décence , à l'honnêteté des mœurs , qu'à la santé. Il faut avouer cependant que la forme du gouvernement anglais rend permis , & même louable chez eux , ce qui ne serait pas ailleurs toléré : & c'est-là ce qui forme en partie cette nuance caractéristique de la Nation. L'Anglais peut penser tout-haut sur le compte des Grands , des Ministres , & du Roi même. Il n'est pas plus gêné pour la religion (1). Dès-là il doit avoir une sorte de fierté républicaine , & il l'a en effet (2).

En examinant le peuple avec attention, le Comte de T... fut bien loin de regarder ses mœurs comme féroces (3) : au contraire, il lui

(1) « Un Anglais , comme homme libre , va au ciel par le chemin qui lui plaît. . . . S'il n'y avait en Angleterre qu'une Religion , le despotisme serait à craindre ; s'il n'y en avait que deux , elles se couperaient la gorge : mais il y en a trente ; elles vivent en paix & heureuses ». *Id.*

(2) M. de Voltaire rapporte qu'un M. Shipping , dans la Chambre des Communes , commença son Discours par ces mots : *La Majesté du Peuple Anglais serait blessée* : la singularité de l'expression causa un grand éclat de rire ; mais sans se déconcerter , il répéta les mêmes expressions d'un ton grave , & l'on ne rit plus.

(3) Les Auteurs Anglais accusent eux-mêmes le

trouva ces vertus que nous avons l'injustice de n'attribuer qu'aux Anciens. On se plaint en général, qu'il accueille mal les étrangers; le Comte ayant voulu approfondir cette accusation, il reconnut qu'elle était fondée, mais que la cause en était beaucoup moins deshonorante pour ces Insulaires que pour leurs voisins. Une foule d'aventuriers Français quittaient leur patrie où leurs crimes ne leur permettent plus de rester; ils ne deviennent pas meilleurs en s'éloignant; au contraire, ne craignant plus d'être connus, ils se livrent

peuple de férocité. Je ne sais par quel motif, si ce n'est pas une sorte de vanité, & l'envie de se faire craindre redoutables aux autres peuples. Il est vrai qu'ils paraissent aimer les spectacles sanglans; ce serait la même chose en France, si l'on en donnait. « Mais si l'on fait attention à la douceur de ses loix, à la manière avec laquelle on y traite les domestiques; au soin que l'on a de procurer aux accusés tous les moyens de faire éclater leur innocence; aux égards que l'on y a pour les criminels même & les condamnés, & sur-tout au nombre prodigieux d'établissmens charitables destinés à secourir les malheureux, on ne trouvera peut-être pas une Nation où l'humanité règne davantage. Ceux qui s'engagent dans le mariage sans fortune, ne doivent pas craindre de laisser des citoyens infortunés, qui gémissent de leur naissance: tous les orfelins des deux sexes trouvent dans chaque Paroisse, des retraites décentes où ils sont vêtus proprement, où leur santé est précieusement ménagée, & où, avec une éducation chrétienne, on les met à portée de travailler à leur fortune, suivant le talent qu'on leur a trouvé. Il n'y a de pauvres dans l'île, que ceux qu'un panchant pour le libertinage, & une honteuse dissipation, engagent à se dérober aux charités publiques.

sans mesure à leur panchant. Ils sont ingrats ; perfides, & la Nation entière devient odieuse. C'est la même chose en Hollande : un Français peu connu n'excite la pitié de personne, parce qu'une infinité de gens-sans-aveu ont fait éprouver à leurs bienfaiteurs, le même traitement que le serpent de la fable. Le Comte ne put cependant se dissimuler qu'un autre raison du mépris qu'a le Peuple anglais pour tout ce qui n'est pas né, ou ne respire pas dans son île, c'est un amour-propre démesuré : il se persuade que son pays est le seul riche, le seul libre, le seul, en un mot, où l'on puisse vivre dans l'abondance : il regarde les habitans du reste de l'univers avec une pitié dédaigneuse, & comme de vils esclaves, auxquels la probité, l'aisance, la liberté, l'usage de toutes les vertus sont également étrangers, & même inconnus. Mais c'est le gentilhomme casanier, & le peuple sans éducation qui pense ainsi ; les gens sensés rougissent d'une présomption si méprisable, qui marque la petitesse & l'inexpérience. Monsieur de T... eut plusieurs fois occasion de faire observer à son fils, qu'un honnête-homme, une fois connu, n'en était pas moins estimé, pour être né à *Paris* ou à *Madrid*. Il est vrai qu'il se trouve des fanatiques de patriotisme, comme de religion : on voit à Londres des *clubs* (*) ou sociétés de plaisir,

(*) Ce sont aussi des assemblées qui se forment dans un cabaret à certains jours. Chacun contribue d'une

nommées l'*Old-English-way* & l'*Antigallican*, où l'on fait profession d'avoir en horreur tous les usages étrangers (1). On ne hait les usages, que parce qu'on déteste le peuple chez lequel ils sont en vigueur. Mais des assemblées particulières, disait le Comte, ne sont pas la Nation; comme tout Français n'est pas superstitieux ou athée. Il ne vit pas qu'on dût être si fort étonné que l'Anglais, qui se pique d'être généreux, ne réponde pas toujours chez lui à l'affabilité avec laquelle ses voisins l'accueillent. Il l'attribue à sa conduite: il fait qu'il se trouve peu de ses concitoyens, qui chez les étrangers, fassent tort à la patrie par leur *improbité*; tandis qu'un grand nombre de Français ne sont honnêtes-gens en Angleterre, qu'à leur corps défendant. Voilà la vraie raison de cette différence, & non l'influence du climat (2).

petite somme, dont on fait un fonds destiné à fournir aux besoins de ceux de la société qui se trouvent malades.

(1) Les Dames sont moins zélées ou plus raisonnables. Pendant la guerre, on se fait venir régulièrement de Paris la *Grande-poupée*, pour se régler sur les modes de France. Serait-ce que la nature a voulu que le beau-sexe fût cosmopolite, & qu'il ne renonçât jamais au droit qu'il a de plaire aux hommes de tous les pays, & à l'avantage de devenir le lien de la paix? Les femmes ne doivent donc jamais se regarder comme ennemies, pour donner aux hommes l'exemple de la modération, ainsi que de mille autres vertus.

(2) On ne prétend pas révoquer en doute, qu'à des distances considérables, le climat n'influe sur le

& la mollesse des Magistrats, comme quelques uns de ceux qui ne connaissent pas cet heureux pays ont ôsé l'avancer. Ce Peuple n'est ni *indocile*, ni *terrible*, ni un *animal farouche*; c'est un peuple généreux qui craint de s'avilir, & qui ne veut pas ramper. L'admirable harmonie qui règne en Angleterre, entre trois Corps rivaux, sans cesse occupés à soutenir leurs droits, prouve la sagesse de son gouvernement, en-même-temps qu'elle est le garant de la liberté: chaque homme se regarde véritablement comme citoyen, parce que tous les jours chaque homme peut avoir occasion de défendre les droits du Corps dont il fait partie (1).

Un jour le Comte se promenait à piéd avec son fils dans les rues de Londres; ils aperçurent à quelque distance un jeune Lord, dont ils étaient connus, qui paraissait se quereller avec un homme du commun. « *Je crais, mon cher Marquis, dit monsieur de T^{...}, que le hazard nous fournit l'occasion de voir un de ces combats, où les gens de qualité de ce pays ne font pas difficulté de se mesurer avec un portefaix* (2). Cela vous surprend peut-être;

mœurs: mais la France & la Grande-Bretagne ne sont pas dans ce cas. D'ailleurs on sait que pendant longtemps les mœurs des deux peuples furent les mêmes.

(1) Toute l'Europe a eu les yeux ouverts sur l'affaire de M. Wilkes, qui jouit enfin de la liberté, comme de l'estime générale.

(2) Ce trait ressemble à celui de lord Granby, qui

en France , nos jeunes élégans ; que dis-je ? le fils d'un Commis , engraisé des rapines de son père , appellerait ses gens , & ferait assommer ce pauvre homme. Ce n'est pas ici la même chose : le lord regarde un portefaix comme son semblable , & ne dédaigne pas un tel adversaire : tous deux vengent l'insulte qu'ils craient avoir reçue par les seules armes que leur a donné la Nature. O heureuse Nation, s'écria-t-il, où l'orgueil tyrannique n'accable point le pauvre ; où l'humanité n'est point encore avilie , tu seras heureuse & libre , tant que les Nobles crairont pouvoir eux seuls venger leur injure , & que le portefaix ne voudra rien souffrir du Noble ! Mon fils , ajouta-t-il, voici le fruit que l'on doit tirer des différens usages : A Paris , l'on tremble devant un homme qui se fait traîner dans un équipage somptueux , parceque , quelqu'il soit , il est riche au moins , & peut accabler. Ici , l'on ne respecte ni le rang ni la naissance : l'homme vertueux prend le juste milieu ; il ne se battra point avec le riche ; encore moins avec le pauvre , parce que tous deux sont également ses frères , & qu'il doit les aimer : il ne rampera jamais devant les Grands , parce qu'ils ne sont que des hommes ; mais il obéit aux loix avec

durant la dernière guerre commandait les troupes Anglaises dans l'Electorat d'Hanovre : il était en quartier d'hiver à Londres : l'on vit un Général aux mains avec un cocher de fiacre , qui fut rossé , mais à armes égales , & sans qu'aucun des gens du lord s'en mêlât.

dignité :

dignité : c'est une bassesse indigne de trembler devant un homme qu'aujourd'hui l'on voit au faite des honneurs , & que demain un regard du Prince peut faire descendre audeffous de tous ceux qu'il tyrannifait. Le sage ne craindra que le crime, & ses suites épouvantables ». Pendant qu'il parlait ainsi , le jeune Lord se battait ; il terrassa son adversaire ; il en fut terrassé ; les deux champions étaient tour-à-tour applaudis , & lorsqu'ils se séparèrent , ils eurent la satisfaction d'entendre leurs concitoyens , donner à chacun d'eux la louange non suspecte , qu'ils s'étaient comportés en gens-de cœur.

En effet , on ne regarde la Noblesse en Angleterre , que comme un mérite de convention , qui ne doit être véritablement respecté que dans l'individu dont les actions ont mérité qu'on l'en honorât (*). Ses descendants , s'ils ont l'âme vile , sont estimés audeffous des fils d'un roturier , qui seront honnêtes-gens. Rien de plus sensé que cette manière de considérer les membres d'un État : rien de plus utile , & pour la Noblesse elle-même ,

(*) Le traitement fait au lord *Sackvill* en est une preuve. Ce Général , par un orgueil déplacé , refusa de suivre les ordres du Prince *Ferdinand* , sous prétexte qu'il était trop dur à des Anglais de reconnaître pour chef un Général étranger ; & peu s'enfallut que sa desobéissance ne fit perdre la bataille. Il fut dégradé de noblesse , relégué dans ses terres ; & ses enfans participent à son infamie.

& pour les simples citoyens; c'est un avertissement continuel aux premiers de se rendre dignes de leur naissance, & un encouragement pour les autres. Mais il y a longtemps que tout est dit sur cette Nation, plus connue des Français que beaucoup de leurs provinces. Si je rapportais toutes les observations de monsieur de T... , je répéterais nécessairement ce que d'autres ont dit.

Dans une société nombreuse, où chacun faisait quelques connaissances particulières, il n'était guères possible qu'on ne se vît insensiblement beaucoup plus répandu qu'on ne l'eût désiré. Henriette, Hélène & Léonore recevaient d'abord très-peu de monde, & ne sortaient, que lorsqu'elles ne pouvaient se dispenser d'accompagner madame de M... : on leur rendait ces visites; au bout de quelques semaines, il ne se passa plus un jour qu'il n'y eût à l'hôtel une sorte de *rout*. Cependant les Dames ne se repentirent pas de s'être livrées à ces belles Insulaires: elles en rencontrèrent de si dignes de leur attachement, que ce fut avec le plus grand regret qu'elles s'en séparèrent dans la suite. Les Anglaises joignent à beaucoup de beauté, une décence qu'il serait nécessaire que la mode ramenât à Paris: Elles sont fidelles & tendres amies; parce que leur caractère étant un peu mélancolique, elles s'occupent davantage du sentiment agréable qu'on leur a inspiré: quand on a su gagner une fois leur amitié, & qu'on leur a plu par

un mérite réel, on leur plaît toujours. Mais la Comtesse de T... & madame de M... n'en trouvèrent aucune qui méritât plus d'estime, que lady C...d...C..., épouse d'un homme célèbre, que sa fermeté à soutenir les droits de la Nation, a rendu cher aux Anglais, & respectable pour tous les honnêtes-gens. Comme les affaires que traitait monsieur de M... l'obligeaient à voir souvent lord C..., Adelaïde, qui l'accompagnait quelquefois, eut occasion de connaître parfaitement son épouse. Elle en fit à la Comtesse de T... un portrait si intéressant, qu'Henriette desira de l'entretenir. Les âmes vertueuses sont faites pour s'aimer; Mylady devint leur amie de préférence. Lord C... avait une fille, qui lui était extrêmement chère; miss *Laura* (c'est ainsi qu'elle se nommait) brillait déjà par un rare mérite, autant que par sa beauté. Cette aimable personne assortissait la jeune Marquise, qui était de son âge, & madame de Th...; elle était destinée au lord G...; & comme c'était une fille unique, sa fortune devait un jour être immense. Il n'y avait pas alors d'apparence à l'heureuse découverte qui mit un fils entre les bras de mylord C..., par le même évènement qui rendit à sa famille le Prisonnier français dont j'ai parlé.

Les démarches que le Comte de T... & monsieur de M... firent auprès des Magistrats Anglais, & des Ministres, ne purent les éclaircir sur le sort du jeune-homme qui devait les

conduire chez la Teneveht. Mais le Marquis s'étant rappelé que l'ancien Prisonnier français auquel il sauva la vie, avait été conduit à Hastings, il résolut d'y aller pour le revoir, ou du moins savoir comment il avait terminé son sort. Il fit part de ce dessein à son père ; & le Comte, non-seulement l'approuva, mais lui promit de l'accompagner dans ce petit voyage. Il se trouva même que toute la société voulut en être, & s'en faire une partie de plaisir : voici à quelle occasion.

La beauté de la jeune Marquise, & des autres Dames qui accompagnaient madame de M..., fit du bruit à la Cour d'Angleterre, & fixait autour d'elles ce qu'il y avait de mieux fait, & de plus distingué parmi les jeunes Seigneurs. Dans ce grand nombre, il ne s'en trouvait peut-être pas un qui ne se flât du succès le plus heureux, parce qu'une *belle Française*, & une *coquette* sont presque synonymes en Europe. Ces soupirans qui n'avaient pas, à-beaucoup-près, les grâces de nos petits-mâtres, auraient pu devenir dangereux auprès des femmes, s'ils eussent conservé l'air sérieux & décent qui leur est propre, & dans lequel on entrevoit une dignité rendre, capable de toucher : mais ils voulaient figner cette espèce qui séduit, & que l'on méprise en France : notre fatuité n'est pas l'élément du flegme anglais ; au lieu d'être semillans, ils étaient affectés ; & plus que ridicules, en ne voulant paraître qu'a-

gréables. Un Prince jeune & charmant , sous le prétexte d'entretenir monsieur de M... des affaires d'État , venait fort souvent , & passait auprès des Dames un temps considérable. On s'aperçut aisément de l'impression que la jeune Marquise avait faite sur son cœur. Hélène était trop éprise de son époux , & trop sensée , pour s'occuper de la tendresse du Duc d'... , ou s'amuser des mines des courtisans ; elle pria le Marquis de la débarrasser d'importunités fatiguanes , en témoignant au Comte de T... qu'elle serait charmée de visiter avec eux les environs de Londres.

Dès que le dessein de ce voyage fut annoncé , lady C... pour marquer son estime à madame de T... , voulut que le jeune lord G... servît de guide aux aimables voyageuses : & miss Laura , montrant quelque desir d'être de la partie , Mylady parut charmée de donner à la Comtesse une nouvelle preuve de confiance , en mettant sa fille sous sa conduite. Ainsi , la société , composée du Comte de T... , du Marquis , du Vicomte de Th... , & des Dames , sortit de Londres dans la plus belle saison de l'année , sous la direction de mylord G... : ils visitèrent d'abord les environs de la Capitale , tout le *Middlesex* , & l'*Essexshire* : delà , ils passèrent dans le *Suffexshire* , qui était le terme secret de leur voyage : le jeune lord G... leur fit voir les Verreries , qui sont en grand nombre dans ce Comté , & dont

le produit fait une branche de commerce considérable. Ils se disposaient à prendre la route d'Hastings, lorsque leur conducteur apprit la mort du duc d'Al... son grand oncle. Cette nouvelle fit qu'on partit sur-le-champ ; parce que la présence de lord G... était nécessaire dans ce lieu. Le feu Duc était le dernier de trois frères fameux par la férocité de leur caractère. Le plus jeune avoit péri à la bataille de Fontenoi ; *Jaspard* le second, reçut le châtimement que méritait son dernier attentat de la main d'une jeune-personne à laquelle il voulait faire violence. Enfin lord Fulk, duc d'Al... l'aîné, venait d'éprouver un sort non-moins funeste. Ils habitaient un ancien château, situé dans un endroit écarté sur le bord de la mer. Lord G... ne les avait jamais vus, parce que le Duc, & lord Jaspard s'y étaient rendus, depuis la mort de leur mère, inaccessibles à tout le monde. Il s'était répandu sur leur compte un bruit fort défavantageux. Ils avaient eu une sœur d'une rare beauté ; elle disparut tout-d'un-coup, & l'on publiait, que, par un motif abominable, ils avaient poignardé lady *Susan* ; qu'ensuite, ayant horreur d'eux-mêmes, ils s'étaient enfermés dans cette espèce de forteresse, où ils refusaient de recevoir des parens dont la présence les eût fait rougir. Ce nom d'Al... frappa le Comte de T... d'une horreur secrète ; il frissonna : mais le jeune Marquis brûlait d'envie de se rendre au château. Il dit à son père

que peut-être ils y trouveraient encore le prisonnier français père de la Teneveht.

Il était tard lorsque l'on arriva. Le concierge du château était un vieillard presque octogénaire, qui avait été au service du Duc Howart de N... , ayeul maternel du jeune lord G... Malgré son grand âge, le bon-homme *Andrew* (car c'était lui-même) venait de partir, pour aller, à ce que l'on pensait, exécuter les dernières volontés de son maître: tout ce que purent assurer la famille du concierge & les autres domestiques, c'est qu'il avait pris le chemin de Londres. L'absence du vieillard parut un contretemps fâcheux: il avait emporté les clés des chambres les plus commodes; on douta si l'on pourrait loger à Hastings. Mais le Comte de T... & le Marquis se chargèrent de faire préparer une chambre pour les Dames, tandis que Mylord donnerait ses ordres pour le reste.

En parcourant un vaste corridor, dont ils se fesaient montrer toutes les pièces, ils en trouvèrent deux passablement meublées. Encouragés par cette découverte, ils s'avancèrent vers une petite allée obscure au fond de laquelle était une porte garnie de fer: le bruit que l'on fit, en tâchant de l'ouvrir, attira un jeune-homme fort bien-fait, que l'on n'avait pas encore aperçu. Son air était triste, mais noble: quoiqu'il n'eût pas cette aisance que donne le séjour de la Capitale,

sa figure n'avait rien que de gracieux : il demanda ce que l'on cherchait : & sans attendre qu'on lui répondît, il pria qu'on abandonnât le dessein d'entrer dans cette partie du château avant le retour du concierge. Lord G., qu'on avertit de ce qui se passait, se nomma, interrogea le jeune-homme, & lui fit entendre qu'il aurait désiré des éclaircissements : — Demain, mylord, répondit l'inconnu, vous serez instruit ; le vieillard Andrew sera de retour, & j'aurai consulté quelqu'un, sans le consentement de qui je ne puis vous satisfaire—.

On se logea donc comme on put : madame de T., Hélène, Léonore & miss Laura occupèrent la pièce la plus décente ; pour les hommes, ils s'étaient arrangés dans celles d'à-côté. Au milieu de la nuit, le Marquis, qu'un songe effrayant venait d'éveiller, crut entendre ouvrir cette porte dont il avait soupçonné le jeune-homme d'avoir la clé. Il craignit quelque surprise, dans des lieux un peu sauvages : il se lève, & s'étant muni de deux pistolets, il s'avance dans la galerie ; rien ne s'oppose à son passage : la porte-de-fer était entr'ouverte ; il traverse une première salle dans l'obscurité, mais s'apercevant que la seconde est éclairée, il s'approche avec précaution. Quel fut son étonnement de ne voir qu'une femme mourante, & le jeune-homme de la veille fondant en larmes auprès de son lit, qui la conjurait

d'accepter quelques soulagemens ! Elle le nommait son fils , & paraissait se prêter par complaisance pour lui à recevoir des secours qu'elle croyait inutiles. Le jeune de T^m, rassuré par ce qu'il voyait, ne crut pas qu'il lui fût permis d'interrompre les devoirs de la piété filiale , par une indiscrete curiosité ; il se retira.

De retour dans la pièce qu'occupait son père , il lui fit part de ce qu'il venait de découvrir : monsieur de T^m jugea qu'il était à propos d'instruire sur-le-champ lord G^m de cette aventure, afin que ce jeune seigneur pût l'approfondir & découvrir la vérité. Le Comte, & son fils furent le trouver dans l'autre pièce où le Vicomte de Th^m & lui s'étaient logés : mylord G^m en écoutant le Marquis, donnait des marques de la plus vive surprise : il rêva quelques moment ; ensuite regardant ses amis : — C'est elle, s'écria-t-il , c'est lady Susan ! je cours auprès d'elle ; je me ferai connaître ; nous sommes si proches parens , qu'elle n'hésitera pas à se découvrir , & à recevoir de ma part tous les services qui dépendront de moi. Monsieur le Comte , ajouta-t-il , & vous , mes amis , voudrez-vous bien m'accompagner jusque-là ? je paraîtrai seul devant Mylady , afin d'exciter sa confiance. Ils partent tous quatre. La porte n'était pas encore refermée : le jeune Lord traverse hardiment la première pièce ; mais en apercevant dans la seconde, une femme pâle, déchar-

née, sa fermeté l'abandonna. Ses amis l'encouragèrent : il s'avança respectueusement vers le lit de lady Susan, en lui demandant pardon de sa hardiesse, & se fit connaître, en même-temps qu'il la pria de lui dire, s'il se trompait, en la prenant pour mylady Susan d'Al^m. La Dame malade, étonnée de voir un homme auprès d'elle, parut interdite : mais le nom qu'il portait, & son respect la rassurèrent. Elle délibérait cependant sur ce qu'elle devait lui répondre; puis comprenant bientôt qu'il n'était plus possible de se cacher, elle convint qu'elle était cette infortunée Lady dont on avait publié la mort : ensuite elle s'informa de ce qui se passait dans le monde; & parmi beaucoup d'autres personnes qui l'intéressaient moins, elle nomma, sans affectation sir W^m. A ce nom respectable, lord G^m interrompit sa parente, pour l'instruire de tout ce qui regardait ce grand-homme. — Serait-il possible, lui disait lady d'Al^m, après l'avoir avidement écouté ! ô ciel !... lui !... sir W^m ! qu'ils ont dû rougir du mépris qu'ils lui marquèrent !... Ah ! de quels biens ils m'ont privée, & quels maux ils m'ont causés les cruels !... Les sanglots l'empêchèrent de continuer. Le jeune-homme de la veille était de l'autre côté du lit ; il pleurait dans les bras de sa mère, qui l'exhortait à prendre courage. Un instant après elle regarda le jeune Lord : — Il est donc certain, & je n'en puis douter, que sir W^m est monté à ce haut point de gloire —

Lord G. fit l'éloge d'un homme qu'il aimait tendrement, & cet éloge fut complet : il ajouta, que miss Laura sa fille unique, était dans le château. Lady Susan ne put dissimuler l'émotion que cette nouvelle lui causait. Mylord G. lui fit des détails : il lui avoua que lord C. d. C. le destinait pour être son gendre : il lui vanta la beauté, les grâces & les vertus de la jeune miss Laura ; il parla des Dames qui l'accompagnaient, & finit par lui demander la permission de lui présenter quatre personnes charmantes, l'honneur de leur sexe. Lady Susan lui dit de l'en dispenser encore, & le pria de porter lui-même une lettre qu'elle allait écrire à Mylord C. Le jeune Lord l'assura qu'il était prêt à tout ; mais ses yeux se fixaient sur sa parente, & semblaient lui demander quelle relation elle avait avec cet homme célèbre ? Il ne fut pas longtemps dans l'incertitude. Lady Susan, touchée de la candeur & du zèle que montrait Lord G. pour la servir, se tourna vers son fils, & lui dit : — Ton intérêt veut que je découvre tout, ô mon cher Basil, & que je t'acquière un ami. Mylord, ajouta-t-elle ; vous allez apprendre ce que je ne voulais confier à personne qu'à sir W. lui-même ; mais vous le méritez —. Sans lui parler davantage, elle se hâta d'écrire. Lorsqu'elle eût achevé sa lettre, elle le pressa de la lire. Le jeune Lord obéit, & son étonnement redoublait à chaque ligne.

LETTRE de lady SUSAN , au lord C^{te} D^{te} C^{te}.

RECONNAITREZ-VOUS ces traits , mon cher W...?... Vous vous troublez : Ils ressemblent à ceux de lady Susan , dites-vous ; mais il y a longtems que cette infortunée victime n'est plus... Ah sir W...! elle respire : elle vous écrit ; & ceux qui l'ont persécutée , qui l'ont enlevée à votre amour , ils ne sont plus. Cher époux !... Hélas ! qu'ôse-je dire ! Une autre , depuis plus de vingt ans , occupe une place que votre cœur & les loix m'avaient donnée. Mais je succombe sous le poids de mes malheurs : bientôt un repos éternel va succéder à des maux qui vous effrayeront , & terminer une vie , triste image de la mort. Puissé-je vous voir , avant que mes yeux se ferment pour jamais ! ... Apprenez que mes barbares frères m'enfermèrent dans un cachot , où ils avaient résolu de me laisser périr. Le ciel trompa leur fureur , il la trompa doublement , puisqu'il m'a sauvée , & le fruit que je portais dans mon sein : Mylord , vous avez un fils. . . . Mes frères , croyant leur vengeance assurée , ont publié ma mort : cet instant où je vous écris , est le premier où l'on me donne à votre sujet des nouvelles certaines. Je le consacre , ce premier instant , au seul homme qui me fut cher... Mais ceci ne vous instruit pas assez , je le sens : je vais mettre le plus d'ordre qu'il me sera possible dans le récit des faits que vous ignorez.

Vous ne vous rappelez pas aussi vivement que moi le château d'Hastings, & cette nuit funeste, qui devait l'emporter sur le plus heureux jour de ma vie; vingt ans de solitude absolue n'en ont point affaibli l'iaée: mais vous, chargé du poids des affaires, & fixant l'attention de l'Europe, vous futes trop souvent distrait: l'image de votre épouse, arrachée de vos bras, fondante en larmes, & poussant les cris du desespoir, doit être effacée presque entièrement de votre mémoire: vous l'avez crue morte; une cendre insensible n'exige qu'un tendre souvenir, & non la constance. Ces frères, qu'un père mourant avait chargés de faire mon bonheur, ont cruellement abusé de l'autorité qui leur fut confiée. Fiers de leurs naissances & de leurs titres, ils étaient bien-loin d'imaginer alors que sir W... serait un jour leur égal. Ils condamnèrent mon amour: ils me disaient que mon rang & ma religion devaient m'éloigner de vous: mais mon cœur ne les en crut pas. Ils épiaient mes démarches: une mère dénaturée autorisait la vexation: cependant peu s'en falut que notre prudence ne rendît leurs précautions inutiles. Nous étions revenus de l'autel, où j'avais fait à l'époux que mon cœur a choisi le serment que je n'ai jamais violé; je venais de partager ses transports; le sommeil & l'amour apesantissaient nos paupières: un bruit épouvantable m'éveille: deux monstres appuient sur mon cœur la pointe de leurs épées, en me-

naçant de plonger, si je pouffais un seul cri. O Dieu ! que ce moment fut cruel ! plutôt cependant par l'inquiétude que me causait le sort de mon époux, que par la crainte de la mort. Qu'était-il devenu ? Je fus bientôt qu'un Domestique zélé venait d'être pris pour vous, & de payer cette erreur de sa vie. Lorsque de deux maux qui nous accablaient, nous sommes tout-à-coup délivrés du plus cruel, on se trouve soulagé ; l'on croit ne plus rien souffrir : ce fut ce que j'éprouvai, cher W..., en apprenant que votre vie était en sûreté. La joie, malgré mes larmes, brilla sur mon visage : mes bourreaux le remarquèrent, & leur rage s'en accrut. Ils me jetèrent dans une chambre obscure, où le concierge était chargé de m'apporter chaque jour une modique ration de pain & d'eau pour toute nourriture. Mes propres malheurs ne parurent pas leur suffire pour me tourmenter ; j'eus devant moi chargé de chaînes, un prisonnier français, qui n'avait d'autre crime que d'avoir tué dans un combat lord Jeffery le plus jeune de mes frères ; on tourmentait tous les jours ce malheureux, & l'on me disait que ce spectacle affreux était le seul dont je devais jouir. Le prisonnier succombait bientôt : on l'enleva prêt d'expirer & je ne le vis plus : son sort tout misérable qu'il était, fut moins horrible que le mien, puisque je vécus.

En me privant de ma liberté, & de celui qui m'était plus cher que ma vie même, ces

tigres avaient ordonné, que si je devenais enceinte, on leur livrât l'enfant que je mettrais au monde. La femme du concierge d'Hastings était fille de ma nourrice; elle m'aimait tendrement, & se fût exposée volontiers à tout pour me servir: elle seconda les vues de l'honnête Andrew son ayeul, je fus traitée avec autant de soins, que mes frères avaient prescrit que l'on eût de rigueur. Je sentis que je portais un gage de votre tendresse; Molly (c'est le nom de cette femme) & le vieillard Andrew frissonnèrent en l'apprenant. Cependant ils eurent la prudence de me cacher l'ordre barbare qu'ils avaient reçu, & l'adresse d'empêcher mes frères & ma mère de me visiter: d'un autre côté, Molly feignit une grossesse; ce qui n'était pas impossible, son malheureux époux ayant subi le sort qu'on vous destinait, la nuit de notre mariage; & lorsque je fus accouchée dans ma prison, avec les secours qu'elle me donna, & l'aide du bon vieillard Andrew, elle emporta l'enfant que j'avais mis au monde, & le fit nourrir comme s'il eût été à elle: Jusqu'au jour de ma liberté, votre fils ne s'est connu lui-même & ne l'est des autres que sous le nom de Basil Hudson.

Vous avez une fille, on vient de me le dire; mais votre épouse ne vous a pas donné de fils: priez-la de regarder sir Basil comme s'il était le sien. Je vais ensevelir avec moi la connaissance d'une vie qui ne mérite pas ce nom: que l'on craye dans le monde lady

d'Al... morte il y a longtemps, mais que l'on sache qu'elle fut votre épouse, & qu'elle eut un fils : Venez, ô vous, qui lui donnotes la vie, venez le voir : il porte dans tous ses traits, des preuves qu'il est de votre sang : vous aviez son âge, son air, le même son de voix, lorsque nous fumes unis. Venez ; mais hâtez-vous ; le dernier moment s'approche ; il n'est suspendu que par l'espérance de vous revoir.

SUSAN D'AL...

P.S. Le vieillard Andrew n'est parti que d'hier-matin, pour s'informer s'il était encore au monde quelqu'un à qui je tinsse : Votre nom a pu devenir également cher & célèbre sous les deux hémisphères, sans pénétrer pour d'autres que pour eux jusqu'à la retraite sauvage de nos tyrans : celui qui veut bien se charger de cette Lettre, sera peut-être auprès de vous avant le concierge : il est mon proche parent ; il doit être votre gendre : je lui confie mon secret : je le crai honnête & prudent ; outre qu'il est doublement intéressé à la discrétion.

— Ah ! Milady ! s'écria le jeune Lord en finissant, se peut-il !... je vole où vous m'envoyez : mais souffrez qu'un sage mortel, dont la rencontre ici est un bonheur pour mon cousin votre fils, vienne auprès de vous en mon absence ; il est Français ; sa naissance est illustre ; il se nomme le Comte de T..., & son mérite.... — Le Comte de T... ! interrompit Susan avec un cri d'horreur ! ô ciel ! éloignez-le ; dans quels lieux l'avez-vous

amené! ... Mon cher G^{...} ... ce malheureux dont je parle dans ma lettre , victime infortunée de leur rage, c'était le frère d'un Comte de T^{...}! ... mais plutôt qu'il vienne , j'y consens : vous , partez ; le terme de ma carrière s'approche , & je voudrais—....

Le Comte & le Marquis entendaient cette conversation ; ils parurent dès qu'ils eurent l'aveu de lady Susan. — Madame , dit monsieur de T^{...} , comment s'est-il trouvé des hommes assez injustes , assez barbares.... mais ils n'ont pas épargné leur propre sœur ! Ah ! mon frère , mon cher Chevalier ! vous languissiez une indigne prison ... plus cruelle sans doute que la mort. ... Madame , il est donc ici ! ... Voyez ce qu'on m'écrivait de Londres avant mon départ. — Je le craignais mort , reprit lady Susan : La douleur du Comte fut dans ce moment aussi vive , que le jour où le Chevalier disparut à ses yeux dans la mêlée. Le jeune Marquis donnait toute son attention à ce discours. — Monsieur , dit-il au Comte , je suis le Français à qui mon Hélène fut promise ; je n'en saurais plus douter. Mylord , ajouta-t-il en s'adressant au lord G^{...} , puisque vous allez à Londres , informez-vous , je vous prie , si Mylord-duc de N^{...} est de retour d'Irlande ; il achèvera de nous donner les éclaircissemens qui nous manquent—. Le jeune Lord le lui promit , & se hâta de partir.

Le Marquis , tandis que son père demeurait

auprès de lady Susan, passa dans l'appartement de son épouse & de sa mère, que leur absence aurait inquiétées. Mais il n'y resta qu'un moment, poussé par un instinct qu'il suivait sans le connaître, il se fit guider par les petits-fils d'Andrew, avec lesquels il visita tous les endroits du Fort où l'on pouvait pénétrer. Ils parvinrent ainsi jusqu'à l'entrée d'un souterrain profond, qui conduisait, à ce que lui dirent ses guides, à un gouffre, ouvrage de la Nature, dans lequel les maîtres du château faisaient précipiter leurs victimes, par une autre ouverture, qui se trouvait au haut du rocher. Les eaux de la mer entraient dans cet abîme, où elles formaient une espèce de lac; elles y avaient même jeté quelquefois de gros poissons, qu'Andrew en avait tirés. En écoutant avec attention, il leur sembla qu'ils entendaient dans l'éloignement une voix humaine: mais ayant fait du bruit, la voix cessa; le Marquis & ses compagnons ne discernèrent plus que le mugissement des flots. Ils appelèrent à haute-voix; & personne ne leur ayant répondu, ils se retirèrent.

Le motif du voyage que faisait lord G. n'était connu que du Comte & du Marquis. On savait seulement qu'il était parti pour une affaire pressée qui ne le retiendrait pas longtemps. Son arrivée à Londres surprit étrangement mylord C., qui s'empressa de lui demander s'il était arrivé quelque malheur.

—Point d'autre, Mylord, répondit l'amant

de miss Laura, que celui dont cette Lettre va vous informer—. Il serait difficile de peindre les mouvemens de surprise, de joie, de tristesse & d'horreur que l'écrit de miss Susan fit éprouver à cet époux, à ce père, qui découvrirait un fils, dont la mère infortunée aurait pu réclamer ses droits, & qui ne songeait qu'à mourir ! son âme sublime fut ébranlée, & des larmes s'échappèrent de ses yeux. Il passa chez Mylady, pour la préparer à cet événement : mais les adoucissémens qu'il employa n'en affaiblirrent pas l'impression : lady C., frappée comme d'un coup-de foudre, ne put répondre un seul mot. Comme son époux la quittait, madame de M^{me} arriva : le trouble de Mylady était si grand, qu'elle ne cacha rien à cette prudente amie. Le C^{te} d- C., qui rentra les trouvant ensemble, & les voyant fort émues, jugea que madame de M^{me} savait tout : il leur dit que, sans différer, il allait à Hastings avec lord G^{te}. Les Dames voulurent l'accompagner : ils partirent tous quatre, & trois heures d'une course rapide les rendirent au château du Duc Fulk.

Miss Laura, en voyant arriver Mylord & Mylady, conduits par son amant, fit éclater toute sa joie ; mais ses transports se ralentirent, quand elle remarqua l'inquiétude & la douleur peintes sur leurs visages : à peine se faisaient-ils attention à ses caresses ; ils parlaient bas au lord G^{te}, qui les ayant quittés un moment, revint aussitôt pour les introduire auprès de sa parente : miss Laura les y suivit.

Lady Susan épuisée, semblait depuis quelques heures, plongée dans un état d'indifférence & de stupidité. Elle ne répondait que par monosyllabes à monsieur de T... & à sir Basil lui-même. Mais la présence de sir W... parut la ranimer. Elle se met à son séant, & lui tend les bras, avec un léger sourire. Cependant avant de lui parler, elle prit une fiole de liqueur, la versa dans une tasse-à-thé, & but, en disant : — Cher W..., attendez ; ceci est un cordial qui doit me donner des forces pour m'entretenir avec vous—. Ensuite les deux époux s'embrassèrent, non sans verser des pleurs, en se rappelant ce qui les avait séparés. Sir Basil prit ce moment pour embrasser les genoux de son père. Lord C... le regarde, & voit un autre lui-même dans un jeune-homme bien-fait. —Voilà, votre fils, sir W..., lui dit lady Susan. Ce fut alors que le cœur de Mylord éprouva ce mélange inexplicable de joie & de douleur, que cause un bien inattendu trouvé dans le sein du malheur même. Il veut parler à ce cher fils, mais l'expression lui manque, il ne peut que le presser contre sa poitrine. Lady Susan les montrait à lady C...d'C..., qu'elle nommait sa sœur ; elle la pria d'aimer sir Basil, & de succéder à tous ses droits sur lui. Et dans ce moment ayant entendu le père & le fils se donner les noms sacrés qu'ils se devaient, elle sentit son cœur se dilater. Mais le breuvage venait d'achever

d'user ses organes; & le plaisir était trop étranger à cette infortunée, pour qu'elle en pût supporter le treffaillement: un profond soupir qu'elle poussa, fut suivi d'un évanouissement & de la mort.

Je ne m'arrêterai point sur ces tristes objets. Tandis que le Comte de T... partage la scène de douleur qui se passe autour de lady Susan, la Comtesse son épouse, qui l'ignore, jouit d'un plaisir pur causé par l'agréable surprise que lui fait la venue de madame de M... Les deux amies, dans ces premiers momens, ne virent qu'elles, & ne sentirent que leur tendresse: mais cette délicieuse situation ne dura pas. Il y avait à peine une heure que Mylord & Mylady C^e étaient auprès de lady Susan, lorsqu'on les en vit sortir; ils enmenaient avec eux sir Basil, & pleuraient: le Comte de T... les suivait. Mylord C^e venait de le prier d'instruire les Dames, & de leur annoncer la mort de lady Susan. Lorsque le Comte les eut mises au fait de tout ce qu'elles devaient savoir, elles se rendirent auprès de Mylord & de Mylady, pour modérer leur douleur. — Mon fils, disait en ce moment, le C^e d' C^e à sir Basil, le ciel nous a fait à tous-deux le plus beau des présens: il me donne un fils, & vous fait trouver un père qui vous chérit. ... mais vous perdez une mère... — Mon père, répondit le jeune homme, je fais peu les usages du monde; mais si pour être digne de vous, il ne faut qu'aimer le bien, & rougir

du mal ; s'il ne faut que ressentir au fond de son cœur un desir ardent de vous ressembler ; jamais personne ne mérita mieux l'honneur d'être votre fils. — Mes enfans, reprit le C^d d'C^d, en réunissant dans ses bras sir Basil & miss Laura, soyez unis, plus par votre tendresse que par les liens du sang—. La jeune Miss répondit de tout son cœur aux vœux de Mylord, & ses caresses adoucirent les larmes de son frère.

Cependant le vieux concierge n'était pas encore revenu ; on l'attendait avec impatience, parce que lord C^d était obligé de repartir le soir même ; des affaires indispensables le rappelant à Londres. Malgré l'air de fermeté qu'il affectait, monsieur de T^d s'aperçut qu'un événement aussi extraordinaire faisait sur ce grand-homme une impression trop vive. C'est pourquoi, dans la conversation, il ne cessait de lui mettre sous les yeux le bien inestimable qu'il recouvrait dans sir Basil ; il ne voulut pas qu'on abandonnât à eux-mêmes un seul moment Mylord & Mylady ; il espérait que l'aimable société qui se trouvait à Hastings serait capable de les distraire des idées sombres que lady Susan expirante avait excitées. Le Comte n'était cependant pas tranquille lui-même : l'image de son frère s'offrait à tout moment à son esprit : mais comment s'en informer ? personne dans le château, n'est instruit de son sort. De son côté, le jeune Marquis ne se

lissait pas dans ses recherches : & tandis que tous les deux étaient dans un état pénible, ils ne montraient à le Comtesse & à la Marquise de T... qu'un front serein.

Lorsque l'on fut tous rassemblés, sir Basil parut ébloui de la beauté des Dames françaises ; ses regards se fixèrent particulièrement sur Hélène ; il n'était pas accoutumé à contraindre ses mouvemens, il laissa paraître toute son admiration ; ensuite il soupira. On vit à son air, à quelques mots entrecoupés qu'il laissait échapper, qu'il avait plus d'un sujet de douleur. Monsieur de T..., persuadé que rien ne serait plus agréable à Mylord que d'entendre parler son fils, engagea sir Basil à leur faire le récit de la manière dont il avait vécu dans ce château, jusqu'au jour où sa mère s'était fait connaître à lui. Le jeune-homme, après avoir demandé la permission à Mylord, commença de la sorte.



HISTOIRE de sir BASIL & de MAWD.

« J'ÉTAIS parvenu jusqu'à l'âge de douze ans, sans que rien m'eût encore engagé à réfléchir sur mon sort. Je m'aperçus alors qu'Andrew Hudson & sa petite-fille, qui passait pour ma mère, me témoignaient une sorte de respect, & qu'ils me traitaient avec des soins plus recherchés que leurs autres enfans. Je rougissais souvent moi-même des

préférences que l'on me marquait. Il me sem-
blait que tous les fils de Molly étant frères,
ils devaient être également chéris. Cependant
je n'avais pas même des doutes de la vérité ,
& quatre années s'écoulèrent encore , pen-
dant lesquelles je me crus de la famille
d'Andrew. J'allais entrer dans ma dix-sep-
tième année, lorsqu'un des petits-fils du
concierge , fixé dans la province de Nor-
thumberland , vint nous rendre visite avec
ses enfans. Il occupait, dans un château appa-
rtenant au lord Jaspard , & situé près de Bar-
wick, la même place que notre ayeul à Has-
tings. Des méchans l'avaient accusé auprès
de ses maîtres; il était accouru se justifier.
Georges (c'est ainsi qu'il se nommait) avait
un fils & une fille. La jeune *Mawd* était belle...
elle l'était autant que ces Dames. Je n'avais
encore rien éprouvé qui ressemblât au trouble
que sa présence me causa. Au bout de quelques
jours , je m'aperçus que je m'étais si bien
accoutumé au plaisir de la voir , que je ne
pouvais plus vivre sans elle. Le tems que son
père devait rester à Hastings s'écoula rapide-
ment. Georges n'eut pas de peine à détruire
la calomnie : ses accusateurs étaient deux
domestiques du Duc d'Al...; Andrew s'atten-
dait qu'ils seraient chassés; mais, à son grand
étonnement , leur faveur augmenta : cepen-
dant , comme on rendait justice à son petit-
fils , il ne se plaignit pas. Lorsque je sus que
mon oncle se disposait à retourner chez lui ,
je

je me mis à considérer que je ne verrais plus Mawd : je fus saisi de la plus vive douleur : j'allai trouver Andrew , & je le conjurai de faire rester ma cousine auprès de lui ; sinon je lui déclarai que je mourrais de langueur(*). Le Vieillard réfléchit un moment ; ensuite il parut m'accorder ce que je lui demandais. Mawd resta chés nous , & je ne trouve pas d'expression pour vous rendre quel fut l'excès de ma joie. (Hélas ! je prenais la voix de la Nature pour celle de l'amour , & le ciel me laissa dans cette erreur !) Nous ne fumes point gênés ; on nous permit d'être ensemble tant que nous le voulions , comme si l'on eût désiré de rendre plus vif le sentiment que j'éprouvais : je fis à Mawd tant d'amitiés , sans lui dire que je l'aimais , qu'à son tour elle répondit à mes avances de tout son cœur.

Nous vivions ainsi dans la paix & l'innocence , d'autant plus heureux , que nous ne fisions rien qui dût nous causer des remords. Je demandais quelquefois à Andrew , si Mawd serait ma femme. Le Vieillard souriait , en me disant que ma cousine demeurerait avec moi tant que je paraîtrais le souhaiter.

Cependant la beauté de cette aimable fille avait été remarquée des Maîtres du château , de ces oncles cruels que je ne connaissais pas ,

(*) Cela s'appelle en Angleterre , *rompre son cœur* ; ce n'est pas comme en France , une simple expression hyperbolique , mais une maladie , dont les suites funestes conduisent au tombeau.

& auxquels l'on cachait ce que j'étais. Tous deux en un même jour offrirent des présens considérables à Mawd, en lui proposant de se rendre à leurs desirs. Mawd était vertueuse autant que charmante, elle rejeta leurs offres avec indignation. En les quittant, elle alla trouver son ayeul, & lui porta ses plaintes de ce qui venait de se passer. Andrew transporté de fureur, courut vers ses Maîtres; il leur reprocha d'anciens desordres. — Je ne vous crains pas, leur disait-il; non-seulement je suis sous la garde du Gouvernement, mais si vous ôsiez me faire perir, il est quelqu'un à qui ma mort violente peut seule donner le droit d'ouvrir un dépôt, qui constate tous vos forfaits: c'est une précaution que j'ai cru devoir prendre contre vous, Répondez-moi, Persévérez-vous dans le dessein de deshonorer ma petitefille—? Le Duc d'Al^m & son frère sentaient les avantages que le Vieillard avait sur eux: ils le flatterent, en l'assurant qu'il pouvait être tranquille, & que ce qu'ils avaient fait, était seulement pour sonder la jeune Mawd: ils ajoutèrent qu'ils étaient charmés de sa sagesse, & qu'ils lui feraient du bien. Andrew ne les crut pas, mais il dissimula, & donna des avis à sa petitefille sur la circonspection qu'elle devait mettre dans ses démarches; il lui fit connaître en même-temps qu'il était instruit de mon amour, & qu'il l'approuvait. Ce bon Vieillard lui conseilla de me décou-

vrir l'odieuse entreprise de nos Maîtres, & de ne me jamais quitter, lorsque ma mère ou lui seraient absens.

Cette familiarité, dont on nous faisait une loi, fut une épreuve audessus de nos forces; Mawd ne me refusa rien, & nous commimes sans le savoir, un crime dont je frémis encore..... Jeunes tous deux, & sans expérience, elle portait des marques de notre passion, que nous ne soupçonnions pas les suites qu'elle devait avoir. Andrew nous prit un jour en particulier; à notre grand étonnement, il devina ce que nous croyions ne se devoir jamais découvrir. Mais bien loin de nous gronder, il nous témoigna plus d'amitié que de coutume, & défendit à Mawd de sortir de sa chambre. Je lui demandai pourquoi ce mystère, & si tout ne serait pas dit en nous mariant? Il me répondit, qu'il n'en était pas temps encore; qu'il avait des desseins que rien au monde ne pouvait lui faire ehanger; que ne nous contraignant point, & nous permettant de nous voir à tout moment, nous ne pouvions & ne devions pas nous plaindre.

Par les soins d'Andrew & de celle que je nommais ma mère, Mawd parvint heureusement à la fin de sa grossesse, sans que personne, du-moins en apparence, y eût fait attention. Elle accoucha d'une fille, & je me vis père à dix-huit ans. On avait conduit Mawd dans l'endroit le plus reculé du château; malgré cette précaution, sir Jaspard, qui faisait veiller par

ses satellites sur toutes les démarches d'Andrew, n'ignora rien de ce qui se passait. Il fit éclater une joie si vive, lorsqu'il se vit maître de la réputation de celle qui l'avait dédaigné, que nous lui prêtâmes un tout - autre motif que l'espoir d'un triomphe facile, que son peu de délicatesse lui faisait envisager.

Cependant Mawd commençait à se rétablir, & les roses renaissaient sur son charmant visage : le vieillard Andrew ne nous gênait pas plus qu'auparavant ; il prenait plaisir à nous voir caresser notre fille, que Mawd élevait en secret, & qu'elle allaitait elle-même. Un jour Andrew fut obligé de nous quitter pour une affaire indispensable ; il nous recommanda soigneusement à sa fille, & partit, en nous promettant d'être de retour le lendemain. Vers le milieu du jour, sir Jaspard vint trouver Molly, & lui donna une commission. Malheureusement aucun des petits-fils du Concierge n'était à la maison, & je ne trouvais seul auprès de Mawd : mais nous étions bien loin de craindre sir Jaspard capable d'employer la violence. Il s'approche de nous : deux scélérats, dévoués à tous ses crimes, le suivaient : (c'étaient les mêmes qui avaient accusé le père de Mawd) ils me saisissent : je veux me défendre ; ils me lient, m'entraînent, en me raillant, dans cette même chambre où Mawd avait donné le jour à notre fille, & m'y laissent en proie à toutes les horreurs de la jalousie. L'infame Jaspard ne demeurait pas

inutile : d'abord il fit connaître à Mawd, dévolée du traitement que l'on me fesait & tremblante pour elle-même , qu'il était instruit qu'elle n'avait pas des rigueurs pour tout le monde ; qu'elle écoutait son cousin , & venait d'en avoir une fille. Ensuite il tâcha de l'engager à acheter son silence & son indulgence même. Mawd le repousse avec horreur : le barbare se jète sur elle , & tente de ravir par la force les faveurs qu'elle lui refuse. L'infortunée fille ne ménagea rien pour sa défense , & donnait à l'infame tous les noms qu'il méritait. Le monstre odieux fut bientôt tout en sang. Alors , par une lâcheté qui fait frémir , Jaspard eut la barbarie de tirer un poignard , & d'en frapper sa victime ! elle tombe ; le scélérat laisse le poignard à côté d'elle , & se dispose à se livrer à tout ce que la brutalité peut dicter de plus indigne, lorsque Mawd revenant à elle-même , aperçoit l'arme meurtrière ; son âme généreuse semblait attendre , pour s'échapper, qu'elle se fût vengée : elle la saisit , frappe Jaspard ; le fer va chercher ce cœur dur & perfide auquel les crimes ne coûtaient rien : l'indigne expire , en poussant un cri de rage ; & Mawd épuisée par ce dernier effort , rend son âme pure à son divin Auteur.

Les gens de sir Jaspard accoururent au cri perçant qu'il poussait , en recevant le coup mortel. La scène cruelle qui s'offrit à leurs yeux les épouvanta. Ils allèrent instruire le

Lord Fulk. Cet homme odieux n'était pas meilleur que son frère : c'était de concert qu'ils s'étaient proposé d'avilir tour-à-tour une jeune & vertueuse fille. Il vient, & frissonne, en se représentant qu'il aurait eu le même sort, si le hazard l'avait conduit le premier auprès d'elle ; & dans sa fureur, il aurait immolé Mawd, si ce crime n'eût pas été commis. Cependant le vieillard Andrew l'épouvantait ; sans daigner s'assurer si cette infortunée respirait encore, il la fit enfermer dans un coffre, & donna ses ordres à ses satellites, pour qu'on la précipitât secrètement dans un abîme qui se trouve au pied de la tour du château. L'innocente créature qui devait le jour à Mawd, s'éveille & pousse des gémissemens enfansins. Fulk l'entend. . . — Restes d'un sang odieux, s'écrie-t-il—!... Il tire le poignard sanglant, &...le dirai-je! il le plonge...

L'infame apparemment m'oublia ; car il était naturel que j'éprouvasse à mon tour sa barbarie. Lorsque Fulk se fut rassasié de sang, il sentit dans son cœur non le remords (il est des scélérats qui ne le connaissent plus) mais une vive inquiétude : il se représenta de nouveau le vieux Andrew, ce témoin involontaire de tous ses crimes, & qui pouvait le perdre ; il fit à la hâte de vaines funérailles à Mawd & à la petite Susan (car ma fille portait le nom de ma mère) & feignit d'être inconsolable des excès auxquels son frère s'était porté ; il pleurait de rage, & s'efforçait de

persuader qu'il versait des larmes d'attendrissement. Il vint lui-même me tirer de ma prison. — Ah mon cher Basil, me dit-il en sanglotant, que je suis malheureux !... mon frère... hélas ! il a payé de sa vie son criminel attentat—... Je ne l'écoutais pas : je volai vers l'endroit où je croyais trouver Mawd. J'appelle, je m'écrie : on ne me répondait pas : une solitude affreuse régnait dans toute la maison d'Andrew. Je m'avance : des ruisseaux de sang... mon esprit se confond. Une pensée s'offre en ce moment : Si c'était celui de mon amante !... Je pousse un cri terrible : l'hypocrite Fulk m'entend ; il rugit, en voulant gémir. — Mon enfant, me dit-il, tu vois les traces du plus grand des malheurs... Mon infortuné frère... il a voulu faire violence à ta cousine... elle a saisi son épée ; elle l'a blessé... furieux de voir son sang couler, sir Jaspard s'est oublié jusqu'à frapper celle qui méritait l'hommage de tous les cœurs : bientôt rougissant de cette indignité, on l'a vu tourner sa fureur contre lui-même... ils ont péri tous deux—. C'est ainsi qu'en me déguisant les faits, il fut changer ma furie en un douloureux accablement.

La nuit vint : une nouvelle horreur s'empara de moi : je m'échappe, & dans la froide obscurité, je parcours le château, que je fais retentir de mes gémissemens. Tout-à-coup je me dis à moi-même : Et ma fille ! qu'est-elle devenue ?... malheureux ! tu l'ou-

blies ! Je reviens ; je la cherche. J'avais les yeux égarés & la démarche d'un furieux ; ma mère Molly & ses enfans évitaient ma présence. Dennis, la plus jeune , ôsa m'attendre. Je lui demandai ma fille. Elle me répondit en pleurant , qu'on l'avait ensevelie avec sa mère. Dans ce moment , comme si la Justice vengeresse m'eût guidé, je m'élançai & cours à l'appartement de Fulk , résolu de le punir d'un crime que j'attribuais à son frère. J'approchais de sa chambre , lorsque les deux satellites qui m'avaient arrêté , se trouvèrent à mon passage. Je me précipite sur l'un d'eux , & je l'aurais étranglé , s'il eût été seul ; mais son complice me saisit : je les menaçais encore ; leur Maître accourt : je ne lui laissai pas ignorer mon dessein. Il me regarde avec des yeux étincelans : — Reptile impur, me dit-il , qui as aidé ma vengeance sans le savoir, apprends que tu n'existes que pour moi : tes pareils, vils troupeaux de la terre , font mouvoir les machines dont nous sommes l'âme, jusqu'à ce qu'il nous plaise de détruire la machine , & d'anéantir la brute qui la traînait : tu ne saurais plus me servir , disparais—. Il me fit lier , & je fus jeté dans un sombre cachot. Fulk , je l'entendis , m'eût fait donner la mort ; mais il me réservait pour quelque occasion imprévue, où il faudrait adoucir ou effrayer Andrew.

Je fus deux mois dans cette affreuse demeure, & je comptais y périr : il y a quelques jours qu'un grand bruit se fit entendre à la

porte de ma prison; je crus qu'on m'apportait mort que je desirais: on ouvre, & je vois Andrew suivi de ses petitsfils, qui traînaient un des satellites Le Vieillard court à moi. — O mon cher maître, s'écrie-t-il, vous vivez! je me trouve heureux—! Il se hâte de me débarrasser de mes liens. Je le regardais, presque insensible, abruti que j'étais par une longue douleur: à-peine me trouvai-je le courage de sortir de ma prison; Andrew me parla longtemps avant que je fusse en état de lui répondre.

Lorsque je fus dans la demeure du Vieillard, mon cœur s'attendrit, & je versai des larmes, mais je ne songeais pas à ce que me disait Andrew & au nouveau nom qu'il me donnait. — Sir Basil, me dit-il alors d'un ton ferme, les pleurs n'avaient rien qui vous deshonorât, tant que vous vous êtes cru mon fils: de grands intérêts doivent vous occuper à-présent; laissez les larmes aux enfans & aux vieillards que l'âge affaiblit: c'est à moi de pleurer... j'ai fait, sans le savoir—... Andrew s'interrompit, je vis sa fermeté l'abandonner. Il me dit ensuite: — Le Duc d'Al... ne sera plus dans quelques instans; je viens de le voir, dévoré de remords, reprocher au ciel son existence: il m'a dévoilé des forfaits... (ô malheureuse Susan!...) nommé les monstres qui l'ont servi, & demandé leur supplice. Je l'ai laissé, pour voler vers vous. Cher Basil, vous n'êtes point mon fils; vous avez des parens illustres.. Mais je vous quitte un moment; je

vais m'affurer si votre oncle... oui, ce monstre est votre oncle... je vais m'informer s'il a paru devant le redoutable Juge, & je reviens vous apprendre mille choses que rien ne m'oblige plus de vous cacher—.

Je ne puis exprimer dans quelle surprise il me laissa. Molly, que je nommais encore ma mère, me dit que j'allais en connaître bientôt une autre plus digne de moi. Cette ouverture remua mon cœur, & j'allais interroger Molly, lorsque son père revint.

—C'en est fait, s'écria-t-il en entrant, ces yeux qui tant de fois ont vu couler les larmes de l'innocence qu'ils intimidaient, ces yeux où se peignait la cruauté, je viens de les fermer pour jamais. Allons ensemble annoncer cette nouvelle à votre mère... —A ma mère! lui répondis-je; elle est ici, & nous allons la voir! Dites-moi comment je jouis d'un si grand bonheur? —Venez, venez, reprit Andrew; seulement vous me laisserez la préparer à votre vue—.

Le Vieillard me guide au fond du vaste corridor de cette aîle du château qui tombe en ruines. Nous traversâmes plusieurs chambres: parvenus à la dernière porte, il me recommanda de ne parler que lorsqu'il m'en ferait signe. Nous entrons: j'aperçois une femme couchée sur un lit antique, plongée dans une rêverie qui paraissait douloureuse: elle leva tristement les yeux sur Andrew, mais elle tressaillit en voyant qu'il n'était pas seul.

—O mon ami ! lui dit-elle , que cette vie est longue , & que la mort tarde à venir ! —Ce'n'est plus à vous de la desirer , répondit le Vieillard ; Fulk n'est plus ; le dernier de vos bourreaux n'est plus ! —Hélas ! reprit-elle , quelle fin ! le genre de leur mort m'afflige autant que leurs crimes m'ont rendue malheureuse. Encore si mon fils... —Votre fils , s'écrie le Vieillard !... Heureuse mère ! tous vos maux , crayez-moi , viennent de finir—... Lady Susan soulève sa tête , elle me regarde : je ne me souvins plus de ce qu'Andrew m'a recommandé ; je m'élançe dans ses bras , en balbutiant , *Ah ma mère ! ma chère , ma respectable mère !* Elle fut saisie : cependant sa bouche cherchait la mienne , & ses larmes inondaient mon visage. —O mon fils , dit-elle enfin , je te bénis... Que ce jour est heureux ! vingt années de souffrances ne l'ont pas trop acheté... Andrew , qui me l'a conservé ? —Ses bourreaux eux-mêmes , répondit le Vieillard. —Oh ! qu'ils soient bénis pour cet acte de miséricorde , s'écrie ma tendre mère—! Ses yeux se sont arrêtés sur moi : elle a dit , —Quels traits il me retrace—! puis elle est demeurée sans parler. Andrew a profité de son silence pour achever de m'instruire. Il a rendu compte des remords de mon oncle , & de l'aveu qu'il venait de faire du motif qui l'avait porté à me conserver la vie : ensuite il m'a raconté le mariage de ma mère , & les malheurs qui l'ont suivi : il m'a parlé de mon

père, mais il ne m'a rien dit de sa gloire : ni ma mère ni lui ne savaient, mylord, ce qu'il leur eût été si important de connaître, & que personne n'ignorait : mon cousin G^r nous en a donné les premières nouvelles. Ainsi le Vieillard ne me dit presque rien de vous ; & continuant son récit, il me parla de l'adresse avec laquelle Molly feignit une grossesse, & me fit passer pour être sorti de son sein.

— *Vous savez*, continua-t-il, *que je vous fis élever en homme-de-condition, autant que je le pus, sans vous exposer. Lorsque vous avez été grand, vous devintes amoureux de telle que nous appelions Mawd, & que je crayais de ma famille : lord Fulk en expirant, vient de me causer autant de surprise que d'horreur ; elle n'en était point ; elle est, ô mylady, fille de votre époux... — Ah-Dieu ! me suis-je écrié : Mawd !... le crime n'est point à moi ! — S'il est quelqu'un qui soit coupable après eux, reprit Andrew, ce ne peut être que moi-même. Mais écoutez. Le Duc Fulk vient de me dévoiler un abominable mystère. Sir W^{...} croyant leur sœur morte, avait épousé depuis trois ans, une belle & jeune Dame, sœur de mylord T^{...} : ils voulaient se venger, en assouvissant leur brutalité sur la fille que leur ennemi avait eu de ce mariage : ils firent disparaître la véritable Mawd (elle fut mise à quelques milles d'ici) & lui substituèrent miss Sophie qu'ils avaient fait enlever : ses parens & moi nous la crumes*

à nous ; & lorsque je découvris votre tendresse , cher sir Basil , je ne savais pas que vos cœurs , rapprochés par la Nature , se trompaient de sentiment , mais qu'ils s'étaient reconnus. J'en fus d'abord fâché , & j'en instruisis votre mère. Cette bonne Maitresse me dit alors : — Mon cher Andrew , Mawd est la fille & la parente de ceux qui l'ont conservé ; ah ! qu'il l'aime ! peut-il jamais payer autrement que par son cœur & sa main tout ce qu'il doit à votre famille — ? Lorsque je la vis dans cette résolution , je ne pris conseil que de moi-même. — Andrew , me disais-je , voici l'occasion de faire la fortune de ta petitefille , mais en te deshonorant à tes propres yeux ; ou de te couvrir de gloire par un noble désintéressement : ton maître peut devenir ton gendre , mais est-ce pour cela que tu l'as conservé ? élevé comme ton fils , n'est-il pas assez malheureux d'être privé des avantages de sa naissance , & des moyens de se distinguer , sans que tu le frustres encore d'une noble alliance , par laquelle il puisse un jour réparer tous ses malheurs ? S'il épouse Mawd , déjà inconnu , ignoré , il ne passera que pour le fils du concierge de son château : comment se présentera-t-il dans le monde ? qui sollicitera pour lui les places auxquelles son nom & le sang dont il sort peuvent le faire prétendre ? *Voilà , Andrew , voilà le Duc Howart (*)*

(*) C'était un ayeul maternel : ce Duc Howart est célèbre par sa vertu , qui semble héréditaire dans sa maison.

de N., ton ancien maître & ton bienfaiteur, qui crie de son tombeau, pour te demander compte de son petitfils !... Vous ne me reprocherez rien, m'écriai-je, braves ayeux de sir Basil : vous reconnaîtrez votre fidèle Andrew à la résolution qu'il va prendre—.

Vous vous rappelez, cher sir Basil, la complaisance avec laquelle je souffris vos amours (si j'avais pu lever le voile !) mais ce que vous ne sauriez jamais, si Mawd n'était pas aujourd'hui miss Sophie, je sacrifiais mon propre sang à l'intérêt de votre fortune. O sir Basil ! je ne devais pas moins au Duc Howart, dont la bonté généreuse me recueillit dans ma misère, qui me sauva la vie, me traita comme son fils, m'accorda sa confiance & son amitié. Je me disais à moi-même : —Sir Basil ne trouvant point d'obstacles à aimer ma fille, sa passion sera moins vive : s'il la satisfait, qu'importe pour lui (1) ? quant à Mawd, je le craais trop généreux pour la deshonorer en se vantant de ses faveurs : mais le dégoût suivra ; & lorsqu'il apprendra sa naissance, il aura bien moins de peine à quitter ma fille, que si la résistance lui donnait à ses yeux un prix qu'elle n'a pas—(2).

Il m'apprit ensuite ce que je n'avais pu savoir des suites de l'attentat de sir Jaspard, &

(1) Quod licet ingratum, est quod non licet acrius urit.

(2) La vertu n'est pas ici dans les choses, elle est dans l'intention & dans la manière : voilà pourquoi tant d'hommes ont fait des actions mauvaises, par un principe qui les rendait héroïques & vertueuses.

me découvrit toute la fourberie & la timidité basse du Duc Fulk. — *Un goût effréné pour les plaisirs , ajouta-t-il , un desir insatiable de vengeance ont occasionné tous leurs forfaits. Dès qu'ils furent maîtres d'eux-mêmes , ce château fortifié devint l'azile du crime. Que de victimes de leurs débauches j'ai vu perdre ici l'honneur & l'innocence ? Un d'entr'eux , magnanime , compatissant , courageux , ne fut pas témoin de ces horreurs ; la mort le moissonna dans son printemps : & ses indignes frères , violant les droits des Nations & de l'humanité , vengèrent sa mort en sauvages barbares sur un prisonnier français.* [A ces mots , le Comte & le Marquis de T... brûlaient d'envie de lui faire des questions , que la présence de leurs épouses leur fit différer]. *Le ciel punit cette injustice par tous les crimes qui l'ont suivie... Mais il ne faut pas tout dévoiler encore : sachez seulement que Mylady fut privée de son unique soutien à la mort de sir Jeffery. Enfin la céleste Justice marqua le terme à tant d'excès. Le Duc voulut il y a quelques jours séduire ma Dennis , qui n'a pas encore quinze ans : un jeune garçon d'Hastings auquel je la destinais , en fut instruit on ne sait comment. Il attendit le séducteur entre ces rochers que côtoie l'avenue du château , & lui lâcha son pistolet dans un moment où le cheval du Lord se cabrait , de sorte qu'il n'atteignit Fulk que dans le bas-ventre. Les domestiques sont accourus aux*

hurlemens de leur Maître, & sur-tout les deux satellites qui vous avaient privé de la liberté. Ils eurent bientôt découvert le jeune-homme qui fuyait en grimpant sur les rochers : ils le poursuivirent ; & le premier qui l'aborda (c'était le plus féroce des deux satellites) fut renversé dans un précipice où il a péri sans secours : le second fut blessé au bras d'un coup de couteau ; mais ayant tiré un pistolet qu'il tenait de l'autre main , le garçon tomba , & fut traîné devant le Duc , par l'ordre duquel celui qu'il avait blessé le poignarda.

Fulk ne crut pas d'abord que sa plaie fût mortelle ; mais lorsque les gens-de-l'art eurent déclaré qu'il n'y avait aucune espérance de le sauver , il s'abandonna aux frayeurs que ses crimes lui inspiraient. Il me fit appeler : je l'ai vu redouter la mort en lâche , me demander pardon , & m'avouer en sanglottant toutes les horreurs dont il s'était rendu coupable. Je l'ai tranquillement écouté jusqu'au moment où il m'a découvert que vous viviez , en me nommant le misérable qui seul avec lui connaissait votre prison. A cette nouvelle , le laissant à ses remords , j'ai couru m'emparer du scélérat , que sa blessure mettait hors d'état de me résister. Après en avoir tiré les lumières nécessaires , je l'ai conduit en lieu sûr , pour le réserver à votre justice , l'honneur de votre famille ne vous permettant pas de le livrer à celle du pays—. Voilà le récit que me fit Andrew avant de partir pour Londres.

Je ne jouissais que depuis deux jours de la vue d'une mère que je perds en la recouvrant, lorsque mylord G. mon cousin, & ses amis sont arrivés dans ce lieu sauvage. Vous savez tout le reste, monsieur. Puissent mon respect & ma tendresse, vous rendre cher le jour, où vous trouvez un fils! mylord, puissent mes sentimens & ma conduite vous procurer les plaisirs que votre présence me fait goûter »!

Quelques traits de cette histoire firent horreur; il n'y eut pas jusqu'à la vertu d'Andrew que les Dames trouvèrent trop dure : mais l'on déplora le sort de mylady Susan : l'aimable Mawd, ou plutôt miss Sophie, attira sur-tout l'attention des jeunes personnes, qui plaignirent le double malheur de sir Basil : pour le C. d. C., après avoir parlé bas à son épouse, il se tourna vers son fils : - Consolez-vous, lui dit-il; vous n'êtes pas aussi coupable que vous le pensez : nous n'eumes jamais d'autre fille que miss Laura. Vous venez cependant de nous donner l'explication d'un mystère que nous n'avions pu concevoir : la petite Sophie Temple & votre sœur, qui sont du même âge & qui avaient alors deux ans, étant ensemble à une maison de campagne ; des inconnus enlevèrent la première des bras de sa nourrice. Les Ravisseurs se trompèrent, je le vois. Quel bonheur pour vous & pour nous, si le crime de vos oncles ne vous avait pas séparé ! vous aimiez votre égale—.

Durant cette conversation, le Marquis de

T^m sortit de nouveau. Son impatience ne lui permettait pas d'attendre le retour du Concierge : accompagné des petits-fils d'Andrew, il fut à ce goufre où le Duc avait fait jeter les corps de miss Sophie & de sa fille : en examinant l'ouverture, il fit détacher une pierre, qui fut longtemps à parvenir jusqu'au fond, & parut tomber enfin dans l'eau. Un instant après il aperçut une petite lumière : alors n'écoulant que les pressentimens de son cœur, il fait apporter des cordes, & pénétre intrépidement dans cet abîme.

Tandis que les petits-fils d'Andrew l'y descendent, on annonçait au C^d.C^d. l'arrivée du Vieillard lui-même. Sa famille s'empresse autour de lui : Dennis l'instruit de ce qui se passe, & ne lui cache pas la mort de mylady Susan. — O ma chère maîtresse, s'écrie-t-il, lorsque je vous apportais de la consolation, vous n'êtes plus — ! Il s'affligeait, avant d'entendre ses autres enfans. Mais à peine ils eurent dit que leur maîtresse avait revu son époux, & que sir Basil était en ce moment avec son père, que le Vieillard bénit Dieu & se hâta de se rendre où il était attendu. Tout le monde se leva par respect pour le vertueux Vieillard. Le C^d.C^d. le reconnut ; Andrew avait été l'un des témoins de son mariage : il embrassa les larmes aux yeux le bon serviteur qui se courbait devant lui, & le fit asseoir à ses côtés. — Mon fils, dit-il à sir Basil, respectez toujours cet honnête-homme ; vous lui devez autant qu'à votre père — . An-

Andrew rendit compte d'abord du voyage qu'il venait de faire : ensuite il instruisit l'époux de sa maîtresse de mille horreurs , qui firent concevoir à Mylord les raisons de leur inflexibilité : à la fin de cet éclaircissement , qui fut particulier , le C^d.C^o fit connaître au Concierge les vrais parens de miss Sophie.

En revenant dans l'assemblée , Mylord dit au Vieillard : — J'espère , mon cher Andrew , vous avoir à Londres auprès de moi , dès que l'on pourra se passer ici de votre présence : vous serez regardé dans ma maison comme mon frère. Le Vieillard le remercia , & ne voulut de tous les avantages que Mylord prétendait lui faire , que l'assurance de finir ses jours à H^o , où le corps de lady Susan devait être déposé dans le tombeau de son père & du vertueux Duc Howart de N^o , sur lequel il voulait porter chaque jour un tribut de larmes & de fleurs.

Il était tard : les affaires du C^d.C^o le rappelaient à Londres ; il donna ses ordres pour repartir : Andrew le pria de différer un instant , parce qu'il avait un étranger à lui présenter. En même-temps il sortit. Monsieur de T^o , qui attendait avec impatience le moment de l'entretenir , profita de cette occasion & le suivit. — Instruisez-moi , s'il est en votre pouvoir de le faire , respectable Andrew , lui dit-il , du sort d'un Prisonnier français , que les maîtres de ce château... — S'il vous intéresse , interrompit Andrew , vous allez le voir,

—Il est possible, reprit le Comte ! il respire ! je reverrais mon frère ! —Votre frère ! oh ! oh ! tant-mieux ! il sera bien joyeux , car il a retrouvé sa mémoire. —Cher Andrew ! guidez-moi , courons—. Le Vieillard étonné regardait le Comte & doublait le pas. Dans ce moment , le domestique du Marquis les aborde : —Monsieur ! monsieur ! s'écrie-t-il, mon maître—. . . Et il se tait pour respirer. —Qu'est-il arrivé ? que fait mon fils ? où l'avez-vous laissé ? —Monsieur... dans ce précipice... —Ciel ! y serait-il tombé !... —Non, monsieur, il vient de s'y faire descendre. Ah monsieur , il y va périr , & je veux m'y jeter après lui. —Cher Andrew , vous entendez ! Ils marchent à pas précipités par un souterrain dont Andrew connaissait les détours , & parviennent jusqu'au fond de la caverne. Je laisse aux âmes sensibles à se représenter ce qu'éprouva le Comte, lorsqu'à la lueur d'une lampe sépulchrale, il aperçut son frère & le Marquis. L'aimable jeune-homme tenait le père d'Hélène étroitement embrassé : le Chevalier inondait de larmes l'époux de sa fille. —O mon frère , s'écrie le Comte ! Le Chevalier reconnaît cette voix chérie : il fait un effort pour se lever , & retombe ; il lui tend les bras , & sa langue cherche des expressions : mais en est-il pour le sentiment qui l'anime ? Les deux frères s'embrassent ; leurs corps & leurs âmes sont confondus , & l'on n'entend que les sons inarticulés de la tendresse & de la joie.

Le vieillard Andrew, touché jusqu'au fond de l'âme, bénissait Dieu, qui lui donna les moyens de sauver le respectable Prisonnier; le Marquis jète les yeux sur lui, & le reconnaît. — Respectable Vieillard, lui dit-il, que ce spectacle attendrit, vous êtes cet Andrew qui nous l'a conservé—? Le Vieillard s'inclina. — O bon Andrew, reprit le Marquis, reconnaissez-vous celui qui vint ici avec le Duc de N...? — Oui, oui, dit Andrew, & le son gracieux de votre voix me dit que c'est vous: j'en loue le Seigneur. — Jamais, jamais, ô Vieillard, je ne pourrai vous payer ce que je vous dois. — Mon cher fils, dit le Chevalier, vous avez raison, mais le ciel y a pourvu. — Oh! le Seigneur pourvoit à tout, dit Andrew: car voila celui que vous desiriez que votre fille reconnût. — Tous mes vœux sont donc remplis, s'écria le Chevalier, & mon bonheur surpasse mes calamités!... Mon frère, mon fils, continua-t-il, aidez moi tous deux—. Il se lève, & prenant la main d'Andrew: — Voici le premier moment où je puis vous instruire d'un évènement aussi heureux qu'inattendu: mon cher libérateur, adorons les decrets toujours saints du Père-des-hommes: si je n'eusse été enseveli tout-vivant dans ce tombeau, votre fille, l'innocente & belle Mawd ne serait plus.. — Mawd! elle! ô sainte Providence!... elle vit, dites-vous?... oh! que je la voie.. Murmure encore, raupe aveugle, & mêle-toi de sonder les célestes

desseins—! La jeune maitresse de sir Basil, qui reconnoît la voix de son ayeul, s'avance en portant sa fille entre ses bras. Le Vieillard l'entrevoit; un tremblement universel le saisit, & la joie le rend muet: ses yeux remplis de larmes délicieuses, élevèrent en-haut leurs regards, pour bénir l'Être des êtres.—O sir Basil! s'écrie-t-il enfin, quel bonheur vous attend! —Mon père! lui dit Mawd, avec agitation, ce cher amant respire... je vais le revoir... notre fille recevra les baisers de son père!... O jour heureux—! Le Marquis donne la main à miss Sophie, qui ne connoissoit pas encore sa naissance, & le Vieillard prend dans ses bras la petite Susan; le Chevalier, soutenu par son frère, les suivait. Ils allaient abandonner pour jamais ces lieux funestes, lorsque sir Basil y parvint de la même façon que le Marquis. L'obscurité l'empêcha d'abord de distinguer les objets; on eut le temps de le prévenir. O Dieu! quels transports! son amante & sa fille le fixaient tour-à-tour; les baisers, les caresses, son ravissement, sa raison presque égarée, tout annonçait l'excès de sa tendresse, & son bonheur.

Cependant le C^d. C^d., surpris de la longue absence d'Andrew, le faisait demander, lorsqu'un des enfans de Molly, qui avait suivi son ayeul, vint l'instruire de ce qui se passait. Mylord annonça cette nouvelle avec de grands ménagemens à la Comtesse & à la Marquise de T...: néanmoins elles demeu-

rèrent immobiles, comme si elles eussent cherché dans les yeux des autres la confirmation de ce qu'on leur apprenait. Dès qu'elles purent se parler, Hélène dit à la Comtesse : —Allons, chère maman!... Ah! quel bonheur!... Où le trouverons-nous?... Mylord, daignez-nous conduire—.

Mais tandis que la Comtesse & la Marquise suivaient le C^dC^o, monsieur de T^o apprenait à son frère, que dans l'instant il allait embrasser sa fille & sa sœur. Le Chevalier ne s'attendait pas à jouir sitôt de cette chère vue. Il s'arrête : —Elles sont dans ces lieux, répétait-il, en regardant tour-à-tour le Comte & le Marquis! mon Hélène! ma sœur!... Oh! ce jour est trop heureux. Il se tut, & recueillant ses forces, il continua de marcher.

Andrew parvenait à la sortie du souterrain, lorsque les Dames & le C^dC^o y arrivèrent. —O mylord, dit le Vieillard, qui l'eût pensé! voici la fille de sir Basil; l'étranger est le frère de votre ami; vous allez voir miss Sophie elle-même—. Le cœur d'Hélène palpitait. Elle voulait descendre, courir audevant de son père. Il paraît enfin. Quoiqu'il fût déjà tard, la lumière du jour éblouit le Chevalier : Hélène s'élance dans ses bras : son père qui ne la voit pas, la reconnaît au tendre frémissement de ses entrailles. Il la presse contre sa poitrine, sans prononcer un mot. Cette fille respectueuse & chérie se laisse tomber à ses genoux, elle les embrasse; elle cou-

vre de baisers ses mains paternelles , qui s'efforçaient de la relever. — Ah ! ma fille , s'écrie le Chevalier ! car ce ne peut être que toi. Il ne put en dire davantage : un profond soupir suivit ces paroles : ses larmes s'ouvrent un passage. — C'est elle , c'est mon Hélène , répétait-il d'une voix entrecoupée... Ah ! ma fille , ma chère fille , je te revois... digne de ta mère , des bontés de mon frère , de ma vertueuse sœur , & de ton époux... de cet époux auquel tu fus destinée au moment de ta naissance , qui devient deux fois mon libérateur ! ... O ma chère fille , lève-toi , viens dans les bras d'un père qui t'adore... Mes yeux commencent à se familiariser avec la céleste lumière , dont je fus si longtemps privé : que je te voie , que je me rassasie du plaisir de te voir... Chère Hélène ! lève donc tes regards sur ton père !... Les forces d'Hélène l'avaient abandonnée : le Marquis la soulève , & la met dans les bras du Chevalier , qui s'assit entre monsieur & madame de T... Hélène tenait la main de son époux & celle de son père ; elle leur partageait ses caresses. Revenue de sa première émotion , la jeune Marquise s'écrie : — Mon père !... quel bonheur suprême !... M'y serais je attendue ! — Ma chère fille , lui dit la Comtesse , le ciel réservait ce prix à tes vertus—. Le Chevalier laissait tomber sur ses enfans des regards attendris : — Vous vous aimez , leur disait-il , autant que se sont aimés ceux qui vous ont donné

donné le jour: O mon cher Marquis! ô ma fille! soyez heureux l'un par l'autre comme vos parens l'ont été... Ma sœur, dit-il à la Comtesse, c'est à vous que ces chers enfans doivent le fondement de leur félicité; c'est à vous qu'Hélène doit ses vertus: ô mon aimable sœur! voyez toute ma reconnaissance—.

Mais une autre scène touchante se passe entre la famille du C^o.d.C^o.: cet heureux père jouit de la douce émotion de miss Sophie & de sir Basil. Mylady, qui retrouvait dans la jeune Miss la fille de son frère, envisageait dans l'alliance prochaine avec le fils de son époux, un titre plus agréable que celui qu'elle portait à l'égard de sir Basil. Miss Laura suivait les tendres mouvemens de son cœur pour miss Sophie, à laquelle Mylord découvrait sa naissance & le nom de ses parens. On se rendit ensuite dans les appartemens les plus commodes du château, dont Andrew leur ouvrit les portes. Avant de s'éloigner, Mylord ordonna de commencer les formalités nécessaires pour faire déclarer son fils héritier de sa mère & de ses oncles, toutes les branches mâles qui auraient pu lui disputer l'héritage & les titres se trouvant éteintes. Ensuite il fit appeler un Ministre, qui reçut l'Acte d'adhésion de sir Basil à la Religion de son père, & qui donna sur-le-champ la bénédiction nuptiale aux jeunes Amans; le C^o.d.C^o. se réservant d'instruire son beaufrère, & d'en obtenir la ratification de tout ce qu'il a-

vait fait. En quittant H^r, Mylord recomman-
 manda la véritable Mawd & la jeune Dennis
 à Mylady; il assura le vieillard Andrew qu'il
 prendrait soin de la fortune de ses petitesfilles.

Dès que le C^d.d.C^r fut parti, l'on s'em-
 pressa de demander au Chevalier le récit de
 ce qui lui était arrivé durant sa détention. Il
 se disposait d'autant plus volontiers à donner
 cette satisfaction, qu'il voulait commencer
 à témoigner par-là sa reconnaissance au vieil-
 lard Andrew : mais la jeune Marquise crai-
 gnit qu'un long discours ne fatiguât son père;
 elle en parla au Comte de T^{...}, qui pria le
 Chevalier de laisser au Concierge le droit de
 raconter des faits, dont il devait connaître
 les causes mieux que personne. Le Vieillard
 parut flaté de ce que le Comte venait de dire,
 & sa promptitude à se rendre fit connaître
 qu'on n'avait fait que seconder ses desirs. Il
 prévint que l'Histoire des frères de mylady
 Susan se trouvant liée aux évènements qui re-
 gardaient le Chevalier, il commencerait par
 développer leur caractère, en remontant ainsi
 à la source du mal.

Mais comme on se disposait à l'entendre,
 une compagnie nombreuse arriva de Londres.
 Un des fils d'Andrew ne suivant que les mou-
 vemens de son zèle, était allé porter la nou-
 velle de ce qui se passait à mylord T^r frère
 de mylady C^d.d.C^r, qu'il connaissait. Ce Lord
 avertit messieurs de M^{...} & de V^r, le Maré-
 chal de Th^r & mylord Duc de N^r: ce der-

nier arrivait à Londres dans le moment : dès qu'il eut ouvert le Billet que le Marquis avait laissé pour lui , & qu'il eut appris la détention du jeune Français , arrêté sur de simples soupçons , que les approches d'une rupture entre les deux Nations ne permettaient pas de négliger , il alla se rendre sa caution , obtint sa liberté , en découvrant le motif de son voyage en France ; & sur-le-champ il se rendit avec ce jeune-homme auprès de mademoiselle Teneveht , qu'il amena dans sa voiture. Tous ces amis partirent ensemble , & arrivèrent à H^o par une route détournée & plus courte , comme le C^od^oC^o venait d'en sortir. Je tairai tout ce qui passa dans cette entrevue ; la joie de monsieur de V^o , celle du père de miss Sophie , & l'approbation qu'il donna aux nœuds que le C^od^oC^o venait de former.

Le bon monsieur de V^o , après les premières effusions , ayant pris la main du Chevalier , tous-deux se regardèrent , en laissant échapper comme de concert le nom de Louise : Hélène , la tendre Hélène le répète ce nom chéri ; Henriette tressaille ; le cœur du jeune Marquis s'émeut , & le Comte lui-même se trouble : — Ah !... s'écrient-ils ! elle n'est plus ! elle seule manque à notre félicité ! — Grand Dieu ! dit le Chevalier , elle est dans ton sein : son âme innocente & pure , dégagée de ces liens qui me retiennent , jouit de ta divine présence. O Louise ! chère épouse ! jète sur tes enfans & sur nous des regards protecteurs !

Voi ta fille & son époux; daigne, ô mère tendre, daigne sourire à leurs innocentes caresses—!... Il dit encore beaucoup d'autres choses touchantes, tandis que le Marquis recevait les félicitations du Duc de N., qui lui présenta la jeune Veuve du Shérif: l'époux d'Hélène ne put revoir mademoiselle Teneveht sans rougir: il lui demanda pardon des peines qu'il lui avait causées, comme s'il eût été le seul coupable. La jeune-personne lui répondit avec modestie, qu'elle avait subi un sort mérité; mais que par l'évènement, la méchanceté de la Duchesse ne lui causait aucun tort, son mari l'ayant faite héritière de cinq cents livres sterlings de revenu: elle pria le Marquis de travailler à sa reconciliation avec ses parens, & de leur proposer de se fixer en Angleterre auprès d'elle. Ensuite elle ne put s'empêcher de laisser paraître sa bonne-volonté pour le jeune Français, tout en assurant, qu'elle ne ferait rien que de l'avis de sa mère & de son ayeule. Le Marquis loua ses sentimens, mit le jeune Français sous la protection du Duc de N., & réussit, à son retour en France, dans tout ce que mademoiselle Teneveht lui avait recommandé.

Lorsque la tranquillité eut succédé aux premiers transports, on proposa d'écouter le Récit d'Andrew, également intéressant pour toute l'assemblée. Mais le Vieillard ayant averti qu'on venait de servir, on se mit à table: après le souper, il prit la parole:

Effets d'une MAUVAISE ÉDUCATION.

LORD Howart, duc de N^o, mon ancien maître, eut deux enfans ; un fils qui lui succéda dans ses titres, & une fille bisayeule de sir Basil & de mylord G^o : je passai au service du Duc d'Al^o qui l'épousa, & successivement à celui du plus jeune des deux fils qu'elle en eut ; mylady Susan & ses frères sortirent du mariage de ce dernier. Le Duc & la Duchesse d'Al^o moururent fort jeunes, & leurs fils restèrent sous la tutelle de leur ayeul Howart : ce bon Seigneur maria très-avantageusement l'aîné ; & comme il se trouvait assez riche pour donner à sir Basil le puîné, des possessions considérables, il lui chercha une épouse qui lui apportât un titre. Il choisit l'unique héritière du Comte de Shrops sa proche parente : je l'accompagnai, lorsqu'il fut la demander à son Tuteur ; c'était une jeune personne toute belle, & dont l'éclat m'éblouit : mais je ne tardai pas à découvrir que le fond de son caractère était une horrible méchanceté. Mylady Damrosee, comtesse de Shrops, était aigre, vaine, impérieuse, avare & coquette. Glorieuse d'avoir donné un titre à son mari & de lui voir porter son nom, elle le regardait comme un cadet auquel elle avait fait grâce en l'épousant. Mylord Howart connut bientôt lui-même qu'il s'était trompé dans son choix, & la douleur qu'il en ressentit ré-

pandit l'amertume sur sa vieillesse heureuse jusqu'à ce moment. Il mourut. Sa présence était un frein pour sa belle-fille; dès qu'il ne fut plus, elle ne s'embarrassa guères de la décence.

Dans la même année, le Duc d'Al... décéda sans héritiers, & le Comte de Shrops prit le titre de son frère, charmé de ne plus porter celui d'une femme hautaine. La Comtesse elle-même se trouva flatée de ce changement qui comblait son ambition, en la faisant Duchesse. Elle avait eu trois fils & une fille du vivant du Duc Howart; elle s'empara de l'éducation des fils: pour mylady Susan, elle l'abandonna aux soins de son père. Le nouveau Duc d'Al... était honnête-homme, il était vertueux, mais il manquait de fermeté. La Duchesse, en s'emportant, obtenait tout de lui; ce mari faible voyait qu'elle perdait ses fils, sans avoir le courage de les lui arracher.

Les Parens de la Duchesse, ainsi que le Duc Howart, avaient passé leur vie au milieu de leurs Vassaux, qui les respectaient comme des Souverains; desorte que Damrosée était accoutumée à se voir traiter en reine: cependant après la mort du père de son mari, elle préféra la Capitale au château des Comtes de Shrops; elle fit meubler un hôtel à Londres; on s'y transporte; l'on s'y craint établi pour toujours: mais bientôt l'orgueil excessif de la Duchesse lui rend insupportable un séjour, où elle trouve qu'on ne met pas assez de différence entr'elle & le genre humain.

Elle montra plus d'empressement à quitter la Ville , qu'elle n'en avait témoigné pour y aller : & comme elle avait marqué du dégoût pour Shrops , ce fut ici qu'elle résolut de se fixer : elle y vint avec ses fils , laissant à Londres son époux & la jeune Susan.

L'on connaît par les dispositions de l'enfance , ce que l'homme doit être un jour. Deux des jeunes Lords avaient l'âme de leur mère. Si le Duc les avait formés lui-même, il est à présumer que de bonne heure il aurait corrigé la perversité de leur naturel : mais leurs défauts s'accrurent par la manière dont la Duchesse les éleva. Ils n'eurent devant les yeux que des exemples d'orgueil , de cruauté , de toutes sortes de licences. Leur mère faisait battre ses domestiques pour les fautes les plus légères ; elle vexait les Paysans , méprisait ses voisins , suivait son panchant pour la galanterie , pour la débauche même , & tolérait ouvertement dans ses fils tous les vices qu'on remarquait en elle. Ils grandirent. Mylord Fulk son aîné , arracha une fille jeune , belle , mais pauvre & vertueuse , des bras de sa mère , & la fit conduire de force dans le château : les parens de cette malheureuse accoururent se jeter aux pieds de la Duchesse , qui ne leur répondit que par un souris dédaigneux : elle fit appeler son fils , & sans lui faire la moindre réprimande , elle lui commanda de rendre cette jeune - personne. Fulk obéit ; mais il venait de lui ravir l'honneur. Je ne ferai

pas ici le détail des crimes que cette indigne mère conseilla, permit, ou feignit de ne pas remarquer, & des excès auxquels elle-même se livra. Elle eut des amans de toutes les conditions : un jour elle porta l'impudence jusqu'à se vanter d'avoir toujours trompé son mari, & à dire que sir Jeffery & lady Susan étaient les seuls... Je n'ose achever devant les femmes respectables qui m'écoutent. Le Duc, éloigné de son épouse, ignorait à quel point elle deshonorait son nom. Lady Susan croissait sous ses yeux en vertu comme en âge ; elle l'aurait consolé (si quelque chose pouvait le faire) de la perte de ses fils. Heureuse cette aimable Lady, si la mort ne l'eût privée trop tôt d'un appui si nécessaire !

L'âge mûrit le Duc d'Al... : il rougit enfin de sa pusillanimité, & voulut reprendre l'autorité qu'il s'était laissé ravir par son indigne épouse. Il écrivit à la Duchesse, que *leurs fils n'étaient pas destinés à languir dans la solitude & l'oïveté où elle les retenait ; & finit par lui ordonner de les envoyer à Londres auprès de lui, afin qu'il pût les présenter à la Cour.* L'ambition de Mylady se réveilla ; elle obéit : elle-même amena ses fils. On dit que le jour de leur arrivée, Mylord-Duc les entretint longtems ; il leur reprocha quelques crimes dont la voix publique l'avait instruit, & menaça de faire usage de toute son autorité. Son épouse était présente : elle ne put l'écouter sans entrer dans une excessive fureur.

Mylord-duc prit sur lui de parler en maître, & de la faire taire. Soit que cet effort lui eût trop coûté, ou que par un attentat horrible... Il ne vécut que deux jours après avoir donné ces marques de fermeté. Prêt à rendre le dernier soupir, il fit appeler ses trois fils : — *Je meurs*, leur dit-il, *mes enfans, avant de vous avoir mariés comme je le desirais : mais ce regret n'est pas le seul que j'emporte au tombeau : je vous laisse, dans le doute affreux pour un père, que ses enfans peuvent deshonorner son nom : je ne puis compter sur votre mère, pour vous enseigner vos devoirs... O mes fils ! souvenez-vous que le crime est toujours suivi du châtimement : si vous n'aimez pas la vertu, craignez du-moins la peine & le deshonneur. Au nom de tous nos ayeux, que la justice, la piété, l'attachement à l'ancienne Religion ont rendus vénérables, je vous en conjure, respectez-vous vous mêmes : il en est temps encore ; on excusera votre jeunesse ; mais si vous êtes vicieux dans l'âge mûr, votre place est marquée pour jamais dans la classe des scélérats—*. Sir Jeffery fut le seul qui parut touché : il versa des larmes : mais Fulk & Jaspard avaient le cœur trop dur ; leurs yeux secs étaient honteusement fixés vers la terre. Le Duc les observait ; son âme fut navrée ; il pleura sur eux, & d'une voix suffoquée par les sanglots, il continua. — *Je vous recommande votre sœur ; Susan est belle, sage, sensible ; elle vous aime tous ; chérif-*

sez-la , faites son bonheur en lui choisissant un époux vertueux..... J'avais jeté les yeux sur un parent de Mylord G.; son rang n'est pas égal au nôtre , mais j'attens beaucoup de ce jeune-homme : mes enfans , jurez-moi que vous ferez le bonheur de votre sœur unique-. Ils jurèrent tous trois , mais un seul se proposait de tenir le serment. Leur père les renvoya : il comptait peu sur leurs promesses ; il demanda sir W...; & sans une crise violente qui survint , il allait sans-doute effectuer le projet d'union qu'il méditait... Les cris & le desespoir de lady Susan , à l'instant terrible où le Duc cessa de vivre , ne furent que le signal de la licence pour la Duchesse & deux de ses fils.

La mort de mon Maître les délivrait d'un censeur incomode : on les vit quelques jours après ses funérailles , se livrer à une joie indécente. Pour sir Jeffery & mylady Susan , ils étaient inconsolables de la mort de leur père. Ils ne se quittaient plus : leur intime liaison déplut à la Duchesse , & cette mère dénaturée ôsa calomnier ses propres enfans , en les accusant de s'aimer d'une façon criminelle. Ce n'est pas qu'il fût des forfaits qu'elle n'approuvât , mais elle haïssait lady Susan , qui fut toujours chère au Duc , & qui commençait à l'éclipser. Dans cette occasion , mylord Fulk & sir Jaspard montrèrent de l'amitié pour leur frère , & prirent sa défense. Cette affection , qui ne se démentit jamais , était une vertu ; ce fut la seule qu'ils aient con-

nue: peut-être sera-t-elle la preuve de ce que j'ai avancé, qu'ils auraient été capables d'en avoir d'autres, si le Duc les eût élevés lui-même. L'expérience me porte à croire que nous sommes naturellement bons, justes, & que les exemples développent les dispositions bonnes ou dépravées: mais comme dans un estomac dérangé, la nourriture se change en mauvaises humeurs, ainsi la vive amitié de Fulk & de Jaspard pour leur frère, ne fut que la source de nouveaux forfaits, dont monsieur le Chevalier fut la triste victime.

Les trois frères suivirent le Duc de Cumberland dans la dernière guerre (1744 & 45). Ils se distinguaient par une haine trop excessive, pour n'être pas injuste, contre le nom français: ils allèrent servir leur patrie avec la même animosité, que s'ils eussent couru venger une querelle particulière. Au retour de la première campagne, je les entendis s'applaudir du mal, même inutile, qu'ils avaient fait aux ennemis: ce n'était qu'un tissu d'actions lâches & cruelles, que leur Général eût sévèrement punies dans un Soldat, s'il les avait connues. Sir Jeffery changeait de langage, lorsqu'il était avec sa sœur; il rougissait alors d'une ferocité que l'exemple & l'éducation lui avaient donné, mais qui n'était pas dans son caractère. Il favorisait sir W^m; il ôsa même pressentir la Duchesse sur une union qui devait assurer le bonheur de la jeune Lady: mais cette femme superbe dédaigna

un simple Gentilhomme ; sir Jeffery leur conseilla d'attendre. Au printemps les trois frères se rendirent à l'armée ; le moins coupable trouva la mort dans les champs de Fontenoi , & ses deux frères y furent dangereusement blessés en volant à son secours.

Ils avaient à leur suite quelques-uns de ces hommes vils , qui , après s'être ruinés dans la débauche , se sont vendus pour servir des libertins opulens : ces âmes de boue renchérisaient sur leurs Patrons, dont ils connaissaient la passion pour la vengeance : ce fut entre les mains de ces misérables que tomba monsieur le Chevalier. Dès qu'ils se furent aperçus que c'était un Officier, ils le firent traiter avec soin, le regardant comme une victime digne d'être immolée sur le tombeau de sir Jeffery, & quand les deux frères retournèrent dans leur patrie , ils enmenèrent le Prisonnier : mais (& le ciel le permit sans doute pour tromper leur méchanceté) il ne trouvèrent en lui qu'une créature insensible. Cependant , lorsque la Duchesse l'eut en sa puissance , on vit briller dans ses yeux une joie barbare. — Cet idiot est bien tourné, disait-elle , je veux essayer si l'on pourrait en tirer parti—. Je n'entre-rais point ici dans les odieux détails d'une infame conduite , qui dura plusieurs années.

A l'exception des complices de nos Maîtres , toute la maison ignorait ces horreurs. Mylady Susan , dont on ne se cachait pas, m'en instruisit un jour. Cette vertueuse Mai-

treffe me pria , les larmes aux yeux , de faire mon possible pour leur arracher l'Officier Français , auquel on prodiguait tour à tour les bons & les mauvais traitemens , suivant les caprices de la Duchesse. Elle me consulta sur les moyens de se tirer elle-même d'entre leurs mains , en me donnant à entendre qu'elle avait d'étranges persécutions à essayer : elle ajouta , que les intentions de son père lui étant connues , elle n'hésiterait pas à se jeter entre les bras de sir W... , s'il pouvait parvenir jusqu'à elle.

My lady Susan avait perdu , dans sir Jeffery , le seul homme qui pût la protéger ; mais elle n'avait pas l'injustice de s'en prendre à un guerrier qui passait pour l'avoir tué dans une légitime défense. Cependant , à combien de malheurs cette mort l'exposa !... Je n'hésitai pas à lui procurer une entrevue de quelques momens avec sir W... , & deux motifs me justifient à mes propres yeux ; la volonté de mon Maître expirant , & les ordres de celle que je devais regarder comme ma véritable maîtresse , la jeune Lady étant la seule dans qui je dûsse respecter le sang du Duc d'Al... ; ce fut sur ces motifs que je m'appuyai dans ce que je fis par la suite. Tout fut arrangé entre les jeunes Amans dans ce premier entretien : nous convinmes de profiter d'une Fête que donnait le Comte de Surrey , à laquelle la Duchesse & ses enfans étaient invités : ma jeune maîtresse devait feindre une in-

disposition pour rester au château ; je devais introduire sir W^m dans son appartement, où le Chapelain devait leur donner la bénédiction. Lady Susan, par mon conseil (car je me suis toujours défié des Prêtres) ne devait prévenir ce dernier qu'à l'instant de la célébration.

Tout nous réussit d'abord. La veille de la Fête du Comte de Surrey, la Duchesse reçut volontiers les excuses de sa fille, & partit sur le soir avec ses deux fils. Dès que l'obscurité nous favorisa, le mari de Molly introduisit adroitement sir W^m : le Chapelain, que lady Susan fit appeler sur-le-champ, s'étant aperçu, tandis que la jeune Lady l'instruisait, que toutes les portes se fermaient sur lui, témoigna, par timidité, beaucoup de zèle à servir notre jeune Maitresse ; il s'empressa de prononcer la formule sacrée, en donnant de grandes marques de Religion : mais dès que le traître eut été remis dans sa chambre, où mon fils l'enferma, il trouva moyen de se glisser par sa fenêtre jusques dans les fossés du château, qu'il traversa à la nage, & de se rendre en moins d'une heure à Surrey : il informa ses Maîtres de ce qui venait de se passer. Transportés de fureur, la Duchesse & ses fils prétextèrent une affaire imprévue, & revinrent sur-le-champ.

Tandis que mylady Susan & son nouvel époux, comptant sur nos communes précautions, goutaient en sécurité les douceurs d'un amour légitime, je travaillais par les ordres de

My lady à la liberté du Prisonnier Français, qu'elle voulait en mener avec elle; & mon fils amenait sans bruit la chaise de sir W... & des chevaux frais jusqu'à l'entrée du pont-levis : d'un autre côté , ma bru Molly traitait les satellites qui veillaient sur nous durant l'absence des Maîtres, & ne refusait rien à leur intempérance: la bière de *Burton* commençait à les assoupir, & mon fils allait avertir les nouveaux époux que le moment de s'éloigner d'un séjour si dangereux était arrivé , lorsque traversant une des cours du château, il entendit ouvrir une porte secrète dont les Maîtres avaient seuls la clé: il frissonne, & s'avançant avec précaution , il reconnaît les deux frères , que le perfide Aumônier conduisait à l'appartement écarté où il venait de laisser my lady Susan & son époux : il fut assez heureux pour les devancer; il charge sir W... sur ses épaules envelopé dans un des linceuils, repasse devant les d'Al... sans leur donner de soupçon, & le porte jusqu'à sa chaise. Ainsi, content d'avoir dérobé cette victime, redoutant peu de chose pour notre jeune Maitresse, il revenait auprès d'elle , afin de la tranquilliser. La Duchesse & ses fils étaient déjà dans son appartement: la jeune épouse feignait de dormir : sa mère , son indigne mère la découvre avec impudence , pour chercher elle même les traces.... Alors poussant un cri de de fureur, elle ordonne à ses fils de laver leur deshonneur dans son sang. Tous deux appuient la pointe de leurs épées sur un sein dont la

beauté les desarma; de coupables desirs , & non l'humanité leur firent épargner leur sœur. La Duchesse la condanna à une prison aussi longue que sa vie , & laissa Fulk & Jaspard maîtres absolus de son sort. Mylady Susan voyant en quelles mains elle était tombée , poussa un profond soupir , & nomme sir W^m , dans l'instant où mon malheureux fils s'avavançait pour lui faire comprendre par signes que son époux était en sûreté. Au bruit qu'il fit en s'approchant , le Chapelain tremblant crut voir sir W^m accourir pour venger son épouse , il se retourne , & lui plonge un poignard dans la poitrine : Jaspard troublé , court à eux , se jète sur le Prêtre , qu'il craint un ennemi , & le punit de tous ses forfaits.

Dans les premiers temps de sa captivité , mylady Susan fut traitée avec assez d'égards : on lui laissa ma bru Molly sa femme-de-chambre , & l'on souffrit que je la visse tous les jours. Mais dès que ses deux frères se furent aperçus qu'ils n'obtiendraient rien d'elle , sa perte fut jurée : & comme ils apprirent que sir W^m se disposait à réclamer juridiquement son épouse , ils le prévirent , en publiant la mort de leur sœur. Ce fut alors qu'elle fut renfermée plus étroitement , & dans la vue d'accroître sa peine , on mit avec elle monsieur le Chevalier , pour lui rappeler sans cesse la perte de sir Jeffery , pour lequel ils lui reprochèrent alors des complaisances. Ils commencèrent à mettre leur Prisonnier à la torture devant la jeune Lady , en la menaçant de la faire passer par les

mêmes épreuves. Je n'entrerai point dans ces horribles détails : je dirai seulement que toutes les précautions de Fulk & de Jaspard ne m'empêchèrent pas de soulager le Prisonnier, & que lady Susan ne leur dérobat la connaissance de sa grossesse. Elle accoucha de sir Basil, & Molly la servit avec tant de bonheur, que cet enfant sortit du château avec sa nourrice, comme s'il eût été de Molly même & de mon fils assassiné par le Chapelain.

Je n'ai rien de remarquable à citer durant quinze ans. La cruauté des d'Al... ne se démentit pas envers leur sœur & monsieur le Chevalier : ils accompagnaient les supplices de ce dernier de railleries amères ; ils le faisaient lier & frapper par leurs satellites comme s'il eût été furieux. La Duchesse ne le voyait pas depuis longtemps non plus que sa fille. Mylady Susan fut alors tout-à-fait abandonnée de ses frères ; car la douleur avait flétri ses charmes, elle ne paraissait plus qu'un squelette animé : mais la prison n'en était pas moins exacte, parce que la mort était crue de toutes les connaissances de la maison : on commença même à ne plus recevoir personne dans H., devenu la retraite sauvage de l'oppression & du crime. Mes enfans & moi n'avions qu'une liberté apparente : nous étions observés, suivis ; si l'on nous conservait, c'est parce que nous étions estimés dans le canton, & que notre administration était heureuse.

Ce fut dans ces circonstances que monsieur

le Marquis de T^m fut conduit ici par mylord de N^m. Fulk & Jaspard desirèrent de savoir le nom de leur Prisonnier, auquel il était échappé quelques mots à ce sujet, au bout d'une longue maladie. Dans un voyage qu'ils firent Londres, ils amenèrent avec eux un célèbre Médecin, qui prescrivit un régime que je fis suivre exactement. Il eut quelques succès; mais par le conseil de mylady Susan, je les dissimulai. Le Duc Fulk & son frère s'ennuyèrent d'avoir cet objet sous les yeux : ils décidèrent avec leurs satellites, qu'il fallait en faire un sacrifice à l'ombre de sir Jeffery. La Duchesse, heureusement gagnée par le Marquis, s'y opposa. Mais je prévis que cette bonne-volonté devait peu durer, & je trouvai le moyen de le faire entendre à mylord de N^m, qui fit mettre le Prisonnier & moi-même sous la garde du Gouvernement. Cependant nous n'en eussions été guères plus en sûreté, sans un expédient qui vint à l'esprit de mylady Susan : elle se rappela que ses frères l'ayant réduite au pain & à l'eau, l'avaient menacée d'en diminuer de jour-en jour la quantité, & de la laisser ainsi mourir en langueur ; qu'alors nous avions imaginé qu'elle se ferait passer pour morte, & que je la porterais dans la caverne, dont j'avais les clés, pour aller y prendre le poisson que la mer y jetait par les fentes des rochers; que je pourrais l'y nourrir jusqu'à ce qu'il arrivât quelque changement heureux, dont elle pût profiter sans desho-

norer sa maison; car cette excellente Dame ne voulait pas de son salut à ce prix. Elle me suggéra donc l'idée de ce moyen pour sauver le Prisonnier, en me représentant, avec sa piété ordinaire, quel mérite aurait devant Dieu une démarche qui prévenait un crime, & sauvait la vie d'un innocent. Je suivis aveuglément ses conseils, comme des ordres de la Divinité même.

Fulk & Jaspard venaient de faire enlever dans un village d'Irlande deux payannes d'une extrême beauté. Ils s'appliquaient à les gagner, dégoutés sans-doute de n'avoir employé jusqu'alors qu'une brutale violence. Vain espoir! ils connurent bientôt qu'ils ne pouvaient être que haïs: ils revinrent à leur première férocity; il semble que, pour punir ces cruels d'avoir dédaigné l'amour, le Juge des hommes ne permit jamais qu'ils en connussent les douceurs. Néanmoins, je profitai du temps où les jeunes-filles semblaient les avoir adoucis, pour demander que l'Officier Français eût encore une fois la même prison que mylady Susan. Je l'obtins des deux frères & de la Duchesse elle-même, qui s'informa bonnement de lui, témoignant devant monsieur le Marquis, qu'elle était lasse de le voir languir.

Ainsi, les deux victimes infortunées sont réunies. Monsieur le Chevalier, durant quelques semaines de tranquillité se fortifia visiblement, & devint capable de s'entretenir avec mylady Susan. Nous commençames a-

lors à entrevoir les charmes de son esprit, & la douceur inaltérable de son caractère : il devint cher à ma bonne Maitresse, qui trouva dans sa société le seul relâche que le ciel ait accordé à ses peines. Cette bonace fut courte : la Duchesse furieuse du départ de monsieur le Marquis, eût un jour elle-même poignardé monsieur le Chevalier, s'il n'eût fallu l'aller trouver dans la prison de sa fille. Les deux frères, également malheureux dans leurs amours, étaient encore plus à-craindre. En effet, ils condamnèrent monsieur le Chevalier au genre de mort dont ils n'avaient que menacé leur sœur ; & je fus tellement observé les premiers jours, que je le vis insensiblement dépérir. Mais enfin le moment arriva de feindre sa mort. Je lui fis même faire des obsèques, après l'avoir porté dans le souterrain, & je gardai seul mon secret. La fraîcheur du lieu & une parfaite tranquillité, furent probablement les moyens dont Dieu voulut se servir pour rétablir parfaitement sa mémoire. Ce fut alors que je lui parlai des obligations qu'il avait à un jeune Seigneur Français & à mylord-duc de N., & qu'il leur souhaita mille bénédictions. — *O mon Dieu !* s'écriait-il souvent en parlant du premier, *il est jeune, il peut s'égarer ; donnez-lui la vertu de son illustre ami !* Tant que la Duchesse a vécu, j'ai facilement eu l'accès du souterrain. Sa mort, qui le crairait ! fut un malheur pour nous !

Damrosce, encore belle dans l'âge où l'on

cesse de l'être , passait les jours à table , & les nuits avec ses amans : cette détestable conduite trancha le cours d'une vie trop coupable ; elle mourut des suites de certains excès auxquels elle se livra avec un jeune homme du Sommerfetshire , qu'elle avait fait venir à H. sur la réputation de sa force & de sa taille extraordinaires. A-peine elle eut les yeux fermés , que sir Jaspard vint me demander les clés du souterrain. Je crus, en les lui donnant, que tout était perdu. Il en prend le chemin ; je le suis en silence : mais , ô protection du ciel ! dès que la sombre horreur du goufre s'offrit à ses regards , je l'entendis m'appeler d'une voix suffoquée, en me faisant de la main un signe d'effroi : — *Andrew ! Andrew ! ôte-moi ! je ne saurais* —. Je le ramenai pâle & tremblant ; mais il ne me rendit pas les clés.

J'allai raconter cette aventure à mylady Susan , & nous déterminâmes ensemble que je descendrais durant la nuit prochaine une lumière par l'ouverture du goufre , avec un Billet pour avertir monsieur le Chevalier de venir toujours à la même heure recevoir ce que je lui ferais parvenir pour sa nourriture. Je l'avertissais de se cacher soigneusement au moindre bruit, dans les retraites sûres dont ce lieu ne manque pas ; de conserver sa lumière , & de la faire voir aussitôt après la chute d'un petit caillou dans l'eau du lac de la caverne. Ensuite je lui descendis régulièrement tout ce qui lui était nécessaire , allant chaque nuit à l'ouverture sans lumière , de peur d'être

tre découvert ; & ne recevant jamais rien de la part de monsieur le Chevalier, afin que si je l'étais, on n'eût pas tout mon secret. L'argent que mylord-duc de N^o m'avait remis, fut d'un grand secours, à cause de l'avarice de nos Maîtres, qui fixaient les rations de toutes les bouches dans leur fort, & de leur injustice ou de leur prévoyance qui les avaient portés à nous ôter la disposition de nos gages & de notre bien. Les choses sont restées en cet état jusqu'à la mort du Duc Fulk.

Je fais que sir Basil vous a raconté son histoire ; ainsi je ne le répéterai point. Je dirai seulement que Damrosee l'ayant vu la dernière année de sa vie, elle forma des desseins sur lui, le croyant mon petitfils, qui m'obligèrent de l'envoyer à Cambridge, d'où je ne le rappelai que lorsqu'on desespéra de la santé de son ayeule. Il ne vit jamais mylady Susan, dont l'approche n'était permise qu'à Molly & à moi. Le voyage que je fis avec quelques-uns des Domestiques dévoués aux crimes de leurs Maîtres, n'était qu'un prétexte pour me tenir deux jours hors du château. Représentez-vous ma douleur, à mon retour... ou plutôt, que les dignes parens qui m'écoutent, imaginent quelle fut le desespoir d'une mère, lorsque j'annonçai à mylady Susan la perte de son fils... Mais le ciel vient de réparer tous nos malheurs : monsieur le Chevalier même, accablé de misères, a été l'ange tutelaire de miss Sophie... Grand Dieu ! c'est ainsi que tu

fais tirer la miséricorde de la barbarie du méchant ! Oh que ton nom soit béni. *Amen !*

[*Sir Basil prit alors la parole , pour donner des marques de sa reconnaissance au Chevalier de T... : miss Sophie (ou mylady P., depuis son mariage) se joignit à son époux : elle raconta ce qu'elle avait ressenti , lorsque, revenue à elle-même, elle comprit qu'elle était sous la terre à la merci d'un inconnu ; qu'elle le vit étancher son sang , bander ses plaies & celles de sa fille. — Je n'ôtais ni vous regarder , ni vous interroger , ajouta-t-elle : ces paroles que vous dîtes à demi-bas en anglais : Malheureuses Victimes , sans-doute le ciel vous envoie à moi pour que je vous sauve, si je le puis — : ces paroles , dis-je , me donnèrent de l'espérance. Vous m'instruisites ensuite de la manière dont j'étais parvenue dans ce triste séjour... O mon père ! poursuivit-elle en s'adressant à mylord T., je ne saurais dire avec quelle tendresse paternelle cet homme vertueux a pris soin de nous ! Elle fut telle , qu'après l'avoir d'abord redouté , il me vint en pensée au bout de quelques jours , que c'était la céleste Intelligence que Dieu m'avait donnée pour gardienne , & je fus plusieurs fois sur le point de me jeter à ses pieds. Miss Sophie s'étant arrêtée, Andrew reprit :]*

Durant la maladie du Duc Fulk j'étais beaucoup moins observé : je m'entretins un jour avec un Français , qui venait à H. de la part d'un Shérif son ami , pour s'informer de la santé de Lord-Duc. Il me parla d'une ai-

mable Française , que la Duchesse avait forcée d'épouser ce vieux Shérif, en la menaçant de l'abandonner à ses fils, si elle résistait. De mon côté, je ne cachai rien au jeune-homme de ce que je savais au sujet de monsieur le Chevalier : je dis jusqu'à son nom , ne taisant que ce qui pouvait intéresser l'honneur d'une maison dont étaient mylady Susan & sir Basil. J'ai su par la suite que ce Shérif s'était enrichi en servant les voluptés de la Duchesse; qu'étant devenu amoureux de la jeune Française qui était sa voisine, il avait fait sur son compte une découverte agréable à mylady d'Al...(*), & qu'il avait demandé sa proie pour récompense; qu'enfin il avait pris subitement la vie en dégoût, lorsqu'il s'était vu prêt à perdre l'appui qui lui restait dans le dernier des fils de sa protectrice. Dès que le Duc fut expiré, je pris les ordres de mylady Susan , qui me fit partir pour Londres, afin de ne rien entreprendre sans conseil, car nous redoutions encore les satellites secrets : c'est ce qui fit que je découvris peu de chose à ma famille, & que je laissai monsieur de T... dans sa retraite. [*Puis le Vieillard s'adressant à sir Basil*] : Noble sang du duc Howart, vous connaissez les coupables; songez que la compassion pour les scélérats, n'est pas clémence, mais faiblesse ».

(*) Andrew cache ici ce que c'était que cette découverte : il se tait de même sur l'offre que le Chevalier voulait faire de la main de sa fille à celui qui avait eu l'occasion de son salut : la présence d'Hélène eût rendu ces détails déplacés.

Lorsqu

For-
ant
De
me
le
ant
une
afil.
ichi
rant
i é-
une
qu'
;qu'
out,
qui
tec-
s or-
pour
con-
lites
peu
non-
ieil-
g du
les;
uts,

écou
valie
ait é
rend
squ

p
d
ce
re
cu
Be
de
ce
gu
ob
la
hu
jo
ter

ne
ren
ya
he
pre
l'a
sou

I
Fra
jou
me
sieu
à la
pte
sou
Des
tati

1

Lorsque le vieillard Andrew eut cessé de parler, le Comte de T... & sa famille lui donnèrent toutes les marques d'estime & de considération qu'il méritait; mais ils ne s'en tinrent pas à la froide admiration, & sa vertu reçut une récompense qui surpassa ses desirs. Sir Basil consulta toute l'assemblée sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des complices de ses oncles. L'avis général allait à la rigueur : le Chevalier intercédâ pour eux ; il obtint qu'ils seraient enfermés dans H. sous la garde d'Andrew & de ses fils, pour y être humainement traités jusqu'à la fin de leurs jours. Andrew alla sur-le-champ faire exécuter cet arrêt.

Le lendemain de cette grande journée, l'on ne songea plus qu'à se livrer à la joie. Elle remplissait tous les cœurs : le Chevalier voyait combien Hélène & le Marquis étaient heureux ; il remarquait les transports que sa présence excitait ; les caresses de son frère, l'amitié de la Comtesse, tout effaçait de son souvenir des malheurs trop constants.

Les agréables nouvelles qu'on reçut de France ajoutèrent à la satisfaction dont on jouissait. La Comtesse de J. instruisait madame de M. du mariage de Suzette avec monsieur de Saint-A. Cette Dame écrivait aussi à la Comtesse de T., pour lui rendre compte du bon ordre qui régnait dans sa maison ; sous la conduite de Justine & du vieillard Desforets. Sur le soir, on se rendit à l'invitation du C. d. C., qui se faisait prier les Dames

d'accompagner Mylady & ses enfans à leur retour à Londres. Mylord avait fait les préparatifs nécessaires pour répandre sur l'union de sir Basil & de miss Sophie tout l'éclat qu'exigeait leur naissance. Il avait obtenu les licences ecclésiastiques pour unir le soir même mylord G^r & miss Laura ; de plus, il venait d'instruire le Roi des circonstances de son premier mariage, & ce Prince avait permis de renouveler celui qu'il avait contracté avec Mylady mère de la jeune Miss. On partit sur-le-champ, & l'on enmena le vieillard Andrew. En arrivant chés son père, sir Basil ne parut point ébloui de la pompe qu'il y rencontra : sensible au bonheur d'être aimé, indifférent pour tout le reste, il ne voyait que les chers objets auxquels le ciel venait de le réunir. Si quelque chose sembla l'affecter, ce furent les marques de respect & de reconnaissance que le peuple Anglais donna pour le zélé Défenseur de ses droits : le jour des mariages, chaque citoyen semblait être de la famille de ce ministre bienfaisant. Voila sans-doute la véritable gloire. Heureux le Dépositaire de l'autorité, que les peuples regardent comme leur père, & dont l'administration fait bénir le Prince ! Il goute un bonheur que la disgrâce & les revers ne pourront détruire.

Les noces de sir Basil & de mylord G^r furent des jours de triomphe pour Hélène & les autres Dames françaises. Le Marquis de T... entendait avec complaisance le murmure d'admiration qu'excitait la beauté de sa jeune É-

pouffe. Son amour, que la privation du dernier effet entretenait dans toute sa vivacité, ne pouvait s'accroître ; mais ce sentiment flatteur qu'élève dans l'âme la louange de l'objet aimé, son cœur l'éprouvait ; il partageait la gloire d'Hélène, & l'encens qu'on lui prodiguait l'enivrait lui-même.

Le soir du premier jour de ces Fêtes, lorsqu'Hélène & son Époux furent rentrés dans leur appartement, le Chevalier, la Comtesse de T... & madame de Th... allèrent les y trouver : Marthon, qui les introduisait, leur dit que sa Maîtresse n'était pas encore au lit, & qu'elle causait avec son mari dans son cabinet. Madame de T... s'approche, comme son fils rendait compte à sa jeune épouse de tous ses mouvemens. — *Mon amie, lui disait-il, je ne respire que pour vous ; je ressens vos plaisirs plus vivement que vous-même : lorsque je vois votre bouche s'embellir par un charmant sourire, un frémissement délicieux porte dans mon âme l'ivresse de l'amour. Ah ! comme vous régnez sur celui que vous rendez le plus heureux des hommes ! . . . Tout ce qui vous voit envie mon sort ; que serait-ce, si, comme moi, l'on connaissait le prix de votre cœur ? ... Tantôt, chère épouse, vous vous êtes dérobée aux hommages que vous rendaient toutes les bouches ; votre sensible amie vous accompagnait : j'ai voulu vous suivre sans me montrer, content de vous voir, heureux par votre seule présence : vous parcouriez toutes*

deux les endroits les plus solitaires du jardin de l'hôtel de G... J'étais dans un bosquet, lorsque vous êtes venues vous asseoir sur la pelouse tout-près de moi : ce n'était pas le moment de troubler l'entretien de deux amies qui ne cherchaient la solitude que pour être libres. Votre belle bouche a prononcé mon nom. Mon Hélène, comme j'ai tressailli ! Vous parliez à votre amie avec beaucoup de vivacité : j'ai prêté l'oreille.... Je voulais moins vous entendre... que respirer l'air que les accents de votre voix avaient frappé. — Je l'adore, disiez-vous ; ma Léonore, j'adore mon époux : auprès de lui que sont tous les hommes — ! Chère épouse ! j'allais paraître, & tomber à vos genoux ; votre amie a pris la parole ; elle se plaignait du Vicomte ; je n'ai pas voulu paraître l'avoir entendue. Vous vous êtes levées. Et moi, je me disais : Hélène m'adore ! je le savais déjà ; mais elle vient de le redire ! ô bonheur, dont il me semble chaque jour recevoir la première assurance, quand te mériterai-je ! Hélène ! répétais-je en vous suivant, en fixant mes yeux éblouis, enchantés sur mon amante ; Hélène, ma tendre, ma divine épouse, c'est moi qui vous respecte, qui vous adore ; ou plutôt qui vous aime, ce mot renferme tout. Je foulais avec volupté le même gazon que mon Hélène ; mon cœur palpitait, lorsque je retrouvais sur le sable l'empreinte de son pied délicat. Hélène — !... Trop ému pour en dire davantage,

il laissa parler ses yeux, & cet éloquent silence des amans qui exprime tant de choses. La jeune Marquise répondit aux témoignages d'une tendresse si vive par un baiser. Le Chevalier & les Dames entrèrent pour lors. — O mes enfans, dit le père d'Hélène, que le Dieu tout-juste bénisse votre tendresse ! chers enfans ! je vous bénis ; c'est une main paternelle qui vous bénit—. Hélène & le Marquis s'étaient mis à ses genoux : il les releva, les fit asséoir à ses côtés, & leur donna quelques avis, à peu près en ces termes :

— Mes chers enfans, je vous le dis, comme à tous les jeunes époux, c'est à la réserve prudente que vous devrez des délices inconnues au commun des hommes. Le Marquis me paraît encore l'amant de sa femme, dans laquelle l'inclination & le devoir parlent également pour lui ; Hélène jouit de tous les plaisirs qu'elle connaît, je la crois heureuse. O mes enfans ! que votre félicité me semble parfaite ! & qu'est, auprès des plaisirs que le cœur donne, la jouissance momentanée d'une volupté qui souvent éteint l'amour en le couronnant ! elle est essentielle au bonheur, cette volupté, mais elle ne le constitue pas ; c'est au fond de nos cœurs qu'en est la source délicieuse. Ménagez-vous toujours des desirs, jeunes époux, & craignez la Satiété, cette Harpye dont le souffle impur empoisonne l'amour & tarit le bonheur. Il est une règle dans la nature, dont le violement porte

avec lui sa peine : *De tout modérément (*)*. Il ne tient qu'à vous d'être heureux : économes dans vos plaisirs, réprimez quelquefois votre ardeur ; que l'époux immole de ses droits à la pudeur de sa compagne : Et vous, jeune épouse, soyez complaisante, douce ; mais chaste & modeste jusque dans vos caresses : retenez votre époux dans les bornes de la décence ; il est des appas qu'il doit toujours désirer : sur-tout n'épuisez pas le sentiment ; en vous quittant, ayez encore quelque chose à vous dire : quelquefois, à tous les transports d'un mari, il suffit qu'une femme réponde par un tendre regard, ou par un souris ; quelquefois par un mot flatteur, & quelquefois aussi par un baiser : rarement elle doit provoquer ; il est des instans où l'homme profondément occupé, recevrait mal des caresses importunes ; une femme raisonnable ne les hazarde pas. Ne prenez d'em-

(*) « Lorsqu'un nouvel être commence sa carrière, disait un sage Persan, le souverain Moteur de toutes choses place dans deux bassins de grandeur égale les biens & les maux : Créature impuissante, la sagesse consiste à les tenir dans un perpétuel équilibre : tempère les uns par les autres les Ris & les Pleurs : si méprisant cette sage maxime, tu puises sans discrétion dans le bassin des plaisirs, bientôt le poids de l'autre l'emportera, & tu seras précipité dans une calamité sans mélange. Buvons du vin sans nous enivrer ; aimons, mais ne multiplions pas trop nos femmes ; goutons le plaisir sans nous en rassasier ; laissons fleurir la rose sur l'arbuste qui la produit, car elle se fane dès qu'on la cueille ».

pire l'un sur l'autre que celui de l'insinuation & de l'amour ; l'autorité devient toujours odieuse entre ceux qui doivent être égaux. Ah ! qu'il vous est facile de goûter le bien suprême ! la source en est dans le mariage ; toute autre union ne produit que des fruits aigres & sauvages. Faut-il que nous sachions si peu connaître & si mal profiter des avantages que la société nous procure ! infortunés ! nous sentons tout le fardeau des Loix , & cette multitude de biens que la civilisation produit , nous ne les goûtons pas ! Un fatal engoûment d'une part ; de l'autre les terreurs de la superstition empoisonnent tous les momens de notre vie. Parens , c'est votre faute : vous souffrez qu'on s'empare de l'esprit de vos enfans , & qu'on les rende pusillanimes , sans effet pour leurs mœurs : la plaie qu'on fait à ces âmes tendres ne se cicatrise jamais entièrement ; les lumières de la raison les mettent éternellement en contradiction avec eux-mêmes. Méchans en dépit de leur conscience, ils bravent également tous leurs devoirs ; & sans les inculcations précoces , ils eussent au moins respecté leurs parens. Votre fils, dont l'éducation fut si mal dirigée , est perdu de vices ; vous le mariez pour le corriger : pères aveugles , qui prétendez faire servir de remède à sa corruption, ce qui devrait être le prix d'un heureux changement ! vous immolez une fille vertueuse & sans expérience aux caprices criminels d'un libertin fougueux : elle

va passer dans les larmes les plus beaux jours de sa vie : c'est durant ces temps orageux qu'elle deviendra mère ; d'innocentes créatures porteront l'empreinte de ses douleurs , & des débordemens de son volage époux. Il se corrigera peut-être enfin , lorsqu'effrayé du délâbrement de ses affaires, accablé de soins & de peines qu'il eût dû prévoir , ses passions se seront amorties. Mais sera-t-il temps de revenir à la sagesse , quand les chagrins auront aigri sa compagne, rendu sa santé chancelante ; lorsqu'elle sera devenue presque incapable de jouir du calme après la tempête ? O parens ! que l'expérience d'autrui vous instruisse : rendez vos enfans vertueux avant de les marier , si vous desirez leur bonheur & la tranquillité de vos dernières années. Donnez plus de soins à leur faire aimer le bien , qu'à les rendre opulens, distingués , célèbres : s'ils ne sont pas heureux dans leurs maisons , de quoi leur servira la considération dont ils jouissent aujourd'hui dans dans un petit cercle , qui demain ne se souviendra plus d'eux ? Peut-être vous vous imaginez , qu'après avoir marié votre fils ou votre fille , il ne vous restait plus rien à faire ? Vous vous êtes trompés : le travail n'est pas fini ; c'est le temps de déposer l'autorité , & de ne plus employer que la douce persuasion & l'exemple. Vous devez pour-lors avoir toujours ouverts sur la conduite de vos enfans , des yeux attentifs , pénétrans , & les

guider, moins en qualité de père, que comme un tendre ami—.

Après ce discours, qui était le but de la visite, & que le Chevalier avait à dessein, rendu général, pour ne pas violer lui-même le premier des préceptes qu'il donnait, la Comtesse & lui se retirèrent; mais Léonore demeura.

— Tantôt vous nous avez entendues, dit-elle au Marquis, & loin d'en être fâchée, je m'en félicite; je compte sur votre amitié pour mon époux, & sur les conseils que vous lui donnerez—. Elle les quitte en achevant ces mots.

Si le Marquis n'eût pas formé sa résolution, par les motifs que j'ai rapportés, & par un autre que j'ai vu, rien ne devait plus le retenir; il venait de recevoir la bénédiction du père de son épouse; mais la débauche avait autrefois causé quelque dérangement à sa santé... lui! exposer Hélène! ô Dieu! la beauté, la vertu même... cette idée l'effrayait: il voulait qu'un long intervalle l'eût pleinement assuré de lui-même. Cependant il tirait de cette retenue les avantages réels dont le père d'Hélène venait de l'entretenir.

Je vais mettre sous les yeux des Lecteurs; dans cette dernière Partie, outre l'exemple Marquis de T...; ceux du *Comte d'J...*, de *monsieur de M...*, du *Comte de Saint-A...*, du *Vicomte de Th...*; & du *Comte de Q...* lui-même: les jeunes gens y trouveront quelque chose qui s'approchera de leur caractère; & certainement les suites seront à peu de chose près les mêmes pour eux, qu'

elles ont été pour ceux dont je fais l'histoire. Mais avant de remplir cette tâche, suivons l'ordre des événemens, & revenons à ce qui se passe durant le voyage d'Angleterre.

La Cour était alors très-brillante, & la famille Royale composée de plusieurs Princes également dignes de plaire & de régner. Ils firent souvent aux nouveaux époux l'honneur de manger avec eux. Le jeune Prince E., Duc d'Y., cherchait avec beaucoup d'empressement à faire renaître l'occasion de se rencontrer avec la jeune Marquise de F.; cependant il n'aurait jamais trouvé le moment de l'entretenir de sa passion, s'il n'eût profité d'un Bal dans lequel Hélène ne put se dispenser de paraître. A la faveur de son déguisement, il l'entretint quelque temps & lui déclara son amour. Hélène ne l'entendit qu'à demi: elle s'éloigna dès qu'elle comprit ce que le Duc voulait lui dire, & ne quitta plus sa mère & son époux.

Un Prince jeune & charmant ne pense guères qu'on puisse lui résister, dès qu'il a dit, *je vous aime*; & j'avoue que cette opinion qu'il a de ses succès, n'est pas sans fondement. Monsieur le Vicomte de Thr. était à côté d'un favori du Duc, à qui ce jeune Prince vint confier qu'il avait parlé; il ajouta qu'à la vérité la Marquise l'avait quitté sans lui répondre; mais que du moins elle connaissait sa conquête. Mylord H. (c'est le nom de ce favori) donna des conseils à son Maître, tels que peut les suggérer un Courtisan lâche, in-

téressé, corrompu; il finit par assurer le Prince qu'il n'attaquerait pas longtemps la vertu de la jeune Dame Française sans en triompher. C'est ainsi que les Grands ont toujours auprès d'eux quelque vil complaisant qui leur persuade qu'ils peuvent tout ôser : ces infâmes rendent à leur Maître le chemin de la vertu difficile, au lieu qu'ils applanissent devant lui la route du crime; pour s'élever, ils empoisonnent le bonheur de la patrie jusques dans sa source. Monsieur de Th^r avertit son ami de ce qui se tramait. Sûr du cœur de son épouse, le Marquis ne fut point alarmé : il l'entretint en riant de la passion qu'elle avait inspirée au jeune Duc. Hélène le prit sur un ton plus sérieux; elle assura son mari qu'elle avait résolu d'éviter toutes les occasions de voir le Prince, & de se priver des divertissemens où elle devait le rencontrer. Le Marquis lui connaissait beaucoup de goût pour ces sortes d'amusemens; il parut fâché du parti qu'elle prenait, & la pria d'en quitter la pensée : comme elle ne se rendait pas, il lui fit entrevoir que ce serait sur lui qu'on rejeterait cette absence, ce qui suffirait pour lui donner un ridicule. Elle ne voulut pas résister davantage; mais pour faire comprendre à son mari qu'il eût été plus sage de la laisser fuir le péril, elle résolut de lui donner quelqu'inquiétude. Elle consulta sa mère, & la pria de la diriger dans la route qu'elle voulait suivre : la Comtesse approu-

va sa fille , qui ne se permit aucune démarche que sa prudente Directrice ne l'eût examinée , & n'en eût prévu les conséquences.

Les choses étant ainsi disposées , insensiblement Hélène contraignit ces doux épanchemens de tendresse qu'elle avait avec son mari : elle affecta de la gaieté lorsque le Duc d'Y^{...} était présent. Un jour ce Prince l'ayant abordée , elle écouta fort longtemps mille choses gracieuses qu'il lui disait. Le jeune de T^{...}, loin d'être peiné de ce tête-à-tête , le regarda comme un effet de la complaisance d'Hélène. Lorsqu'ils furent seuls , il lui demanda d'un air enjoué , ce qu'elle pensait de l'esprit du Duc d'Y^{...} ? Hélène eut un secret dépit : elle s'avouait à elle-même qu'elle ne conserverait pas autant de sang-froid , si le Marquis avait entretenu de même une femme dont il aurait été aimé. Après un moment de silence , elle lui répondit , qu'elle avait oublié les discours qu'on lui avait tenus : & quoiqu'elle eût pris la résolution de louer le Prince , elle ne put jamais prendre sur elle de dire à son époux , qu'elle trouvait aimable quelqu'un qui n'était pas lui. Madame de T^{...}, à laquelle elle rendit compte de cette conversation , lui reprochait en riant son peu de courage. — Maman , lui dit Hélène , & mes regards ? croyez-vous qu'ils n'eussent pas démenti mes discours—?

Le jour suivant , piquée de ce que l'affiduité du Prince E^{...} n'avait produit aucun

effet sur le Marquis, elle n'évita pas son abord : ce jeune Prince, enhardi par le libre accès qu'elle paraissait lui donner, parla de sa passion en termes si clairs, qu'Hélène alarmée, crut devoir renoncer au projet d'inquiéter son mari ; elle résolut aussi de se délivrer pour toujours de pareils entretiens : dans un moment où il la pressait de répondre, la jeune Marquise, les yeux baissés, le visage coloré d'une modeste rougeur, l'interrompit, pour lui adresser ce discours : — Prince, rien de plus flatteur pour moi, que ce que vous avez la bonté de me dire : mais je suis mariée, & je ne puis l'écouter sans crime : je dirai plus, chérie, adorée de mon époux, ses sentimens sont peut-être encore audessous des miens pour lui. Ainsi le devoir, mon cœur prévenu, rempli d'un objet digne de lui, tout rend inutile auprès de moi la galanterie & ses détours : mon mari m'est cher, il me l'est au point, que si j'étais encore libre, & qu'un grand Prince, jeune & charmant comme vous l'êtes, m'offrît l'honneur de sa main, il n'obtiendrait pas la préférence sur le Marquis de T... Si quelque chose vous parle pour moi, monsieur, prétendez à mon estime : votre auguste naissance vous donne des droits à mon respect ; mais un Prince est un monstre, s'il ne cherche à se faire estimer : pour être digne du sang dont il sort, il doit régner sur les cœurs par ses vertus. Laissez à son époux une femme dont elle est l'unique bien, parce qu'il les mé-

priserait tous sans elle , & respectez la Religion & les Loix : mon Prince , si le monde entièrement corrompu foulait aux pieds la première , & violait toutes les autres , leur dernier refuge devrait être le cœur de vos pareils : personne n'a plus d'intérêt que les Rois & les Puissans à maintenir les loix d'une société qui , par les grands avantages qu'elle leur fait , les élève audessus de l'humanité—. Le Duc d'Y^o avait l'âme belle & généreuse ; il allait s'égarer , séduit par les perfides conseils d'un corrupteur ; pour se vaincre lui-même & rendre hommage à la vertu , il n'eut besoin que d'écouter son cœur. — Madame , répondit ce Prince , je n'oublierai jamais les avis qu'une si belle bouche vient de me donner , & j'accepte la seule place qu'il me soit permis de prétendre dans votre cœur—. Depuis ce moment , il ne se permit plus d'entretenir la jeune Marquise de sa passion.

Les visites du Duc d'Y^o , lorsque le danger n'existait plus , produisirent enfin sur le Marquis l'effet que desirait son épouse. Il fut surpris qu'elle parût l'écouter avec plaisir , il en fut affligé ; mais il ne crut pas devoir le témoigner , & gêner la liberté de sa compagne. Hélène l'observait ; elle lut dans son cœur. Un jour , trouvant son mari plus sombre qu'à l'ordinaire , elle tâchait avec adresse de l'engager à se plaindre d'elle à elle-même. Mais elle ne put vaincre une sorte de timidité , qu'elle lui trouva : il rougissait , en l'as-

surant qu'il était le plus content de tous les hommes. La pensée qu'elle lui causait quelque peine secrète , la faisait trop souffrir : elle le voyait prêt à entrer dans ses vues ; c'est tout ce qu'elle avait souhaité : Hélène se ferait reproché de le laisser plus longtemps dans cette situation douloureuse ; elle pria la Comtesse d'exciter la confiance du Marquis & de le détromper. Le jeune époux n'avait pas les mêmes raisons de déguiser à sa mère les mouvemens qui l'agitaient ; elle réussit aisément à le faire parler. — Madame , lui dit-il , j'ai résisté aux caresses de votre fille , quoiqu'elles m'aient vivement ému ; dans toute autre circonstance , je ne lui aurais rien caché ; mais dans celle-ci , j'aurais cru lui manquer par trop de sincérité : comment lui montrer le sentiment odieux , avilissant de la jalousie — ? Ce fut alors que la Comtesse lui fit en riant des reproches de sa trop grande sécurité ; elle lui dit qu'Hélène ne s'était conduite que par ses conseils , & qu'elles avaient voulu toutes-deux lui faire connaître , qu'il est toujours imprudent d'empêcher une jeune-femme d'éviter par la fuite les pièges des séducteurs. — Ma mère était aussi contre moi , s'écria le Marquis .. Mais vous m'avez donné , madame , en cette occasion même , une preuve de votre tendresse ; ainsi que mon vertueux père , vous avez dans tous les temps fait servir mes fautes à mon instruction.. Hélène ! chère & tendre

épouse—!... La jeune Marquise était dans la pièce voisine ; dès qu'elle entendit prononcer son nom , elle vola dans les bras de son époux. — Mon amie , lui dit-il , en la pressant contre son cœur , vous m'êtes tous les jours plus chère. — Mon charmant mari , lui répondit Hélène , pardonne-moi d'avoir pu t'affliger : si cette mère tendre qui nous chérit tous deux , ne m'eût conduite dans la route qu'elle-même m'avait tracée , aurais-je ôsé y faire un pas ? O mon ami ! comment te dire.. Mais il n'est plus termes , lorsqu'il faut exprimer tout ce que mon cœur peut sentir... — Mon fils , dit alors la Comtesse , une femme honnête & sensible ne trouve jamais étrange qu'un grain de jalousie assaisonne la tendresse de son mari : il est une sorte de confiance que nous n'aimons pas à inspirer ; parce qu'elle annonce ou trop d'amour-propre dans un homme , ou un commencement d'indifférence. — De l'indifférence pour Hélène !... — Non ! mon cher époux , non , je ne l'ai pas craint—... Un baiser qu'Hélène donna , & mille que le Marquis lui rendit , finirent cet éclaircissement.

Le parti que prit en cette occasion la jeune Marquise , de vivre fort retirée avec sa mère & madame de Th^r , la sauva d'un péril que firent naître la bassesse & la perfidie de ce même lord H^{...} , assés vil pour chercher à se rendre nécessaire au jeune Duc d'Y^r , qui l'honorait de sa confiance , en le servant dans quelque intrigue.

Ce favori, que le Duc n'avait pas jugé à propos d'instruire de ses nouvelles dispositions, crut qu'il l'obligerait beaucoup, s'il pouvait, en trompant la Marquise, la faire trouver dans un endroit, où le Prince fût le maître de la retenir tant qu'il lui plairait. Il se proposa de profiter d'une Fête que donnait mylord G., dans une très-belle maison à six milles de Londres, près de *Tibury-fort* sur les bords de la *Tamise*, & pour laquelle les Dames fesaient venir de France la plus brillante parure, afin de s'y montrer sous le déguisement le plus avantageux à leur beauté. Comme il eût été dangereux pour lord H. de choquer le C. d. C., en manquant à ceux que ce Ministre estimait, il falait conduire les choses de façon, qu'Hélène se rencontrât avec le Duc comme par hazard. H. s'informa donc adroitement, sous quels déguisemens devaient paraître au Bal la jeune Marquise, la Comtesse & madame de Th. Dès qu'il l'eut appris, il fit imiter à la hâte leurs habillemens. Le premier jour il y eut des Joutes sur le fleuve, & le soir un feu d'artifice, que les Dames virent de plusieurs barques dorées, couvertes de rézeaux. Le Duc d'Y. & les principaux Seigneurs étaient à cette Fête. Le lendemain, il y eut Spectacle, & les Dames dansèrent dans le Ballet. Hélène fut de tous ces divertissemens par complaisance pour son mari; mais elle pria la Comtesse de la dispenser de se trouver au Bal, qui se donna

dans un fallon immense & magnifiquement décoré, construit sur des bateaux vis-à-vis la maison de mylord G^r : des barques couvertes d'illuminations, étaient distribuées tout-autour, & produisaient le plus beau coup-d'œil ; elles contenaient en outre toutes sortes de rafraîchissemens. Ce fut de ces dispositions que le Favori du Duc d'Y^r se promit de tirer parti, & sa fourbe était si bien concertée, qu'elle n'aurait pu manquer de réussir. Lorsque le fallon fut rempli, que tout le monde se fut dispersé, mêlé, lord H^r, qui ne perdait pas un moment de vue la Dame qu'à son déguisement il prenait pour la Marquise de T^r, l'éloigna de ses amies, auxquelles il substitua deux jeunes Anglaises, habillées comme avaient l'être la Comtesse & madame de Th^r : ces deux masques la prirent par la main, & l'emmènèrent dans une des barques où étaient les rafraîchissemens. Dès que lord H^r l'y vit entrée, il ordonna qu'on en éteignît toutes les lumières ; en même-temps il alla trouver le Prince, & lui dit mystérieusement qu'une belle Dame l'attendait où il allait le conduire. Le Duc demanda son nom. H^r nomma la Marquise de T^r. Le jeune Prince dissimula son étonnement, & suivit le Lord, réfléchissant sur cette aventure, & ne pouvant imaginer ce que la jeune Marquise avait à lui dire.

Lorsqu'il parut, les personnes qui étaient avec la Dame masquée se retirèrent. Elle

alla
déta
le P
figu
un c
Duc
ve,
rums
vous
quer
inter
faut
gard
répo
dout
liers
me t
ajou
lorsq
riez
re qu
se qu
mise
vous
vant
mit u
la D
Princ
(car
tour
vous
Duc

allait les suivre, mais la barque ayant été détachée du fallon, elle demeura seule avec le Prince, qui ne s'était pas démasqué. L'on se figure aisément quelle fut sa frayeur. Elle fit un cri. — Calmez-vous, madame, lui dit le Duc d'Y., nos Bateliers connaissent le fleuve, & vont nous mettre à l'abri des importuns... Madame, on m'a fait entendre que vous aviez quelque chose à me communiquer : cependant vous me voyez, & paraissez interdite ! De grâce, expliquez-moi ce qu'il faut que je pense de vos procédés à mon égard ? — Moi ! monsieur !... un entretien... répondit la Dame, point... jamais... Sans-doute, monsieur, vous allez dire à vos Bateliers qu'ils me remènent... — Aurait-on ôsé me tromper, madame ?... Belle Marquise, ajouta le Prince, en lui prenant la main, lorsqu'on est venu n'annoncer que vous desiriez cette entrevue, j'étais bien loin de craindre que votre sévérité se fût démentie ; j'ai pensé que peut-être quelqu'indiscrétion... commise... malgré moi... Je viens me justifier, ou vous demander pardon, madame—. En achevant ces mots, le Duc ôta son masque, & mit un genou en terre, en baisant la main de la Dame. — Quittez cette posture, mon Prince, lui dit la Comtesse toute troublée (car c'était elle) en se démasquant à son tour, & daignez m'apprendre quand ma fille vous a fait demander une entrevue—? Le Duc cacha la surprise que lui causait son ex-

teur, & dit les choses comme elles venaient de se passer. Madame de T^m n'y conçut rien, car elle était sûre qu'Hélène n'avait aucune part à cette aventure. Elle apprit au Duc d'Y^m que la Marquise n'était pas dans l'assemblée. — A la vérité, ajouta-t-elle, j'ai pris l'habit destiné pour ma fille, & madame de M^m a préféré le mien. Mais je n'ai rien dit qui regardât un Prince, dont je n'ai presque pas l'honneur d'être connue... Je soupçonne le masque dont les Bateliers ont paru recevoir le signal, & qui vient de sortir le dernier, d'être un téméraire, qui manque également de respect à son Prince, & d'égards envers des étrangers distingués par leur naissance & leurs mœurs—. Le Duc fit un geste de surprise, & s'efforçait de dissimuler sa colère contre lord H^m, mais elle éclatait dans ses regards. Cependant par un faux principe de galanterie, il crut sa réputation intéressée à ne pas quitter une belle Dame, sans qu'elle eût eu à se défendre de quelques entreprises. Il dit à la Comtesse, qu'il se félicitait de cette rencontre, quelle qu'en fût la source, & lui fit les complimens les plus flatteurs. Henriette les méritait: sa figure était de celles qui se conservent, & ses grâces l'eussent emporté sur la fraîcheur de la jeunesse: soit donc que le charme inséparable de ces divertissemens agît sur le Prince, ou que l'élégance de l'habillement de la Comtesse la rendît aussi touchante qu'elle l'était à l'âge d'Hélène, elle fit une vive impression sur lui.

Les Bateliers, qui sans-doute avaient leurs ordres, abordèrent en ce moment à un joli pavillon, parfaitement éclairé, d'où sortirent deux jeunes-personnes, qui invitèrent le Duc & la Comtesse à y descendre. Le Prince voulut voir à quoi cette menée devait aboutir, il y conduisit madame de T^{...}, malgré sa répugnance. Ils furent reçus dans un voluptueux boudoir, où l'on respirait les plus doux parfums de l'Yémen; où de lascives peintures expliquaient aux yeux l'emploi des momens dans ce temple des plaisirs. Les portes se fermèrent sur eux. La Comtesse parut alarmée, sur-tout, lorsque le Prince l'ayant obligée de s'asseoir sur un sofa, il se fut mis à ses genoux, en s'emparant d'une de ses mains. Elle voulut appeler. Le Duc sourit: —Me trahiriez-vous, madame, lui dit-il, assés méprisable pour ravir des faveurs précieuses, mais lorsqu'elles sont accordées? Oui, madame, plus je vous trouve belle, plus je veux montrer de respect... Faut-il l'avouer, tous ces attraites qui m'ont charmé dans la séduisante Marquise, je les retrouve en vous: voilà la bouche, ses yeux, son sourire auquel on ne peut résister. Elle est faite comme vous; lorsque tout-à-l'heure vous m'avez parlé, je croyais entendre sa voix, dont l'harmonie me si délicieusement les âmes... Je dois penser pour vous comme je pense pour elle... (*& voyant qu'elle voulait se lever*) Ne me priant pas encore, du plaisir de vous admirer,

de parcourir des yeux cette jolie parure... que vous êtes bien !... que la Marquise eut été... Madame, je vous l'ai dit, je n'ai point de part à cette aventure ; mais... si c'était la Marquise... qu'elle fût où vous êtes... Convenez, madame, qu'il faudrait avoir un furieux empire sur soi, pour modérer... Divine Comtesse, elle est votre image ; & sa main n'est pas plus belle, que celle où mes lèvres... O madame ! pourquoi me redoutez-vous !... ces yeux sont doux, tendres ; cependant leurs regards m'interdisent... ceux de votre fille n'ont pas encore acquis cette dignité ; en commandant le respect, elle n'inspirerait que la tendresse, & peut-être l'auda...—

Une foule de réflexions agitaient la Comtesse pendant ce discours : elle se représente Hélène aux prises avec un audacieux, que de séduisants dehors... Cette idée la fit frémir, elle repousse le jeune Prince, qui la retient, & veut se débarrasser. Dans ces différentes tentatives, elle découvrit la plus jolie jambe... Le Duc portait furtivement ses regards tantôt sur cette jambe, tantôt sur le pied mignon qui la termine : l'ivresse de la volupté chasse le respect ; il est prêt à s'oublier, & déjà... — C'en est trop, monsieur, lui dit la Comtesse avec fierté ; arrêtez, jeune-homme, ou je saurai vous faire connaître que le vice vous dégrade—. Ces mots, prononcés avec la dignité de la vertu firent impression sur le jeune Prince : il parut interdit : — Je suis

coupable, madame, dit-il en rougissant ; mais pardonnez : votre beauté, ma jeunesse, la vivacité qu'ont à l'âge où je suis toutes les passions, me rendent excusable, peut-être : je vous jure que je n'ai point eu dessein de vous offenser, & que j'ai cru permis—... Le Duc d'Y... avait lu ces Brochures françaises qui donnent des leçons d'impudence & de débauche ; leur pernicieuse morale avait terni la candeur de son âme. Cependant il s'interrompit lui-même, s'assit, & pria madame de T... de ne lui pas ôter sitôt le plaisir de l'entretenir. — Prince, reprit la Comtesse, je veux bien rester quelques momens encore, & causer avec vous ; mais promettez-moi qu'ensuite vous ne vous opposerez plus... — Madame, commandez... dès-à-présent... La Comtesse tranquillisée, lui dit alors : — Prince, vous êtes d'un caractère excellent, je le sais ; vous avez des vertus, & cette vivacité que vous laissez paraître, cessera d'être un mal, si vous savez la diriger vers la gloire. Voici les avis que je donnerais à mon fils, s'il était à votre place : Il ne faut pas suivre tout ce que nous disent nos passions & l'impétuosité de notre tempérament : il faut économiser ses forces, & le ressort du sentiment, avec plus de soin, qu'un homme prudent & rassuré ménage le patrimoine de ses enfans : il vient un temps, où les forces disparues, le sentiment épuisé laissent l'âme dans un état d'impuissance, pire que la léthargie du corps.

puisqu'il est douloureux : mon Prince , vous
 êtes bouillant , & (permettez que je le dise)
 sans expérience : vos mœurs étaient perdues ,
 si vous eussiez aujourd'hui rencontré quelqu'une
 de ces femmes , qui prétendent faire le
 bonheur de tous les hommes qui s'attachent à
 elles , & font gloire de suivre ce qu'elles nom-
 ment le doux panchant de la nature : elle
 n'eût pas manqué de chercher à s'emparer de
 votre cœur , pour y régner en despote. Mais
 point de bonheur que dans une tendresse vérita-
 ble , & dont celle qui en est l'objet n'a point
 à rougir : Prince , si vous aimez une femme
 liée avec un autre par le devoir , de deux cho-
 ses l'une ; ou vous êtes contraint de dérober
 votre flâme à tous les regards ; ou , fier de vo-
 tre naissance & de votre pouvoir , vous dédaig-
 nerez le jugement du reste des hommes. Dans
 le premier cas , votre conduite vous a donc pa-
 ru honteuse , puisque vous la cachez ? mais
 les actions des Grands sont toujours sues.
 Dans le second , le murmure & le mépris des
 peuples qu'excite le nom de celle qui s'affiche
 pour être à vous , doit vous apprendre qu'elle
 est vile , & que son ignominie qui va re-
 jaillir sur vous , vengera la pudeur & la dé-
 cence publiques , que vous aurez bravées. Qu'
 est-ce qu'un Grand qui donne l'exemple des
 mauvaises mœurs , sinon un insensé qui dé-
 chaîne les lions qui vont le dévorer ? Le peu-
 ple a toujours les yeux ouverts sur ceux de
 votre rang , prêt à se modeler sur ses guides ;

si vous secouez le joug de la Religion & des Loix par lequel il vous est attaché, que voulez-vous qui le retienne ? c'est lui mettre le poignard à la main. Mais est-ce assés pour un Grand de ne pas faire le mal, & ne doit-il pas briller par les vertus ? il en est mille dont le plein exercice n'est facile que pour les Princes ; la bienfaisance, ce noble plaisir des belles âmes, est si doux pour elles, qu'il les ferme à tous les autres ; devenez l'appui des peuples, permettez à l'opprimé un libre accès auprès de vous ; un mot, un seul mot de votre bouche peut faire une multitude d'heureux : la carrière de la gloire vous est encore ouverte comme Général & comme Législateur... Mais je m'en permets trop. Prince, tenez-moi votre parole ; il y a longtems que je suis ici ; les mœurs présentes, votre figure & l'opinion qu'on a des femmes ne me laisseront pas jouir impunément de l'honneur que vous venez de me faire. Le Duc se leva ; il assura la Comtesse de tout son respect : — Vous venez d'acquiescer, madame, lui dit-il, des droits éternels à ma reconnaissance —. Ensuite il sonna : les deux jeunes-personnes qui les avaient introduits reparurent ; leur visage se couvrit de rougeur, en regardant la Dame masquée. Le Prince leur ordonna d'appeler les Bateliers. En arrivant auprès du salon, lord H... se présenta pour donner la main au jeune Duc, qui la refusa, & défendit à ce Seigneur, devant la Comtesse, de jamais se présenter devant lui. — Vous pou-

vez, ajouta le Prince, publier le sujet qui me fait rompre avec vous—. En achevant ces mots, il ramena la Comtesse dans l'assemblée. Il y avait tant de monde, le tumulte était si grand, que personne ne s'aperçut de l'absence de madame de T^{...}, qui, dès qu'elle se vit libre, se déroba, pour revenir auprès d'Hélène.

La jeune Marquise, depuis qu'elle avait ouvert son cœur à son époux, évitait toutes les rencontres dont le Prince E^{...} aurait pu profiter. Cependant peu s'en était salu qu'à la sollicitation de madame de Th^{...} & de mylady G^{...}, elle ne se fût trouvée au Bal: pour s'en défendre, elle avait feint une légère indisposition; le Chevalier, dont la santé était chancelante, lui tenait compagnie. A son retour, madame de T^{...} lui fit part de ce qui venait de se passer avec le Duc d'Y^{...}: elle ajouta, en riant, que si elle avait su à quoi l'on s'exposait, en passant pour elle au Bal, elle se serait bien gardée de se servir de sa parure. La jeune Marquise étonnée de la témérité de lord H^{...}, se confirma dans la résolution de renoncer à ces divertissemens bruyans & dangereux, où la vertu est toujours attaquée, & souvent vaincue. Le vice, à l'aide d'un déguisement que les Moralistes ont raison de trouver criminel, y brave la censure de la sagesse & la flétrissure que la honte qui le suit ne manque jamais de lui imprimer. De son côté, le Marquis, quoique sensible à la gloire de montrer une épouse si belle,

goûtait un plaisir plus doux, en lui voyant aimer son devoir, & fuir jusqu'à l'ombre du péril. S'il éprouva qu'une belle femme est un trésor toujours envié, il se convainquit, que lorsqu'elle est tendre & fidelle, elle élève son époux audessus du reste des hommes; ce qu'on fait pour ravir son cœur, ajoute à la gloire de l'épouse & à la félicité du mari.

On reçut le lendemain des nouvelles de France. La Comtesse de J. faisait à madame de M... un tableau charmant de la félicité dont le Comte de Saint A. jouissait avec Suzette, quoique depuis son mariage, leur jeune sœur ne se fût guères plus humanisée qu'auparavant. Elle apprenait à monsieur & madame de T... qu'elle venait de recevoir une visite du vieillard Desforets, qui l'avait instamment priée de les engager à permettre à son fils de rechercher Justine. Elle parlait avantageusement de ce jeune-homme, qui paraissait fortement épris. Le jeune Desforets avait été au Collège l'Émule du Marquis de T..., & l'avait accompagné à son premier voyage d'Angleterre: il devait succéder à son père, & c'était sur lui que roulaient déjà tous les détails: ainsi le parti convenait parfaitement. Cette Dame donnait beaucoup de louanges à la modestie & à la retenue de Justine, qui ne voulait accorder d'entretien particulier à son amant, que lorsque madame de T... serait de retour, & qu'elle l'aurait approuvé.

Une Lettre de monsieur de Saint-A. au Vicomte, annonçait la fin tragique du Comte

de Q... Comme elle contenait d'ailleurs l'histoire de son éducation & de celle d'Amélie sa sœur, je vais la rapporter en entier.

*J*E ne fais, mon cher, si votre dessein à tous est de devenir Anglais, ou si vous espérez trouver à Londres de meilleurs amis que de J... & moi : dans ces deux cas, je vous dirais encore : Revenez bien vite ; c'est ici votre patrie, à laquelle vous devez & des sacrifices & vous-mêmes. Mais craignez d'être ingrats ; vous êtes si vivement désirés, qu'il y aurait de la cruauté à nous priver plus longtemps de votre présence. Mon aimable, ma charmante épouse ne cessera de boudier, que lorsqu'elle embrassera ses sœurs, & sur-tout lorsqu'elle aura détaillé tous ses griefs contre l'odieux personnage (c'est moi, sans vanité) à madame la Comtesse de T...

Nous parlions hier chés monsieur de J... de la scène touchante dont vous avez été témoins. Madame de J... se représentait le Comte & le Chevalier dans les bras l'un de l'autre ; la jeune Marquise aux genoux de son père, lui baisant les mains & ne pouvant parler ; elle la voyait ensuite transportée, hors d'elle-même, mise par la plus digne des femmes contre le sein paternel, dans lequel elle semble puiser la force de soutenir son bonheur... Elle nous attendrissait, & pleurait elle-même. Tu vois comme nous nous occupons de vous : Reviens, mon frère, & ramène avec toi tout ce que nous aimons. On dit ici que notre Am...

bassadeur ne séjournera pas encore longtemps à Londres : je m'en réjouirais , si son rappel ne nous annonçait la guerre & ses malheurs.

Dis à monsieur le Marquis de T... , que nous ne verrons plus ce pauvre Comte de Q... Sa fin a été bien triste ; elle me fait trembler. Tu sais que malgré les représentations des gens sensés qui le connaissaient , il épousa la F... : avant ce mariage , j'avais tout employé pour l'empêcher ; mais la chose étant faite , je compris qu'il n'était plus question que de les exhorter à bien vivre ensemble. Je donnai mes avis à madame de Q... ; elle me promit de les suivre , & commença de mener une conduite honnête : peut-être eût-elle continué , s'il avait été possible d'être sage avec un mari tel que le sien. Comme je sais toutes les anecdotes de sa vie , & qu'il en est qui sont parfaitement ignorées du Marquis de T... lui-même , j'avais entrer dans quelques détails à son sujet.



HISTOIRE du COMTE DE Q...

« *MONSIEUR & madame de Q... , parens du Comte , furent de ces gens mous , criaillieurs , réprimandant sans - cesse pour les bagatelles , mais tolérant les vices , & qui se sont fait une habitude d'un ton de plainte , qui rend leurs remontrances aussi ridicules qu'insupportables. Cette manière , assez commune , est , à ce que je pense , de toutes la plus mauvaise ; parce qu'elle accoutume les enfans à mépriser également la Religion , les Loix , &*

tous les avis que leurs supérieurs ou leurs égaux pourront leur donner. Ce fut ce qui arriva au Comte de Q^u : dans sa première jeunesse il était un vaurien , qui ne s'occupait qu'à des espiègleries fort désagréables pour ceux qui en étaient l'objet : au Collège , il ne fit rien ; à la maison , il batait son précepteur , brisait les meubles , &c. Sa mère , bonne-femme , dans toutes les acceptions qu'on peut donner à ce terme , adorait ce cher fils , que ses malices lui faisaient regarder comme un prodige d'esprit. Il s'en fallait beaucoup cependant. Enfin de Q^u savait , à douze ans , mettre en fuite son précepteur , & faisait à tout moment renouveler le domestique. Ses dispositions au libertinage se manifestaient par mille actions indécentes envers les femmes de sa mère , qui , lorsqu'elles s'en plaignaient , étaient traitées de *fores bégueules* : monsieur de Q^u avait à peu-près la même façon de penser ; il surprit un jour son fils dans une attaque assez vive , qu'il faisait essuyer à une jeune-fille depuis deux jours au service de la Comtesse , & les choses plaisantes que lui faisait & disait de Q^u , le firent rire aux larmes.

Voilà comme se passèrent les premières années : mais bientôt on va voir un changement subit. Madame de Q^u était une sorte de dévote ; elle avait pour Directeur un Ignacien complaisant , qui savait lui faire allier l'indolence & la mollesse , aux douceurs mystiques de la contemplation. Un jour elle lui

parla de son fils. Le R. P. fut curieux de l'examiner, sur l'éloge qu'en faisait la Comtesse. Elle le lui mena dès le lendemain. En le voyant, en l'interrogeant, l'Ignacien ne fut pas médiocrement surpris de trouver un petit monstre sans principes, pétulant, sot & parfaitement gâté. Il excita le scrupule dans l'âme de sa fille spirituelle sur la manière dont elle l'élevait, lui faisant comprendre qu'il fallait donner de la religion à cet enfant, pour tempérer ses passions. La Comtesse ne demandait pas mieux : l'embarras n'était que dans la manière. — Laissez-moi faire, dit l'Ignacien, qui n'avait pas eu de peine à mesurer la portée du jeune-homme, daignez seulement me seconder, & m'envoyer ceux de vos domestiques les plus intelligens, à qui je donnerai leurs rôles—.

Le but du Père était de faire entrer la Religion dans l'esprit du jeune Comte par la terreur : ce moyen n'était pas excellent ; mais toutes les manières paraissaient bonnes aux Ignaciens ; ils commençaient toujours par les plus faciles, & leur insinuation achevait de faire, non des Chrétiens, mais des hommes tels qu'il les leur fallait ; nous le savons, mon ami, par notre propre expérience. On rendit dans l'hôtel de Q^{ue} une grande salle en noir, on la garnit de têtes de mort, attachées sur des toiles grossièrement peintes, qui représentaient des diables & leurs tristes victimes sur des brasiers ardents : on fit plus ; le jour de la pieuse Farce, que l'on avait marqué à

la fuite d'une méchanceté d'éclat, on alluma sous une vaste cheminée, appropriée tout-exprès, un très-grand feu, devant lequel étaient embrochées des figures d'hommes que des diables paraissaient tourner, des chaudières &c. le soir, on menaça le jeune Comte des punitions du ciel, il n'en fit que rire; on lui cita des exemples terribles, il s'endormit en les écoutant. Aussitôt le Père avec un Frère, secondés des gens de la maison, que cette partie-de-plaisir divertissait extrêmement, allèrent enlever de Q., & le portèrent très-lestement au milieu de la salle, où ils le posèrent sur un grabat, entouré de chaînes, de disciplines, de cilices &c. Ensuite les deux Ignaciens & tous les Domestiques, déguisés en Capucins avec de fausses barbes très-longues & toutes blanches, se rangèrent sur deux files de chaque côté de la salle. De Q. s'éveille au bruit des chaînes; il se frote les yeux, aperçoit tout ce qui l'environne, & pousse un cri de frayeur. Alors le frère Ignacien, dont il ne connaissait pas la voix, s'approche de lui, & parlant beaucoup moins de la gorge que du nez, lui dit qu'il était-là par la permission de Dieu; que durant la nuit son heure de mourir était venue, & que par les prières ferventes de ces âmes justes qu'il voyait, elle avait été suspendue; mais qu'il fallait qu'il éprouvât quelque chose des supplices de l'Enfer, après quoi il se retrouverait où il s'était endormi. Deux Capucins

dépouillent le jeune-homme demi-mort de frayeur , & le frappent avec les disciplines : ensuite on l'approcha du brasier , aussi près que les cris affreux qu'il jetait le permirent. Enfin , après qu'on l'eut épouvanté , fatigué , le Père Ignacien s'avança benigne-ment , en se signant plusieurs fois sur lui : le Frère (qui parla toujours seul) dit au jeune-homme , que cette bonne âme avait obtenu sa grâce : ensuite il prit des mains du Père une potion cordiale & narcotique , qu'il fit avaler au Comte : ce puissant somnifère ne tarda pas à l'assoupir : on en profita pour le mettre au lit.

Le lendemain de cette Farce , de Q^u parut triste , morne , presqu'égaré : le surlendemain il pria sa mère de le conduire aux Capucins , & de lui demander un Confesseur. La Comtesse ne se sentit pas de joie : elle vole où son fils desirait d'aller ; & elle eut la consolation de le voir , après l'acte de Religion , plus tranquille & plus soumis qu'auparavant.

Voilà comme s'opéra la conversion du pauvre de Q^u ; le Père Ignacien vit le Capucin-confesseur ; ils sentirent qu'ils avaient affaire à un esprit faible & crédule ; ils se réglèrent là-dessus , & prescrivirent à la Comtesse de continuer à l'effrayer par des contes de sorciers , de diables , de revenans. Cette imprudente conduite eut des suites fâcheuses & contraires aux vues de monsieur & madame de Q^u : le jeune-homme convaincu du néant du monde & du danger que le salut y

court, résolut de se faire Capucin. Dès que ses parens le surent, ils s'opposèrent vivement à cette folie : mais leur dédain pour un état si vil, ne fit qu'enflâmer davantage la piété du Comte : son Directeur, qui voulait acquérir à son Ordre un sujet si digne, lui recommandait de ne pas résister au mouvement de la grâce : un soir donc il s'échappa de l'hôtel, courut toute la nuit, & le lendemain arriva dans une maison située à vingt lieues de Paris, où il endossa la casaque des inutiles Enfans du Patriarche Séraphique. Il passa dans la ferveur les six premiers mois de son Noviciat. Ses parens étaient dans les plus vives inquiétudes : peu s'en falut que la douleur de sa perte ne mît au tombeau une mère trop tendre. Mais de Q. . . savait, *qu'il faut tout quitter, & qu'on doit haïr son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, pour être parfait.* Ainsi, ces nouvelles, que son Confesseur fit parvenir jusqu'à sa retraite, le touchèrent peu.

Le Comte avait une sœur, que peu de personnes ont connue, parce qu'elle a fait profession dès l'âge de quatorze ans, à cause de sa grande ferveur. C'était à cette jeune-personne, qui pour-lors en avait douze, que le fervent Novice Capucin adressa ses Lettres; elles étaient des panégyriques de la vie angélique qu'on menait à ** : l'imagination de la jeune-personne, qui était ardente, s'alluma comme celle de son frère; elle demanda le Couvent; on n'avait pas les mêmes raisons

de s'opposer à ses vœux qui fesaient regretter le Comte ; on fut ravi de la proposition. La petite Amélie , vive , gentille , faite pour le monde & ses plaisirs , alla se renfermer dans une prison , où elle devait être privée de tout cela. Frère de Q^u , auquel elle communiqua cette démarche , lui fit une peinture séduisante du bonheur qu'ils auraient un jour tous-deux , lorsqu'assis dans les demeures éternelles , ils se trouveraient heureux & réunis. Il lui parlait ensuite des charmes de la vie monastique en enthousiaste. Ces Lettres furent vues des Religieuses de C^{on} , couvent où la jeune Amélie avait demandé d'aller , & ces bonnes filles ne manquèrent pas de seconder les vues du pieux Capucin. La Novice , dont l'âme était de feu , porta toute cette ardeur vers la Divinité. Heureuse , si jamais elle n'eût changé d'objet ! Mais je reviens à ce pauvre Comte.

Tous les jours Frère de Q^u demandait à Dieu l'oubli des choses de ce monde. Il passait plusieurs heures dans l'église à méditer , & son imagination s'échauffant de plus en plus , il crut un jour voir les Anges s'approcher de lui , pour l'exhorter à persévérer dans l'Ordre Séraphique. Ces visions avaient tant de charmes , qu'il résolut de rester une nuit entière dans la nef extérieure , où l'on ne viendrait pas le troubler , afin de voir sans distraction l'image de la céleste béatitude. Il se cacha le soir dans une sorte de vestibule , &

tandis qu'on le croit au lit , il se livre à ses douces rêveries. Déjà toute la Milice céleste passait en revue devant ses yeux ; il était immobile & respirait à peine. Dans ce moment un bruit sourd se fait entendre : deux personnes marchaient dans l'obscurité , en s'approchant de lui. De Q.. pensa qu'on s'était aperçu de son absence , & qu'on le cherchait. Il se glissa sous un large banc , & resta-là , pestant contre les importuns , qui venaient de mettre en fuite les chœurs des Anges , & saint François lui-même qu'il avait vu sur le point de lui faire présent de son cordon. Le Novice ne tarda pas à reconnaître , que ce n'était pas à lui qu'on en voulait. On se mit précipitamment sur le banc qui le couvrait , comme le plus commode. — Nous serons mieux ici que dans ma chambre , disait un Capucin qu'il reconnut pour son Père-maître : je suis logé trop près d'un Novice qui ne dort jamais ; c'est un nigaud , qui se croit de la piété , parce que la tête lui tourne. Ma chère Toinon , plus de scrupule : ne vous ai-je pas convaincue ? Laissons aux sots les prières & les mortifications ; les plaisirs , les délicieux plaisirs de l'amour sont faits pour vous & moi : que nos béats confits en douceurs spirituelles , trouvent dans leurs illuminations les délices ineffables , pour moi , je ne veux être illuminé que par le flambeau de l'amour & les beaux yeux de ma Toinette. Ne crois plus , ma poupone , que ce soit un crime de combler les

vœux d'un amant qui l'adore—... Au grand étonnement du Novice, le très-indévol fils de saint François, sans respect pour le lieu, embrassait la fille du Maître-d'école du bourg, jeune tendron fort aimable, dont le démon s'était quelquefois servi pour le tenter à l'église. La jolie Toinon fit des objections singulières; le Père y répondait sans ménager la décence, & Toinon se rendit tout-à-fait.

Cette vision du Frère de Q^r était bien différente de la première: elle fit sur lui une impression profonde. Lorsqu'il revit le lendemain à l'église la jeune Toinon, le regard décent & modeste, rougissant dès qu'on jetait les yeux sur elle, il la trouvait si belle, si intéressante, qu'il ne pouvait songer qu'à Toinon. Il se rappelait ensuite les railleries que le Père avait faites de sa piété; il avait pris jusques-là tous les Capucins du couvent pour autant de saints, il commença par se persuader que son Père-maître était un réprouvé.

La nuit suivante, il ne put résister à l'envie de retourner au même endroit: ce n'était plus pour s'exaltier comme auparavant; la curiosité seule le conduisit: Père-maître & Toinon reparurent, & Frère de Q^r ressentit des transports qui n'étaient pas d'amour divin. Il en eut de la componction, & voulut se persuader que tous les Religieux ne ressemblaient pas à celui-ci: néanmoins en les observant de près, il ne put se dissimuler qu'ils étaient ivrognes, sensuels, fainéans. De

Q^o, à cette découverte, bénit Dieu de ne pas leur ressembler, pria pour eux, & les recommanda à saint François. Mais un jour, ils le scandalisèrent horriblement; les Pères & les Frères se querellèrent, & s'échauffant jusqu'à la fureur, ils finirent par se battre: comme ils n'avaient pas d'armes qui secondassent leur humeur martiale, ils se servirent des couteaux-de-cuisine; plusieurs d'entr'eux furent dangereusement blessés, & le parti le plus faible demeura prisonnier-de-guerre. La manière dont ces derniers furent traités n'était pas charitable, elle épouvanta de Q^o; cette scène & ses suites lui dessillèrent presque entièrement les yeux, & commencèrent à lui donner du dégoût.

Quelques semaines après, le Novice ayant commis une faute légère, il en fut puni d'une manière si grotesque, qu'il s'aperçut bien qu'on se moquait de lui; il avait déjà vu des Novices qu'on se faisait manger à genoux avec les chats, sans qu'il leur fût permis d'empêcher ces comensaux incommodes de choisir les morceaux qui leur convenaient: mais on ne lui fit pas subir une peine si commune; les Révérences voulant se divertir, on attachait l'écuelle de Frère de Q^o par les anses, à deux longues ficelles, une troisième servait, comme au jeu de l'escarpolette, à faire aller très-vivement la soupe du Novice d'un côté du Réfectoire à l'autre; il ne devait manger que ce qu'il pourrait dextrement attraper

au passage : le pauvre de Q^o fit ce jour-là fort maigre chère ; mais il prit encore, quoiqu'en riant un peu , cette mortification en esprit de pénitence. Enfin une faute plus grave ayant mérité que le Gardien lui-même se donnât la peine de la punir , il vint dans la chambre du Novice, où , sous prétexte de le corriger , il ôsa blesser les loix de l'honnêteté... De Q^o révolté , sentit naître cette horreur qu'il a toujours eue depuis pour tout ce qui ressemble à un Enfroqué.

Le même jour , un domestique envoyé par ses parens , qui venaient de découvrir sa retraite par le moyen d'Amélie , pénétra jusqu'à lui , malgré les précautions des Pères , & remit à Frère de Q^o une Lettre fort tendre de leur part. Après quoi ce garçon , encouragé par l'air de soumission & d'humilité qu'il trouvait à son jeune Maître , se hasarda de lui toucher un mot de la supercherie qu'on lui avait faite pour le corriger. De Q^o l'écoutait avec un étonnement, une honte que dénotaient ses regards baissés, & la rougeur de son visage : celui qui lui parlait était un des acteurs ; il était bien informé ; il lui raconta comment tous les domestiques , dont il se faisait détester, s'était prêtés de tout leur cœur à cette mascarade ; il n'oublia pas les gorges chaudes qu'on en avait faites. Ensuite il s'étendit sur les regrets de la Comtesse , qui , pour ce sujet, s'était brouillée avec son Ignacien & le Directeur Séraphique : ces éclair-

ciffemens, donnés mal-à-propos , opérèrent une révolution funeste dans les idées du jeune Comte : il renvoya le domestique , avec une Lettre pour ses parens , dans laquelle il leur faisait des excuses , & leur demandait l'argent nécessaire pour s'en retourner. On lui fit sur-le-champ tenir une somme considérable. Alors de Q . . ayant assemblé les Pères, il leur déclara sa sortie, en les accablant des marques de son mépris. Ensuite , il les quitta , & fut se loger dans le bourg , pour attendre qu'il eût des habits convenables. Mais en reconnaissant que ceux qui l'avaient trompés étaient des hommes vils qu'il fallait fuir , de Q . . , par un excès condamnable , détesta la Religion : il revint à Paris , au bout de dix mois d'absence , enmenant avec lui Toïnon , qu'il entretenait quelque temps , & que bientôt après il abandonna.

La joie que ressentirent ses parens, de voir l'héritier de leur nom échappé des mains de la monacaille , leur fit tolérer tous ses desordres : ils le reprenaient de bouche , longuement , ennuyeusement , par de sèches moralités, qui ne firent que hâter sa perversion, en l'éloignant d'eux : & d'un autre côté , ils ne croyaient pas en pouvoir trop permettre, afin de réparer l'imprudente scène de l'Ignacien. De Q . . n'était pas d'humeur à rester en si beau chemin : mais ayant vu dans ce temps notre chère Adelaïde, l'impression qu'elle fit sur lui retarda sa perte ; si l'honnêteté avait pu

quelque chose , fans doute il se fût corrigé : gâté par les femmes perdues , il la quitta bien-tôt ; elle ne pouvait lui donner l'espèce de félicité qu'il cherchait. Après certains déportemens , tandis qu'il était Mousquetaire , que vous n'ignorez pas , il fit connaissance de la F^{re} : je l'avoue avec douleur , notre famille doit se reprocher l'état qu'elle avait fait prendre à cette fille , qui l'a perdue , & de Q^{ue} avec elle. Les parens du Comte , qui seuls eussent pu le contraindre , payèrent tous-deux le tribut à la nature dans le même mois ; il s'est vu libre de suivre son goût pour la F^{re} , & le mariage mal-assorti qu'ils contractèrent quelques semaines après , a eu les suites qu'on en devait attendre.

La veille de cette union fut signalée par une entreprise d'un genre nouveau. Amélie , cette jeune sœur du Comte de Q^{ue} , dégoutée de son état , avait d'abord changé son couvent de province , pour un de la Capitale : sa conduite lui ayant attiré des corrections , elle résolut de s'échapper , & de rentrer dans le monde : son frère seconda ce projet par conséquence ; lui-même l'enleva , par le secours d'un homme au service du couvent , & la remit entre les bras d'un Amant qu'elle favorisait. Après cet exploit glorieux , de Q^{ue} & la F^{re} marchèrent à l'autel.

Depuis son mariage , le Comte n'a pas discontinué de rechercher ces parties de plaisir d'où la tempérance & la pudeur étaient éga-

lement bannies. Il en mit toujours sa sœur , & força même son épouse de l'y suivre. Elle m'en fit ses plaintes ; je tâchai de rendre de Q^u plus raisonnable. Mais ce fut envain. Les desordres des monastères avaient effacé de son âme toute idée d'honnêteté : il regardait la décence comme un effet du préjugé , la pudeur comme une sottise , & la vertu comme une chimère. Mes remontrances l'irritèrent , il s'emporta contre moi. Madame de Q^u me pria de ne pas l'abandonner. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'un autre motif que l'envie de se conduire par mes avis , lui faisait désirer mon entretien : je crus devoir cesser entièrement de la voir.

De Q^u renoua pour-lors avec d'anciennes connaissances , dont les procédés indignes l'avaient autrefois éloigné. Ces libertins achevèrent de porter le desordre dans sa maison. Ils obtinrent des faveurs d'Amélie , de la Comtesse elle-même , & les publièrent. De Q^u l'apprit , mais il ne le crut pas. Pour l'en convaincre , ils eurent l'impudence & la témérité de le rendre par adresse témoin de son deshonneur. Ils le payèrent chér , le premier qui se présenta périt de sa main , & celui qui venait à son secours fut dangereusement blessé : le plus criminel prit la fuite. La coupable & malheureuse épouse , se jeta aux pieds du Comte , & lui demandait pardon : il fut inexorable.

Il avait pour elle une passion aveugle ; il

se repentit aussitôt de ce qu'il venait de faire; un affreux desespoir s'empara de lui; je l'ai vu dans cet état déplorable, & j'ai versé des larmes. Cependant il eut la force d'aller chercher l'amant de sa femme; ils se battirent, & de Q... fut encore vainqueur. Lorsqu'il eut immolé cette dernière victime, il se livra tout entier à sa douleur: il appelait sa femme comme si elle eût vécu, reconnaissait en baignant son corps de larmes son imprudence & ses torts. Tant de combats & de meurtres en deux jours, ont fait du bruit: cet infortuné a prévenu les recherches en terminant sa vie par un nouveau forfait.

Après sa mort, j'offris un azile à sa sœur dans une de mes terres; tandis que d'un autre côté, j'engageais les Collatéraux héritiers du Comte, à lui faire une pension qui fournît à son entretien d'une manière honnête: je l'obtins, & lui en portai la nouvelle, qui fut reçue avec beaucoup de reconnaissance. Mais j'entendis avec surprise la prière qu'elle me fit de la ramener à Paris: tout ce que je pus lui dire ne la détourna pas de ce dessein; il falut la satisfaire. Je lui fis meubler un petit appartement dans le quartier qu'elle choisit. Quelques jours après, ayant conduit mon épouse & madame de J... à l'Opéra, une Débutante fort jolie vint chanter une Ariette; sa voix me frappe, je la reconnais, c'est Amélie. Je fus indigné. Mais c'était encore trop peu: j'apprens le lendemain de son Amant lui-même, qu'elle l'a banni, & qu'elle

donne dans le desordre le plus décidé. Je me rends aussitôt chés elle : il était tard ; en approchant de sa maison, une Vieille me considère attentivement, & me trouvant ce qu'il lui faut, elle me dit de la suivre. Sans répondre, je m'éloigne de cette malheureuse, & j'entre chés Amélie. — Oh oh ! me dit alors la Vieille, vous connaissez ma maitresse ! — Cette vile créature est à vous, madame, dis-je à Amélie — ? Mademoiselle de Q. . demeure interdite : mais j'en comprenais assez ; je lui fis des reproches : alors elle lève le masque, & nous nous quittons pour ne nous revoir jamais. Quelle fin, mon ami, pour le frère, plus triste encore pour sa sœur ! Tous-deux étaient nés pour être heureux ; une mauvaise éducation, l'embrassement d'une vie pour laquelle ils n'étaient pas faits, des passions non-refrénées les ont perdus, & l'amour ne fut pour eux qu'un poison funeste.

Notre sort est bien différent, mon cher Vicomte ; nos charmantes compagnes épurent en nous le sentiment délicieux qu'elles ont fait naître. Il n'est pas jusqu'aux petits caprices de madame de Saint-A. ., qui ne la rendent plus piquante & plus adorable. Tu vas juger de ses dispositions par une Lettre qu'elle vient de m'envoyer afin que je la mette dans mon paquet, & que, par un effet de sa vivacité naturelle sans-doute, elle a oublié de fermer : je la laisse sous cachet-volant pour que tu la voye ; car je ne présume pas que madame de Th. . soit disposée à te la montrer. &c.

LETTRE de m.^{me} DE S.^t-A.^{..} à m.^{me} DE TH.^{..}

EN-VÉRITÉ, mon aimable sœur, c'est un pesant fardeau qu'un amant trop tenace : pour m'en débarrasser, j'ai presque désiré mon mariage : le voilà fait, & mon sort n'est pas encore changé : il faut prendre patience, & croire que le ciel n'aura pas fait tout exprès pour moi le plus grand des prodiges, un mari constant. Tu vois, chère Léonore, que je me prépare à supporter gaîment ma disgrâce, lorsqu'un volage me négligera ; je compte là-dessus, & de loin j'entens bruir l'orage sans m'en effrayer. Pour toi, ma trop sensible amie, je te plains : tu t'es avisée de regarder comme une chose impossible, que l'homme qui t'est si chère puisse jamais changer ; desorte que lorsque cet effet naturel résultera de l'habitude de te voir, tu te désespéreras. Mais, là, en bonne foi, ma sœur, es-tu raisonnable ? Parce que nous serons tendres, constantes, fidelles, prétendre que les hommes le soient ! C'est précisément-là ce qu'on appelle exiger trop d'un mari. Payons nous de raison, & n'ayons pas l'orgueil de croire que notre attachement, nos soins, nos prévenances, nos caresses & notre vertu même soient toujours capables de faire leur bonheur ; leur tendresse est fougueuse comme les torrens, & comme eux ne dure guères plus d'un jour (*). Ma chère, ces amans, ces

(*) Flumina perpetuo torrens solet acrius ire ;

Sed tamen hæc brevis est, illa perennis aqua,

Quid. de Remed. v. 255

époux, en apparence si dévoués, qui se croient eux-mêmes, & de la meilleure-foi du monde, éperdûment amoureux, souvent ne sont qu'éblouis par quelques attraits. Les vertus devraient donner le prix à la beauté, ils le disent eux-mêmes; & ce sont nos grâces, nos appas qui leur font estimer nos vertus. C'est une grande différence, ma sœur, & tu conçois bien qu'en perdant de nos charmes, l'amour de nos maris, leur respect, leur admiration, leur estime même, tout cela diminue furieusement, ou s'éclipse tout à-fait; une femme vieille & laide est vertueuse sans mérite. Mais ce n'est pas encore tout, l'habitude ordinairement a sur les maris le même effet que la perte de la beauté: nos attraits n'ont plus rien de séduisant pour eux, longtemps avant que nous en ayions rien perdu aux yeux des autres hommes. Voilà, charmante sœur, la révolution qu'une femme raisonnable doit prévoir.

Ce sont-là des vérités dures, mais en sont-elles moins des vérités? Écoute, mon amie, je ne cherche pas à te chagriner; mais je voudrais que tu te préparasses davantage à tout événement. Je t'aime, ma sœur, autant que moi-même; si je te voyais un jour malheureuse... Ah! daigne m'en croire, ne confions pas toutes nos espérances à l'amour; comptons davantage sur l'amitié: tes sœurs & ton amie seront plus constantes qu'un époux.

Ces pensées m'occupent depuis que je suis mariée: elles me rendaient rêveuse; j'ai vu

qu'il falait prendre un parti : le voila , ma chère. Ne va pas imaginer que l'humeur dictée à une Insensible tout ce que je viens d'écrire : je crois en-vérité que je ne le suis plus ; monsieur de Saint-A. s'y prend de manière... Madame de M... avait raison de me dire , que ce n'est pas soi-même qu'il faut consulter, pour faire un choix , mais les personnes desintéressées. Le Comte est en effet digne de mon attachement ; notre respectable maman , qui voit comme il est tendre , sincère , complaisant , ne peut tarir sur ses louanges... Eh ! les voila , mon amie , ces hommes cruels ; ils nous accoutument à ne pouvoir nous passer d'eux , à mille douceurs... dont la privation doit un jour nous causer des larmes amères... N'importe, dussions-nous faire des ingrats.. Je rougis de ce que j'allais dire... Prenons des précautions contre la douleur que nous causera leur légèreté , moins pour nous-mêmes , que pour conserver encore , après leur injustice , quelques agrémens , quelques ris , qui puissent les rappeler à nous.

Cependant , chère amour , goûte la douceur d'être adorée , comme si elle devait être éternelle : car maintenant que manque-t-il à ton bonheur ? rien du tout ; mais tu manques au mien ; & tandis qu'une autre amie te console , moi , je languis : viens être mon refuge , & me sauver quelquefois des attentats (oh ! je les nomme ainsi) d'un homme qui me force de l'aimer. Adieu , chère sœur , &c.

P.S. Ma sœur de J. va marier Luce avec un homme fort aisé ; le Comte lui fait une dot honnête. Cette bonne fille a mis pour condition qu'elle ne quitterait pas sa maitresse, & il a falu que l'amant en ait passé par-là. Juliette est bien flatée de cet attachement ; elle aimait beaucoup Luce, & ce dernier trait la lui rend infiniment chère : hier elle lui promit devant moi, qu'elle ne consentirait jamais à l'éloigner d'elle.

On se communiquait toutes les Lettres qu'on recevait de France ; celle du Comte de Saint-A. donna lieu à de tristes réflexions sur les égaremens de la jeunesse & sur les malheurs irréparables qui suivent une éducation négligée. Le Maréchal de Th. sur-tout s'éleva contre ces professions qui privent la patrie de citoyens, le Prince de sujets, & l'État de membres utiles ; il cita des exemples de leur dépravation, quand ce sont des hommes, & d'abus déplorables lorsque ce sont des femmes. Ce qu'il dit là-dessus fit comprendre aux amis d'Angleterre, que les honnêtes gens de tous les pays pensent de la même manière sur le Monachisme.

La Lettre de madame de Saint-A. à sa sœur occasionna bien des entretiens entre la jeune Marquise & madame de Th. : elles consultèrent leurs respectables amies, qui ne purent les rassurer ; Suzette les avait sérieusement inquiétées. Mais je vais, dans un moment, donner quelques détails qui acheveront le tableau de la conduite de tous ces jeunes époux.

LE Comte de T^m se disposait à parcourir les trois Royaumes de le Grande-Bretagne, avec sa famille, pour en connaître le langage & les mœurs; mylord G^m & sir Basil devaient les guider, lorsqu'on apprit que la rupture éclatait entre les deux Couronnes. Des prétensions dans l'Amérique, & la fixation des limites d'un pays nommé l'*Acadie*, furent le sujet d'une guerre sanglante, dans laquelle des milliers d'hommes ont perdu la vie : ou, pour donner une plus véritable cause, l'Angleterre était lasse de la paix : l'ambitieux citoyen de cette Monarchie républicaine voulait envahir tout le commerce, reprendre l'empire des mers, & faire des conquêtes qui le lui assurassent pour longtemps. Il ne fut donc plus question que de retourner en France. Je ne parlerai point des regrets que mylady C^d.C^m, mylady G^m & l'épouse de sir Basil témoignèrent aux Dames Françaises; la perspective d'une éternelle séparation, les attendrit toutes également. Andrew accompagna le Chevalier jusqu'à Douvres. Ils eurent ensemble un long entretien, qu'ils terminèrent, en s'embrassant tous deux avec larmes. — O monsieur, disait Andrew, ne permettez-vous pas que j'aye quelque mérite aux yeux de Dieu? voulez-vous abuser du pouvoir de bienfaire qu'il vous a donné par-dessus moi? Je laisse de-même aux Lecteur à s'imaginer comment ces Maîtres adorés furent revus de leurs gens, & je passe à la seconde Partie de ce dernier Livre.

§ II.^D

EFFETS DU MARIAGE sur les différens Caractères.

TOUS les caractères, même les plus bizarres, peuvent être heureux dans le Mariage; il ne s'agit que du choix des moyens. Mais qui les prendra? La femme: c'est entre ses mains qu'est le dépôt du bonheur; c'est d'elle qu'il dépend, qu'elle soit esclave ou maîtresse. L'homme dès qu'il n'est pas tranquille, aimé, respecté dans sa maison, a droit de se plaindre de son épouse. De son côté, le mari doit la protection, la sûreté, l'abondance, ou tout-au-moins la suffisance. S'il s'égare, la femme n'a droit de le ramener que par la douceur: s'il remplit ses devoirs, elle doit lui rendre son existence délicieuse: voilà sa tâche, & tel est l'ordre de la Nature dans l'état de sociabilité; la raison & la Religion prescrivent la même chose: la femme du Payfan aisé qui vit loin de la corruption des villes, s'en acquitte admirablement; & les estimables Épouses dont je parle dans ces Mémoires, surent y joindre l'art qui manque à la première.

L'insouciance naturelle au Vicomte de Th... n'était pas propre à rassurer sa jeune épouse sur l'inconstance dont elle était menacée. Le Chevalier de T... se proposa de la tranquilliser: il prit en particulier sa fille & Léonore, pour leur donner un modèle à suivre dans la

conduite de Louise envers lui. Ce Récit intéressant les persuada qu'il n'est presque point de mari avec lequel une femme sensée ne puisse vivre satisfaite, qu'il soit constant ou léger. Mais n'ayant pu retrouver cette histoire du Chevalier, je reviens aux différens caractères des jeunes Époux.

Naturæ sequitur semina quisque suæ. Prop. l. 3, eleg. 8.

JE dirai peu de chose du Comte & de la Comtesse de J., que l'on connaît déjà. L'intimité dans laquelle ils vécurent avec monsieur & madame de T.; l'âge qui meurissait le Comte, ses fautes même, & les dangers que son bonheur avait courus, lui faisaient une nécessité de vivre bien avec sa femme: il en fut aimé, dès qu'il prit les moyens pour l'être. Il vint un temps où la disproportion qui était entr'eux disparut: car une femme, à quarante ans, ne vaut qu'un homme de soixante; & l'avantage des unions où le mari est le plus âgé, c'est que chaque année apparie de plus-en-plus les époux, qui se trouvent enfin de niveau: au lieu que si c'est la femme, la proportion diminue chaque jour. La Comtesse de J., devenue mère de deux garçons & de trois filles, ne songea qu'à les bien élever; les soins maternels ne permirent plus l'entrée de son cœur à des feux non légitimes. Loin de s'imaginer faire grâce à son mari en l'aimant, un temps vint qu'elle regarda l'attachement qu'il avait pour elle comme une faveur. Tel sera le sort de toutes les Belles; je

les prie de ne pas l'oublier. Madame de J... pour le dire en passant, avait un caractère bon, honnête; mais facile: la perdre ou la sauver était la chose la plus aisée. Je souhaite une pareille femme à quiconque vit isolé, ou ne voit qu'une société bien choisie.

MONSIEUR de M... était plus jeune de trois ans qu'Adelaïde d'E... C'est ici l'autre genre de disproportion dont je viens de parler. Ordinairement (si l'inégalité d'âge n'est pas trop forte) le commencement de ces mariages est très-heureux: car, en-premier-lieu, un jeune-homme aime toujours davantage une belle femme plus formée que lui: secondement; la femme étant faite pour gouverner l'intérieur, dans la réalité le mari n'est que son bras droit, son homme-de-confiance; on conçoit que sous ces deux points-de-vue, la femme avancée est tout-d'un-coup à sa place; & que celle qui est beaucoup plus jeune que son mari, se trouve d'abord moins propre à commander; elle est, pour-ainsi-dire, durant quelques années, plutôt fille que maitresse: cependant il s'en faut bien que l'on doive conseiller d'épouser une femme avancée; j'en ai donné les raisons plus haut. Adelaïde commanda chés elle: en se mariant, elle n'avait point ce qu'on nomme de l'amour pour son mari; elle ne lui trouvait pas une figure séduisante, mais elle l'estimait; & lorsqu'elle eut entièrement pénétré son caractère, le goût qu'elle prit pour lui, fut plus solide, que si l'amour avait déterminé son choix. De

son côté, monsieur de M... ressentit longtemps pour elle la plus vive passion ; un fils qu'elle lui donna , la lui rendit encore plus respectable : mais, à la longue, le sentiment s'usa ; il se surprit un jour à désirer une autre femme que la sienne : il n'aurait pas toujours été vertueux , si la société des amis sages que son épouse lui donna , dans la famille du Comte de T..., n'eût banni de son cœur ce vice dangereux (*), le plus grand obstacle à la pureté des mœurs chés les gens-du-monde : ainsi, lorsque l'attrait du plaisir l'entraînait dans le précipice , il s'arrêta , ne pouvant se résoudre à devenir indigne à ses propres yeux de leur estime , de leur affection , en manquant à celle qu'ils aimaient : dans la suite , sa liaison plus intime avec le Marquis de T..., le projet d'une alliance de Roger de M... son fils , avec la fille de cet ami , les soins de l'éducation, la présence de ses enfans , ramenèrent le calme dans son cœur.

Mais le Comte de J... & monsieur de M... étaient, le premier, un libertin las de l'être ; le second, un jeune-homme que l'exemple de son frère aîné avait rendu circonspect & timide ; qui songeant de bonne-heure à son avancement , avait recherché les emplois &

(*) *Otia si tollas , periére Capidinis arcus...*

Queritur Ægisthus quare sit factus adulter?

. desidiosus erat.

Ovid de Remed. vv. 139-141.

Cedit amor rebus ; res age , tutus eris , dit-il ailleurs.

la fortune ; l'amour fut pour lui le délassement de ses travaux journaliers : il aimait sans y songer ; peu en garde contre ses passions , qui n'avaient pu se faire sentir bien vivement dans le train d'une vie occupée, il les écoutait sans se douter qu'elles pussent le porter au desordre : heureusement il trouva longtemps dans sa femme de quoi le fixer ; & lorsque le charme de la beauré cessa , que ses passions furent excitées par des objets aimables , il était déjà lié par tout ce que révère l'homme honnête , les devoirs de la paternité , les égards que mérite une compagne estimable , & le respect qu'on doit aux mœurs de ses amis.

PASSONS maintenant à des caractères plus marqués. Le Vicomte de Th^r & le Comte de Saint-A^r sont deux extrêmes : l'un regarde l'hymen comme le repos de l'amour ; il a besoin d'être aimé , les rigueurs le rebute- raient & pourraient l'aliéner : l'autre au contraire , veut conserver dans le mariage l'agitation des Amans ; une passion trop marquée dans sa compagne lui deviendrait fastidieuse. Le premier épouse une femme dont il est adoré ; le second s'attache à une jeune- personne qui le hait , & ne le prend que par obéissance pour ses parens : Suzette savait que le Comte avait aimé ; son extrême délicatesse s'en trouvait blessée : ce motif était le seul ou le principal. Suivons maintenant la conduite de ces deux hommes jusqu'à l'âge qu'ils ont aujourd'hui , où l'on voit en eux

des Pères-de-familles, dont les enfans sont prêts à former les nœuds du mariage.

LE VICOMTE DE TH^r continua de vivre avec son père: le Maréchal en voyant sa bru de plus près, devint extrêmement tendre pour elle. Mais son fils s'habitua fort vite au bonheur qu'il avait ardemment désiré; l'ivresse se dissipa: la raison qui la remplaça pour toujours ne lui montra plus une divinité dans sa femme, mais une compagne aimable & vertueuse. Il commença pour-lors à s'occuper d'affaires, à rechercher les délâssements, tels que la chasse, de petits voyages dans les différentes provinces du Royaume. Son épouse fut alarmée de cette ombre d'indifférence: elle disait un jour à la Marquise de T^{...}: —J'aimerais mieux une vertu qui vient après l'égarement & l'expérience, que la tiède bonté qui ne s'est jamais démentie, & ne doit jamais s'enflâmer—. Lorsque la paix eut succédé à la guerre dont je vais parler, il voulut voir l'Europe entière. Léonore eut quelque peine à s'accoutumer à ces absences; ses pleurs coulèrent souvent; le Maréchal employa toute son éloquence pour la rassurer. Mais le temps fut le plus puissant consolateur; ce fut le temps qui fit voir à madame de Th^r que son époux était incapable d'aucun autre attachement; il lui prouva que vingt ans de mariage n'avaient pas apporté plus de changement dans les sentimens de son mari, que les huit pre-

miers jours. Elle le trouva dans tous les temps, plein d'amitié, de confiance, de douceur. Alors elle se dit à elle-même : — *Mais j'étais donc heureuse, quand je me plaignais ! je le suis donc encore !* & cette consolante découverte a répandu la sérénité sur son automne.

Telle était sa situation, lorsqu'elle perdit le Maréchal. Depuis cette mort, le Vicomte qui se reposait auparavant sur son père, pour faire une société à Léonore, devint plus assidu. D'ailleurs, il avait acquis toutes les lumières qui étaient le but de ses voyages : sa conduite actuelle prouve que les caractères *doux & froids*, sont les plus uniformes & les plus agréables dans leur automne & dans leur hiver. A le voir à-présent, l'on dirait qu'il a pour sa femme tout l'empressement & toute l'ardeur des jeunes époux.

QUANT à monsieur DE SAINT-A", ce fut autre chose. Il remit tous les soins des amans au temps qui devait suivre le mariage. Comme sa maîtresse ne lui fournissait aucune occasion de marquer ce qu'il sentait pour elle, cette manière devenait indispensable. Madame la Baronne d'E... lui disait quelquefois : — Mon cher Comte, vous êtes un parti avantageux pour ma fille ; elle n'en trouvera jamais un qui vous vaille : mais prenez garde de lui trop sacrifier : il semble qu'elle ne vous rendra pas aussi heureux que vous méritez de l'être ; j'aime mieux vous parler contre moi-même, que de vous exposer à des repentirs.

—Laissez, madame, lui répondit-il, laissez-moi le soin de me faire aimer; le succès des moyens que j'emploierai est infaillible : loin de vouloir l'être à-présent, j'imagine qu'il vaut mieux n'acquiescer son cœur qu'après le mariage; le prix n'en sera que plus flatteur.

—Mais, si ces moyens n'avaient pas l'effet que vous en attendez ? Il est des cœurs... —Point, madame; &, si je puis le dire sans fatuité, cette vertueuse Comtesse de T... qui me protège auprès de vous, ne se fût jamais aussi vivement intéressée pour moi, si la certitude que je l'adorais ne l'avait disposée en ma faveur—.

En effet, le jeune Comte eut l'attention, jusqu'à son mariage, de ne se pas rendre incomode par trop d'assiduité : il montra qu'il aimait ardemment, lorsqu'il put le faire devant la Barone ; s'il se trouvait seul avec Suzette, il était réservé : par cette conduite, il évitait les petites querelles. Cependant il falut presque la contraindre à recevoir la main du Comte ; & s'il n'eût pas eu pour lui les conseils que venait de donner madame de M... avant son départ, les insinuations de madame de J., l'autorité d'une mère respectée, & les ordres d'un père absolu, jamais ce mariage ne se fût accompli. Le Baron d'E... avait tenu la même conduite avec toutes ses filles. —Celui qui vous plaît davantage, leur disait-il, est peut-être celui qui ferait votre malheur : c'est à mon expérience à vous guider, & non pas à l'aveugle passion de l'a-

mour : dès qu'un homme est aimable , cela doit vous suffire ; vous l'aimerez toujours assez quand il en fera temps—. Cette maxime du Baron , ne souffre en effet que très-peu d'exceptions.

Le jour des noces, Suzette marqua beaucoup d'humeur ; & le coucher de la Mariée fut le plus cérémonieux sans-doute qu'on ait vu depuis un siècle. La Barone & madame de J... employèrent inutilement les exhortations & les caresses ; il falut la laisser avec sa femme-de-chambre. Cependant le Comte était dans un cabinet voisin , d'où il entendait toute la scène , & voyait dépouiller la rebelle , qui défendait chaque pièce de son ajustement. Les appas qu'il découvrait n'étaient pas propres à le consoler des refus qu'on lui préparait. Vers le milieu de la nuit , lorsque le sommeil se fut emparé de la belle Insensible, la femme de-chambre la trahit ; elle se retira doucement , & le Comte prit la place qu'il avait droit d'occuper : mais , comme les nouveaux époux de Sparte , il ne put , durant longtems , obtenir des faveurs , qu'en surmontant les dédains , les larmes , & quelquefois une résistance vigoureuse. En était-il moins heureux ? Non sans-doute , & les deux époux y gagnaient.

La Barone d'E... ayant perdu son mari , elle se rendit à la prière que le Comte & la Comtesse de Saint-A... lui firent de demeurer avec eux : cette Dame eut occasion de con-

naître alors la manière dont son gendre se promettait un plein succès; elle vit qu'il laissait à son épouse une liberté, qui la rendait souveraine dans sa maison : les humeurs, les petits caprices, il paraissait ne pas remarquer tout cela. Un jour madame d'E^m lui dit qu'elle voulait parler à sa fille, pour l'engager à montrer plus de complaisance. — Eh! laissons-la, madame, lui dit-il, faire ce qui lui plaît : je suis disposé pour elle de manière que sa satisfaction fait mon bonheur; tout ce qu'elle desire me convient encore davantage; la contraindre, ce serait me faire souffrir moi-même : je l'adore; elle est à moi; que me faut-il encore? Prenons le parti de ne la jamais contredire, & ce sera le moyen de l'amener bientôt à n'avoir plus de caprices : madame, ce ne sont pas les fantasques, les gens pétulans qui font le plus ce qu'ils veulent; c'est l'homme tranquille, qui voit leurs mouvemens en restant immobile; c'est lui seul qui gouverne, & son immobilité même, semblable à celle de l'Être-souverain, assure son empire—. Ni l'époux ni la mère ne s'opposèrent donc plus à rien : insensiblement le caractère de Suzette, que les contradictions eussent aigri, commença de s'adoucir; devenue plus tranquille, elle fut capable de remarquer les complaisances qu'on avait pour elle, de les sentir. Alors elle ouvrit son cœur à sa mère : — J'étais injuste, lui dit-elle un jour, j'abusais de vos bontés & de celles

de l'homme auquel vous m'avez donnée : je reconnais , madame , que je suis plus heureuse que je ne le mérite... Chère maman ! aidez-moi de vos avis , donnez moi vos ordres ; je veux les suivre , pour réparer ma conduite passée , & me rendre digne de ce que l'on fait pour moi—. Maris sensibles , tel fera toujours le terme de vos complaisances , si vos femmes les doivent à l'amour , & non à la pusillanimité.

Le caractère du Comte de Saint-A .. était beaucoup de douceur , unie à un goût très-vif pour les femmes : ce goût en lui-même n'est pas un vice ; s'il le devient , c'est par la manière dont il s'exerce. Il est des hommes qui regardent une femme aimable comme une divinité ; leur cœur , toujours sur leurs lèvres , vole après toutes les Belles : une paraît enfin qui les fixe : s'ils l'obtiennent , ils sont heureux d'abord autant qu'il est possible de l'être ; leur malheur est certain , si les convenances les en éloignent pour toujours , à-moins qu'une autre , égale en mérite , & qui surpassera la première par quelques avantages , ne vienne remplir le vide. Mais il n'est point de cœurs où le sentiment s'éteigne aussi vite ; ils passent d'une extrême ardeur au dernier degré de l'indifférence , si l'objet de leur passion répond à leur tendresse de toute la plénitude de la sienne : comme ils doivent toujours être tenus en haleine , dès qu'une Belle ne leur oppose plus rien , ils en desirent

une autre. Le Comte de Saint-Aⁿ était formé sur le modèle que je viens de tracer : il aima la Comtesse de T^m jusqu'au délire : Suzette, aussi belle & plus jeune, lui succéda ; le Comte fut assés heureux pour avoir le cœur de sa femme à conquérir, & ce fut ce qui assura sa félicité. Les caractères tels que le sien ne peuvent être découragés par les difficultés du dehors, c'est-à-dire, dont le principe est dans les autres : mais en tout semblables au feu que l'air extérieur enflâme, si rien ne les excite, ils s'amortissent & s'éteignent. Dans la suite de sa vie ; l'amour de Suzette, assaisonné de légers caprices, fut pour son époux un ventilateur favorable, qui maintint sa tendresse dans toute sa vivacité : il fut heureux ; mais il ne pouvait l'être qu'avec elle.

DE tous les Amis du MARQUIS DE T^m, dont je viens de parler, il n'en est point dont le caractère soit préférable au sien : il n'est aucun d'eux qui fût aussi capable de vertu, de se soutenir lui-même, & de vaincre tous les obstacles. C'est que l'âme de monsieur de T^m avait un ressort infini ; toujours dirigée vers l'honnête & le beau, qui l'attirent puissamment, elle lui fait aimer la vertu pour elle-même ; c'est-à-dire, parce qu'elle est difficile, & qu'il est glorieux d'y atteindre. Il suffisait de lui montrer qu'une action, une privation étaient réellement utiles & belles, pour qu'il s'y soumit ; les difficultés, loin de le rebuter,

étaient à ses yeux le type de la vertu (*). Ainsi le Marquis n'aima pas seulement son épouse parce qu'elle était ce qu'il pouvait prétendre de mieux, comme le Comte de J...; ou, parce qu'elle mêlait les roses du plaisir aux soucis des affaires, comme monsieur de M...; ou, parce qu'elle rendait son cœur tranquille par une tendresse sans bornes, comme le Vicomte; ou, parce qu'elle savait exciter son ardeur, & se rendre provoquante par des dédains, de la réserve, comme le Comte de Saint-A...; mais il aimait Hélène, par tous ces motifs; & plus encore, parce qu'il est rare & difficile, autant qu'il est bien, qu'il est beau, qu'il est du devoir de l'homme honnête, du sage citoyen d'aimer uniquement la femme. Ce motif était le plus puissant; & le temps, la perte même de la beauté ne firent que le fortifier.

— — — — —
A-PEINE le Comte & le Chevalier de T... se voyaient réunis au sein de leur famille, que la Discorde & la Guerre soufflèrent le poison dans toute l'Europe. Les Troupes se rassemblaient, l'on complétait les anciens Corps, & le Prince en créait de nouveaux: c'est une nouvelle carrière qui va s'ouvrir pour

(*) Monsieur le Marquis de T... avait souvent à la bouche ces trois vers d'*Ovide*:

Est Virtus placitis abstinuiffe bonis.

Epist. 16.

Nulla nisi ardua Virtus.

De Aru.

Invia Virtuti nulla est via.

Metamorphos. 14.

le Marquis & ses amis. Il ne me reste plus qu'à parler de ses campagnes: mais j'abrègerai, parce qu'il n'est question dans ces Mémoires, que de l'homme-privé, & non du héros.

Un matin, le Marquis était auprès de sa jeune épouse: tandis qu'on l'habille, il lui dit de ces douceurs que l'amour suggère, & que l'hymen fait trop tôt négliger; il s'émancipe quelquefois, & porte un charmant désordre dans sa parure: Hélène, qui se défend, l'augmente en voulant le réparer; elle se lève, s'échappe, revient, agace le Marquis, & fuit encore: l'amour & la joie brillent dans ses regards... Jeune & naïve Beauté, vous ignorez que ces amusemens si doux vont cesser, & que la guerre, la guerre cruelle est sur-le-point de vous séparer!... En effet, tandis que ces jeux charmans les occupent, monsieur de T... vient trouver son fils dans l'appartement d'Hélène. Dès qu'il paraît, les deux époux volent dans ses bras: le Comte s'arrête quelques instans, pour jouir du spectacle de leur félicité.

— Mon fils, dit-il enfin, que je dois rendre de grâces au ciel! je vois que vous êtes heureux autant que je l'ai désiré; & la Souveraine-Bonté vient de m'accorder un bien que je n'eusse osé souhaiter, en me rendant mon frère, ton père, ma chère fille: mais sans l'heureuse union de mes enfans, dont je suis témoin, y aurait-il des biens auxquels nous fussions sensibles! C'est à vous que nous de-

vons notre satisfaction & tous nos plaisirs—. Et s'interrompant tout-à-coup : —Mon fils, mon ami, ajouta-t-il, le temps de remplir les devoirs indispensables de notre condition est arrivé ; la patrie demande nos bras, & peut-être nos vies : il faut mériter Hélène & le bonheur par des exploits éclatans, après t'en être déjà rendu digne par les vertus modestes qui font le bon Citoyen : viens, mon ami, ton père va te conduire ; il te doit aussi l'exemple de la valeur—. Le Marquis tressaille à ce discours ; il embrasse son épouse, la quitte, vole dans les bras de son père, & revient à elle, sans s'apercevoir qu'elle pâlit, & que ses larmes vont couler. Le Comte est lui-même surpris de la vivacité de ses transports. Hélène se détourne, & cherche à cacher son visage, pour dérober à son époux, à son père même les pleurs qui vont inonder son sein, mais qu'elle a honte de répandre.

Monsieur de T... jète les yeux sur la jeune Marquise : —Eh ! quoi, ma fille, de l'enfance, de la faiblesse, lui dit-il ? votre devoir est d'être honnête, sage, de bien gouverner votre maison : le sien (montrant son fils) est d'avoir ces mêmes qualités, & d'y joindre la vaillance, le zèle pour le Prince, & l'amour de son pays. Les enfans d'un Gentilhomme naissent pour défendre la patrie : ils sont à elle avant d'être à leurs parens ; & ce n'est qu'après avoir servi l'État, qu'il leur est permis de se livrer tout-entiers aux devoirs sacrés de

la nature , en qualité de fils , d'époux & de Pères. — Eh ! monsieur , répondit Hélène , je suis bien-loin de vouloir l'empêcher de courir à la gloire ; le ciel m'est témoin que le plus cher de mes desirs est de voir mon époux se distinguer : & s'il ne montrait une ardeur trop vive , s'il avait besoin d'être excité , je ferais la première à lui inspirer du courage ; mais , ô monsieur , voyez comme il pétille ; réglez , je vous en prie , son impétuosité ; qu'il revienne plutôt blessé que sans gloire , mais qu'il revienne... Ah ! mon cher époux , prend soin d'une vie dont la mienne dépend : songe à ta mère , à ton vertueux père , au mien... Mon aimable ami , il n'en faut pas douter , si la témérité te précipitait dans un danger certain , que ton père te vît prêt à périr ,... il te suivrait , il périrait aussi , & ne te sauverait pas... Mon ami , mon époux , ramène-nous ton père , prends soin d'un homme que nous adorons... Et vous , mon cher papa , répondez-moi de mon époux... tous-deux , répondez-moi l'un de l'autre— ! A ces témoignages d'un vertueux amour , le Marquis demeure interdit : sa joie se modère , la tristesse succède , mais non la faiblesse : il voit ce qu'il va quitter , & perdre peut-être ; il prend la main d'Hélène , la presse de ses lèvres , & lui dit : — Mon aimable compagne , chacune de vos paroles est un trait déchirant : cessez , ah ! cessez de vous abandonner à cette douleur , plus cruelle contre moi que contre

vous-même : je vous ramènerai notre père , & je recevrai de votre main les lauriers de la victoire mêlés aux myrthes de l'amour. Non, ma charmante épouse , cette vaine fumée qu'on nomme gloire , ne me flatterait pas sans vous. — Eh ! c'est-là , mon fils , interrompt le Comte , ne pas penser juste. N'est-ce donc qu'après la gloire que vous allez courir ? Vous avez raison de la nommer une vaine fumée , qui peut être notre unique but dans une Course , dans un Tournois : Mais , mon fils , lorsqu'il s'agit du service de l'État , il s'en faut bien que ce soit elle seule qui nous doive guider : le desir insatiable de la gloire dans les Généraux , a plus fait périr d'armées Romaines , que le manque de courage. Voyez ce Crassus , dont nous lisions l'autre jour l'histoire ensemble ; il perdit son armée , son honneur , son fils & la vie , parce qu'il voulut égaler la renommée des Pompée & des César. Grand exemple pour tous les ambitieux , qui prennent leur audace pour de la valeur , & la témérité pour du courage ! Voyez d'un autre côté , le sage Fabius ; c'est en refusant la bataille , en se laissant traiter de lâche , qu'il sauva Rome : (*cunctando restituit rem*). Voyez Duguesclin , Bayard , Henri , Condé , Turenne , Saxe , tous ces héros ont montré de la valeur éclairée par la prudence , excitée par l'amour du bien public. Il y a quelquefois , mon ami , bien de la grandeur , à ne pas vouloir user de l'occasion de faire briller son cou-

rage. Ceci me conduit naturellement à vous donner un important avis : Laissez le vulgaire fronder la conduite des Généraux , qui ne doivent ni ne peuvent lui rendre compte de leurs motifs ; la disposition la mieux entendue n'est quelquefois pas couronnée par le succès : alors une foule de prétendus politiques font le procès au vaincu : S'il avait attaqué , disent les uns , il eût remporté la victoire : S'il se fût tenu en repos , disent les autres , l'ennemi se serait consumé lui-même. Ignorans téméraires (s'écriait autrefois à Rome Paul-Émile) loin du danger, au sein de la mollesse & de l'oisiveté des villes , vous prétendez juger de ce que vous ne connaissez pas ! Mon fils , mille accidens imprévus nécessitent ou retardent le combat : deux partis , dont il faut ordinairement que l'un soit battu , où les hommes valent des hommes , dans qui l'envie de vaincre est la même , doivent se tâter longtemps ; une simple négligence dans l'exécution des ordres donnés , peut enlever tout l'avantage , & causer une déroute complète. Mon fils , allons combattre , moins pour être considérés , vantés , célèbres , que pour être véritablement utiles en faisant notre devoir—.

Le Comte , en quittant son fils , lui apprend que leurs équipages étaient prêts ; qu'il ne l'avait pas averti plutôt , afin de prolonger le plus qu'il était possible la tranquillité d'Hélène , & qu'ils partaient le lendemain avant lever du soleil. Il dit à la jeune Marquise :

—Votre père vous reste , ma fille ; vos soins lui sont nécessaires ; tâchez d'être toujours en état de les lui rendre... Ma chère fille , je te recommande ta seconde mère : nous la laissons... te souviendras-tu, ma fille, que seule tu peux lui tenir lieu de tout ce qui lui est chère ?

Dès que le Comte fut sorti, madame de T... se rendit auprès d'Hélène , pour la soutenir de ses conseils. Elle y réussit difficilement. Dans l'après-midi , les amies de la jeune Marquise qui venaient d'être instruites comme elle , du départ de leurs époux , accoururent mêler leurs larmes aux siennes, & Suzette elle-même , dit tout-bas : —Si nous devions ne les plus revoir !

Le moment du départ est arrivé. Le Comte qui vient de recevoir avec fermeté les adieux d'une femme qu'il chérit , ne peut retenir ses larmes , lorsqu'il se sent pressé dans les bras d'Hélène , qui lui dit en sanglotant : —Mon papa, faites-le partir : qu'il ne voye pas ma faiblesse ; elle l'affligerait trop : mon cher papa ! ah quand vous reverrai-je tous-deux ? quand serai-je dans vos bras , transportée de joie , comme à-présent j'y suis accablée , anéantie de douleur—! Leurs chaises les attendaient à quelque distance de l'hôtel : le Comte enlève la jeune Marquise, la met dans les bras de madame de T... , & profitant du moment de leurs premières caresses , il entraîne son fils. Ils étaient déjà loin , que leurs épouses espéraient encore de les revoir.

M.^{me} de T... conduisit ensuite sa fille auprès

du Chevalier ; & les consolations de ce père rendre furent un baume salutaire pour le cœur d'Hélène. Le Comte & le Marquis écrivaient tous les jours ; le Vicomte de Th^r, messieurs de M^{re}, de J^r & de Saint-A^r, tous, dans leurs Lettres s'efforçaient de tranquilliser la jeune Marquise & ses amies.

Je ne célébrerai pas les glorieuses actions d'un homme que je révère. Je dirai seulement que messieurs de T^{...} portèrent dans les Armées cette générosité de caractère, cette respectable philanthropie que j'ai montrée en eux dans le cours de ces Mémoires. Ils furent les pères de leurs Soldats, qu'ils visitaient tous les jours, veillant sur leurs mœurs, leur inspirant des sentimens de Religion, & prévenant leurs besoins réels. La valeur de ces dignes Officiers ressembloit à celle de Turenne, dont ils avaient les vertus, elle ne s'exerçait que contre l'ennemi armé. La guerre étant malheureuse pour nous, les occasions de se distinguer ont été rares : le Régiment du Marquis fut entièrement défait dans l'Électorat d'Hanovre. Dans cette déroute, le jeune Colonel sauva la vie à son père, auquel il céda son cheval, après que celui du Comte, qui était blessé, eut été tué sous lui. Le Marquis le suivait à pied, en combattant le sabre à la main, lorsqu'il aperçut un Officier ennemi qui venait d'être renversé. Il va hardiment prendre son cheval au milieu des Hessois, saute légèrement dessus, & suit son

père à-toutes-bridés. Le témoignage que les Officiers-généraux rendirent au courage du Marquis en cette occasion, lui fit obtenir la Croix-de-saint-Louis dès la première campagne. Mais ce prix de la valeur n'était pas le plus flatteur, l'amour lui en réservait un plus doux, dans le cœur d'Hélène & de sa mère.

A la fin de la campagne, monsieur de T^{...} proposa à son fils d'obtenir pour lui la permission d'aller passer l'hiver à Paris. Quelle que fût la tendresse du Marquis pour son épouse, il eut la force de remercier son père; & touchant les marques de distinction qu'il vient de recevoir: —Monsieur, répond-il, je suis loin de croire que j'ai mérité ceci; souffrez que je m'en rende digne, avant de me montrer à ma mère & à mon épouse. Mon père, ne sommes-nous pas utiles ici? —Notre devoir nous y retient, mon ami; j'aurais demandé votre retour comme une grâce. —J'espère, monsieur, n'en désirer jamais pour me dispenser de mon devoir—.

Le Marquis, toujours conduit par son père, fit ses dernières campagnes sous un jeune Prince l'amour de la Nation, & digne des Héros dont il descend: l'Époux d'Hélène eut part à la gloire dont son illustre Commandant se couvrait. Enfin la paix se conclut, & le réunit pour toujours à son épouse.

Mais le Comte, le Marquis & leurs amis étaient revenus en quartier-d'hiver dès la troisième année. Avant de rendre compte de leur

arrivée & de terminer ces Mémoires , je vais jeter un coup-d'œil sur la conduite de son épouse.

La jeune Marquise, tandis que son mari contribuait à la défense de l'État, s'était efforcée de marcher son égale, en pratiquant toutes les vertus convenables à son sexe. Monsieur & madame de T . . . se communiquaient par leurs Lettres les sujets de satisfaction qu'ils recevaient de leurs enfans : si le Marquis s'était signalé dans une rencontre , la Comtesse donnait en échange à son mari un acte de vertu de leur chère fille. La jeune Marquise, outre l'attention sur les mariages qui avaient accompagné le sien, s'informait des pauvres familles surchargées d'enfans ; elle ne les leur ôtait pas , mais elle les faisait élever par les parens eux-mêmes , auxquels elle payait la pension. Madame de T^m & le Chevalier feignaient de ne rien remarquer , & lui faisaient des présens multipliés , pour lui donner moyen de suivre son goût pour la bienfaisance ; souvent même ils adressaient à elle , par des voies indirectes , des infortunés dont ils voulaient qu'Hélène eût le mérite de finir la misère. Je ne rapporterai qu'un exemple de ces actes d'humanité.



HISTOIRE d'un Marchand ruiné.

Fortiter ille facit, qui miser esse potest (*).

« P **ARMI** ceux dont la jeune Marquise réta-

(*) *Martial* , épigramme 57 , l. XI.

blit les affaires , un des plus véritablement à plaindre fut un Négociant, dont la fortune venait d'être totalement renversée par la mauvaise-foi de ses Correspondans. Il n'était point, comme tant d'autres, descendu de l'aisance à l'étroit nécessaire, & de ce dernier état à l'indigence; il se vit tout-d'un-coup précipité d'une situation opulente, dans la misère la plus affreuse. Ses créanciers avaient appris ses pertes aussitôt que lui-même; ils fondirent chés lui tous ensemble, enlevèrent les marchandises, saisirent ses fonds, & d'une fortune immense, ne lui laissèrent pas même des debris. Pour comble de maux, la femme du Marchand venait d'accoucher; une calamité si grande lui ravit le dernier de ses biens, la santé; après avoir été longtemps aux portes du tombeau, elle demeura languissante, incapable d'être d'aucun secours à son mari.

La famille du Marchand était nombreuse; il avait huit enfans, trois garçons & cinq filles, dont les heureuses dispositions & l'agréable figure, lui donnèrent en d'autres temps les plus flatteuses espérances: mais dans son désastre, la beauté de sa fille aînée mit le comble à son malheur. Un homme, vil célibataire, qu'il avait cru de ses amis durant la prospérité, entreprit de séduire l'aimable Agathe. La jeune personne n'entendit qu'avec indignation les propositions du suborneur, elle découvrit tout à son père, qui ne s'attendait pas à ce surcroît d'avilissement & d'affliction.

Agathe

Agathe n'avait que seize ans; cet indigne ami était le seul qui les fît subsister; le Marchand craignit que les sentimens de sa fille ne se démentissent dans un âge si tendre, & qu'un jour la misère n'abâtardît son âme (*). Cette affligeante perspective, l'inquiétude que ses autres enfans lui donnaient, firent couler de nouvelles larmes plus amères que celles qu'il avait déjà versées. Il prit alors un parti que lui suggéra le vraie force-d'esprit propre à l'homme-de-bien: —Ma chère fille, dit-il à la jeune Agathe, c'est de toi que notre sort va dépendre; conserve les dispositions que tu viens de montrer, & je te réponds de ne pas succomber sous le poids de mon infortune. Travaille; occupe-toi des petits ouvrages que tu n'avais appris que pour ton amusement; ton père se charge de les vendre, & fera plus encore—. La jeune personne ne répondit qu'en se mettant au travail. Pour André S... (c'est le nom du Marchand) il ne savait qu'une chose, son commerce; il ne s'était pas préparé, par la culture de ses talens naturels, à suppléer à la fortune; mais il avait du courage & de la religion: il sort; vend l'habit qui le couvre, endosse une bure grossière, achète des seaux, & le reste du jour il exerce un pénible métier. Du centre des mondes, l'Être-des-êtres vit cet homme vertueux, plus fort que le malheur; il le bénit; en quelques

(*) Lorsqu'un homme tombe dans l'infortune, dit Homère, Jupiter lui ôte la moitié de sa vertu.

heures il gagna pour le souper de sa famille : — O Dieu ! s'écrie-t-il, vous n'abandonnez pas vos créatures —. Ensuite il suppute ce que le séducteur peut avoir avancé pour lui depuis huit jours qu'il manque du nécessaire, & trouve que du prix de ses habits, il lui reste assez pour rendre ; un sentiment de joie s'élève dans son cœur. A la nuit, il retourna dans sa petite demeure. Ce fut Agathe qui vint ouvrir ; d'abord elle ne reconnaît pas son père : mais lorsqu'il eut parlé, qu'elle eut examiné ses traits, les larmes remplirent ses yeux : — O mon père — ! Elle ne dit que ces mots. Au bout d'un moment, se tournant vers ses frères & ses sœurs : — C'est pour nous, leur dit-elle, que ce bon père descend à l'état le plus dur : que nous serions indignes de vivre, si jamais nous oublions ce qu'il vient de faire !... Comme vous voila ! ô mon papa, cet état est-il fait pour vous — ! Pourquoi non, ma fille, répondit André d'un air ferein ? ceux qui l'exercent ne valent-ils pas autant que moi ? Il est honnête du moins, s'il n'est pas estimé.... Ainsi donc, assis au plus bas degré, je ne craindrai plus l'inconstance de la fortune !... Va, ma fille, le bonheur d'être ton père & de vous élever tous me consolait, si ta mère —... En prononçant ces derniers mots, il s'approcha du lit de son Épouse : il l'encourage, essuie ses pleurs, lui fait goûter le parti qu'il vient de prendre, & lui remet l'argent qu'il a gagné.

Le lendemain , André S... reprit son nouveau travail , & vint à midi plus content encore de son petit gain que la veille. A-peine était-il rentré , que son faux ami parut. Il s'était d'abord flaté de réussir auprès d'Agathe ; mais y trouvant des difficultés plus grandes qu'il n'avait pensé , il crut qu'en faisant aux parens de la jeune-personne des propositions avantageuses , l'indigence ouvrirait leurs oreilles à l'appât du gain , & les étourdirait sur l'honneur. En apercevant André S... avec l'habit de son nouvel état , une noble dignité sur le front , il fut d'abord interdit. Le scélérat eut pourtant l'audace de parler ; mais en termes envelopés , tels que le crime les emploie pour adoucir sa révoltante laideur. — Voyez cet habit , cet attirail , répondit le Marchand : je n'en rougis point : croyez-vous qu'un homme assez vil , assez lâche , pour vendre sa fille , ait été capable de le prendre ? Monsieur , je n'ai besoin de rien ; voila l'argent que j'ai cru devoir à l'amitié , en l'acceptant de votre main : mais retirez-vous , monsieur ; le mal que vous voulez me faire est le plus grand de tous ceux qui m'ont accablé... Impitoyable ami , ajouta-t-il avec force , voila mon sein , frappe , épuise jusqu'à la dernière goutte de mon sang , mais respecte l'innocence de ma fille.... Dieu tout-puissant , protégez votre ouvrage , & ne permettez pas que le souffle impur d'un corrupteur , puisse jamais en ternir la pureté—! Honteux , dé-

concerté, le séducteur se retira, résolu de se venger de la confusion dont on venait de le couvrir, & d'employer la violence ou l'adresse, pour avoir Agathe en sa puissance.

Le Marchand s'accoutumait à son fatigant métier; il vendait les ouvrages d'Agathe, & ce petit produit aurait suffi à tous les besoins de sa famille, si sa femme eût joui de la santé. Son air honnête avait convenu dans plusieurs maisons de riches particuliers; on l'affectionna; il eut bientôt un gain fixe par jour. Il ne s'amusa point à regretter son aisance passée; il s'efforçait d'être content, & il l'était. Un jour on l'appela dans une maison inconnue; il voit qu'il a du temps de reste pour satisfaire ses pratiques, il monte: à-peine il eut mis le pied dans ce coupe-gorge, qu'on en ferma les portes, & quatre grands coquins se jetant sur lui, commencèrent à le maltraiter, en lui présentant son engagement à signer (*). André résista d'abord, mais après avoir été tourmenté & blessé même, craignant de s'exposer à périr, il fit ce qu'on exigeait de lui. Suivant leur usage, ces malheureux jetèrent le nouvel enrôlé dans un *four*, où l'on devait le tenir renfermé jusqu'au départ. Quelles inquiétudes chés lui, quand le soir étant venu, & la nuit avancée, on ne le vit pas de retour! Son épouse & sa fille aînée

(*) Cet abus a cessé par les sages Ordonnances-militaires publiées depuis 1763 : que n'est-il possible de garantir la jeunesse d'embuches plus dangereuses !

imaginant tous les malheurs, l'attendirent sans fermer l'œil; le matin toute cette famille infortunée se réunit pour gémir, & redemander au ciel l'homme qui leur donnait du pain. Agathe sortit; elle s'informa, dépeignit son père: on l'avait vu, mais on ne pouvait dire ce qui lui était arrivé. Elle revenait auprès de sa mère, desespérée de n'avoir rien découvert; deux hommes la saisirent au coin d'une rue deserte, & la portaient dans un carrosse-de-place: les larmes, les cris d'une aimable jeune-fille émurent la pitié de quelques passans; ils l'arrachèrent des mains des ravisseurs, & l'escortèrent jusques chés elle. Cette entreprise fit ouvrir les yeux à la jeune Agathe; elle ne douta presque plus que l'absence de son père ne fût occasionnée par quelque lâche attentat de leur ennemi. Mais quel remède cette découverte apportait-elle à leurs maux? Dans un monde corrompu, la Beauté vertueuse qui se plaint d'une injure, n'en obtient la réparation, que par la perte du même bien qu'elle voulait conserver.

Il y avait quatre jours qu'André ne paraissait point: Agathe n'osait sortir, leur provision était consumée, & leur argent à sa fin; le desespoir & le besoin commençaient à porter leur horreur au sein de la malheureuse famille: un Domestique de la maison de T... se présente, & demande le Marchand par son nom. Agathe le reconnaît pour un de ceux qui l'ont sauvée il y a deux jours, & croit pou-

voir s'ouvrir : elle l'instruit , en pleurant , de l'absence de son père , lui donne toutes les lumières qui dépendent d'elle , & qu'il paraît désirer. A-peine quelques heures s'étaient écoulées , que ce Domestique revient , conduisant André S^{...}, dont la présence rendit à sa famille l'espérance & la vie.

Une Dame qui le matin était venue chés la Comtesse de T^{...}, avait parlé du renversement subit de la fortune du Marchand qui la fournissait : elle lui devait une somme assez légère , & ne doutant pas qu'il n'en eût un extrême besoin , elle le faisait chercher pour la lui remettre à lui-même. Elle paraissait attendrie sur le sort de cet honnête-homme , mais elle se contentait de le plaindre. La jeune Marquise était présente , elle tira quelques éclaircissemens : cette femme n'était pas encore sortie , qu'Hélène était au fait de ce qui regardait le père d'Agathe , & sur-tout de son dernier malheur. Elle pria son père & madame de T^{...} d'obtenir sa liberté sur-le-champ. Le Chevalier courut chés le Ministre , & revint avec l'ordre que sa fille désirait. Elle ne diffère pas un moment d'envoyer pour l'arracher des mains de ceux qui le retenaient. Les gens de la Marquise épouvantèrent ces misérables , qui ne se firent pas presser pour nommer celui qui les avait employés. Aulieu d'amener le Marchand à l'hôtel de T^{...}, comme il le demandait , l'ordre était donné de le conduire chés lui. Ce père chéri fut revu de

ses enfans avec des cris de joie. Il commençait à raconter à son épouse ce qui l'avait séparé de sa famille, lorsque la jeune Marquise, accompagnée de madame de T... & du Chevalier, parut à la porte de ce temple de la vertu malheureuse. Elle voit un père dans les bras de ses enfans, qu'il arrose de larmes; une épouse languissante remerciant le ciel qui lui rend son mari pour lui fermer les yeux; une jeune-personne toute belle, qui semble avoir oublié ses pertes & ses dangers, pour ne s'occuper que de la joie de le revoir: quel spectacle pour un cœur généreux & sensible!... Leurs transports cessèrent, un respectueux silence succéda. Le Marchand surpris de l'excès de bonté de ses libérateurs, s'avança pour les remercier. La jeune Marquise le prévint, en le priant de lui dire de quelle somme il aurait besoin pour rétablir ses affaires. Sur la réponse qu'il fit, Hélène offrit de lui prêter cet argent. C'était ainsi qu'elle donnait: en sauvant à ceux qu'elle obligeait la honte de recevoir l'aumône, elle augmentait le prix de son bienfait, & réveillait l'industrie. André S... transporté de joie & de reconnaissance, assura sa bienfaitrice, qu'instruit par son malheur, il saurait bientôt le réparer, à l'aide d'un secours si puissant.

Il ne se trompait pas: sa carrière fut dans la suite jonchée des fleurs de la prospérité. Son perfide ami, qu'on dédaigna de faire punir, eut à supporter le mépris des honnêtes.

gens , & le bonheur de celui qu'il avait outragé ; ce fut son supplice. La jeune & vertueuse Agathe trouva un mari digne d'elle avant que ses parens eussent uine dot à lui faire. L'attachement qu'elle avait montré pour eux, sa sagesse, la généreuse résolution qu'elle avait prise & exécutée de s'imposer un travail continuel pour seconder celui de son père, furent connus & charmèrent une femme éclairée, qui ne crut pouvoir mieux assurer le bonheur d'un fils unique & méritant , qu'en l'unissant avec Agathe S^{...}.

J'ai donné une idée succinte de toute la suite des campagnes du Marquis avant l'ordre des temps, afin de n'y plus revenir. Le troisième hiver, son père le ramena dans les bras d'Hélène. Je supprimerai mille détails peut-être intéressans ; car la jeune Marquise avait une si grande sensibilité, qu'il falut user d'une multitude de précautions avant de lui montrer son époux : ce qui néanmoins ne prévint pas entièrement le mal que l'on craignait. Le Comte & son fils arrivèrent à dix heures du matin. A dîner, ils eurent tous leurs amis, qui étaient aussi de retour. Comme le Marquis s'était distingué, les Guerriers firent son éloge. Monsieur de T^{...} répondit au lieu de son fils, trop occupé d'Hélène pour rien entendre, & rendit justice à monsieur de de Th^{...} sur-tout, à qui les occasions de faire des prodiges de valeur s'étaient heureusement présentées. Hélène & Léonore souriaient à la

vaillance de leurs époux, dont toute la gloire rejaillissait sur elles. En effet, le Héros couronné des lauriers de la victoire, n'en doit être que plus modeste; c'est à son épouse seule qu'il est permis de s'en parer, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'en étaler tout le faste & toute la grandeur. Ensuite madame de T... & la Comtesse de J... se communiquèrent leurs vues, pour que les noces de Luce & de Justine fussent l'occasion d'une Fête qui célébrât le retour des Guerriers.

Dans l'après-dinée, monsieur de T... rendit une visite au Ministre avec le Marquis, qu'il lui présenta. Ce n'était pas son unique motif; le Général avait confié à sa prudence un projet secret, dont il l'avait prié de représenter les avantages à celui qui tenait les rênes de l'État.

CONCLUSION.

MADAME DE T... avait eu plus d'une occasion de soupçonner la conduite réservée de son fils envers Hélène : cependant elle n'avait pas cru devoir s'en éclaircir avec lui : durant son absence, il était inutile d'en parler à la jeune Marquise. Mais il est arrivé : la Comtesse ne veut pas qu'une fausse pudeur l'empêche de donner à sa fille les Instructions qu'elle lui promet un jour. Elle saisit le moment où le Comte & le Marquis étaient chés le Ministre, pour entrer dans tous les détails qui regardent la décence, la réserve dans les discours & dans les actions, l'amabilité, la

propreté, la provocance, la sensibilité, les caresses & le plaisir... O Mères, imitez-la; sachez que le bonheur ne tient qu'à un fil; n'en abandonnez pas le soin à l'inexpérience, à l'étourderie, à l'indolence d'une Nouvelle-mariée; instruisez-la, excitez-la, ou la faites trembler, par le tableau des peines qui suivent l'indifférence d'un époux... La jeune Marquise donnait toute son attention au discours de sa mère: certaines questions naïves qu'elle lui fit, achevèrent de convaincre madame de T... que son fils n'avait pas encore usé de tous les droits des époux. Le Marquis revient seul; sa mère lui demande en riant, l'explication du mystère de l'ignorance d'Hélène(*). Il lui rendit compte des motifs de sa conduite. — Je suis entré dans vos vues, madame, ajouta-t-il; j'ai suivi l'exemple de mon père... je vais maintenant seconder d'autres desirs que vous formez sans-doute, chère maman, plus vivement encore—. Une visite survint à la Comtesse; elle quitta ses enfans pour l'aller recevoir.

Quel moment fortuné! Le temps fixé par le Marquis lui-même, pour remplir le plus sacré des devoirs de l'homme envers Dieu & la patrie, vient enfin d'arriver: il s'est acquitté de ceux de Soldat, de Citoyen & de Fils; ils lui donnent des droits aux plaisirs qui l'attendent.... Seul avec sa jeune compagne, il n'est plus maître de commander à ses transports.

Peindrai-je leurs plaisirs ? dirai-je comment une jeune Épouse vive, sensible, ingénue jouit, pour la première-fois, du développement d'une faculté inconnue ? La montrerais-je ceignant de ses bras d'albâtre..... Non. O Jeunes-gens, ce n'est pas que je regarde cette ravissante image comme dangereuse ou criminelle : loin de-là, peut-être serait-elle nécessaire dans un siècle où le mariage est décrié comme un joug pénible, par des gens qui jugent de ses plaisirs, d'après ceux qu'ils ont coûteusement trouvés dans les bras d'une Fille perdue : mais je crains d'échouer sur un sujet où il faut réunir la vaguesse de *Raphael*, la douceur de l'*Albane*, aux grâces du *Corrége* & au coloris de *Paul-Véronèse*. Jeunes-gens, la volupté que donne une bouche honnête, un cœur pur & tendre, dont le terme est la paternité qu'encouragent les Loix, cette volupté, dis-je, est au-dessus de toute autre jouissance. De malheureuses erreurs en ont donné l'expérience au Marquis ; il a successivement cherché le plaisir chés les femmes commodes, avec des filles séduites, dans les faveurs d'une adultère ; l'amour même uni à l'innocence n'a pu lui donner la félicité. Hélène seule a tout ce qu'il faut pour le rendre heureux, elle est sa femme. Dans cet instant même un nuage formé par l'Amour couvre les beaux yeux de cette timide Beauté, & dérobe à la Pudeur expirante la vue de son vainqueur.

Oh ! quels instans suivirent !... La Marquise voyait dans les yeux d'Hélène le naïf étonnement de l'innocence , & cette ranimante langue que laisse le premier des plaisirs : elle voulait l'interroger ; sa bouche de rose s'entr'ouvrait , & n'exhalait qu'un soupir. Qu'elle était belle , dans le desordre de la volupté ! ô Dieu ! qu'elle était belle ! Bientôt elle fit renaître.... Mais cessons.

O mon époux, dit enfin la jeune Marquise, on dit qu'il est des maris & des femmes qui se prennent en horreur : eh ! comment se peut-il qu'on devienne indifférente pour celui qui nous a procuré ce doux ravissement ? comment les hommes cessent-ils d'être sensibles , fidèles , s'ils ont éprouvé.... Mon cousin , non , ce délicieux égarement n'est pas nécessaire au bonheur, car j'étais heureuse avant de le connaître.... l'avouerai-je ? il semble qu'il agit trop en maître impérieux. Mais se dire , se répéter à tout-moment : Il m'aime ; je suis sûre de remplir son cœur , de pouvoir seule y élever le desir , c'est un plaisir si doux ! ...

—Divine épouse ! répond le Marquis à demi-bas, si votre bonheur dépend de mon amour—., Le feu du desir pétillait dans ses yeux.... Hélène , instruite par la Comtesse quelques heures auparavant, s'y refuse , s'échappe, & va se jeter entre les bras de sa mère.

A son émotion , à sa rougeur , madame de T... devina : mais s'il lui fût resté quelques doutes , l'aveu de la jeune Marquise les eût

bientôt levés : elle dit tout à sa mère , & le motif de sa fuite ne fut pas omis. Le Marquis suivait sa femme : madame de T^m fait asseoir ses enfans à ses côtés , & les jeunes époux se caressent entre ses bras , en se disant mille tendresses. Monsieur de T^m rentre alors accompagné du Chevalier & du bon monsieur de V^m. Le Marquis voyant toute sa respectable famille assemblée , choisit ce moment pour faire éclater sa reconnaissance.

— Mon père , mon digne père , dit-il au Comte , le bonheur dont je jouis est votre ouvrage : ce sont vos soins , votre prudence qui m'ont fait quitter la route dangereuse où je m'égarais ; c'est votre indulgence , votre douceur paternelles qui m'ont encouragé dans celle où je vous voyais marcher. Et vous , ma sensible , ma vertueuse mère , comment apprécier & reconnaître vos bontés ! ô madame ! je me les rappelle avec transport , mais elles seront un poids qui m'accablera , si jamais il arrive que j'en sois indigne. Recevez aussi mes remerciemens , vous mon vénérable papa , & vous mon second père ; ô mes sages protecteurs , voyez toujours en moi un fils soumis. Hélène ! compagne qu'ils m'ont donnée , dans quels termes vous remercierai-je ? vous êtes l'Ange de lumière qui me guiderez sur les traces de nos chers Parens. Daignez garder sur un cœur tout à vous l'empire que vous donnent vos vertus & mon devoir , plus que votre beauté. O Père-des-hommes , Grand

Dieu , recevez mes promesses , & les rendez efficaces—! Toute la famille fit le même vœu. Des larmes délicieuses mouillaient les paupières d'Hélène : ce moment fut bien doux pour elle, mais il ne fut pas le plus heureux de sa vie.

PARENS , voila le bonheur. La tendresse des enfans pour leurs auteurs n'est peut-être pas dans la nature : c'est à vos soins à la faire naître , à la nourrir : Instruisez d'exemple & par la douceur ; châtiez pourtant les sujets rebelles... (alors , que vous êtes à plaindre !) & convainquez-vous qu'un mauvais citoyen, est le crime & l'opprobre de son père.



ENVOI A MADAME LA MARQUISE DE T...

VOTRE nom seul , MADAME , peut donner quelque prix à ces Mémoires : en y peignant votre beauté , votre amour pour vos devoirs , je me suis dit mille fois : On ne le croira pas. De tout temps vos pareilles furent le phénix pour ce monde, où le vice impudent lève sa tête altière , où le mérite , tel que la modeste violette , répand en se cachant son doux parfum. Mais il ne faut pas de témoins à la vertu pour être heureuse , elle porte son prix en elle-même ().*

(*) Une femme des plus distinguées & des plus aimables a pris cette devise : *Deliciae Virtutis præmium.* Ces mots renferment deux sens également beaux & vrais.